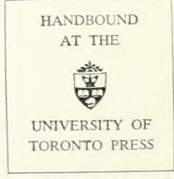

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01743117 2


HANDBOUND
AT THE
UNIVERSITY OF
TORONTO PRESS

LES ŒUVRES DE J. DEHÉNAULT

LE LIBERTINAGE AU XVIIe SIÈCLE

I. — Le Procès du poète Théophile de Viau (11 juillet 1623-1er septembre 1625), publication intégrale des pièces inédites des Archives nationales, portraits et fac-similé, 2 volumes in-8 de XLVI, 592 et 448 pp., tiré à 500 exemplaires numérotés.

Ouvrage honoré d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique. — Prix Saintour, de l'Académie française, 1910.

II. — Disciples et successeurs de Théophile de Viau. La Vie et les Poésies libertines inédites de Des Barreaux (1599-1673) et de Saint-Pavin (1595-1670). In-8 de XIV et 551 pp., tiré à 500 exempl. numérotés.

III. — Une seconde révision des œuvres du poète Théophile de Viau (corrigées, diminuées et augmentées), publiée en 1633 par Esprit Aubert, chanoine d'Avignon, suivie de pièces de Théophile qui ne sont ni dans l'édition d'Esprit d'Aubert (1633)- ni dans celle d'Alleaume (1855). In-8 de 145 pp., tiré à 205 exempl.

IV. — Les recueils collectifs de poésies libres et satiriques publiés depuis 1600 jusqu'à la mort de Théophile (1626). Bibliographie de ces recueils et bio-bibliographie des auteurs qui y figurent donnant : 1° L'historique et la description de chaque recueil. — 2° Les pièces de chaque auteur (titre et premier vers) avec une notice et une biographie dudit auteur. — 3° Une table générale des pièces anonymes avec le nom des auteurs pour celles qui ont pu être attribuées, etc. Suivie, 1° Du dépouillement : d'un recueil satirique publié à l'étranger : *Les Epitaphia joco-seria;* des Ms. 884 et 24.322 de la Bibl. Nat.; du Ms. Villenave (*Le Petit Cabinet de Priape*); de partie du Ms. Conrart, 4.123 (*Sonnets gaillards et priapiques*); du Ms. l'Estoile (*Recueil bigarré du grave et du facétieux*). — 2° D'une table des pièces non signées de ces Ms. qui ne se trouvent pas à la Table des pièces anonymes des recueils libres et satiriques. — 3° Des poésies inédites de Berthelot, Regnier et Sigognes du Ms. 534 du Musée Condé. In-4 de 8 ff. et 601 pp., tiré à 305 exempl. numérotés.

Mention très honorable (Prix Brunet, 1915) de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

V. — Les Œuvres libertines de Claude Le Petit, parisien, brûlé le 1er septembre 1662, précédées d'une notice biographique : *L'Escole de l'Interest. — L'Heure du Berger. — Le Bordel des Muses* (*poésies diverses, Paris ridicule, Madrid ridicule, etc.*). In-8 de LVII et 242 pp. chiffr. Tiré à 202 exempl. numérotés.

VI. — Les chansons libertines de Claude de Chouvigny, baron de Blot-l'Eglise, avec leur musique, précédées d'une notice biographique et suivies de couplets de ses amis. In-8 de XLVIII et 145 pp. chiffr., tiré à 280 exempl. numérotés.

VII. — Mélanges : Trois grands procès de libertinage : *L'Ancêtre*, Geoffroy Vallée, et *La Béatitude des Chrestiens* (1593); Jean Fontanier, et *Le Trésor inestimable* (1621); Michel Millot et Jean L'Ange : *L'Escole des Filles* (1655). — Une victime de Henri IV, le comte de Beaumont-Harlay et mademoiselle de La Haye, 1607. — Claude Belurgey, l'auteur présumé des *Quatrains du Déiste*, 1620. — *Les Exercices de ce Temps* et leur auteur, 1617 (?). — Voltaire et le curé Meslier, etc., etc. In-8 de 315 pp. chiffr., tiré à 227 exempl. numérotés.

VIII. — Les Œuvres libertines de Cyrano de Bergerac, précédées d'une notice. Tome premier. *L'Autre Monde* : I. *Voyage dans la Lune;* II. *Histoire Comique des Estats et Empires du Soleil.* Première édition contenant tous les passages supprimés d'après les Ms. de Paris et de Munich. — Tome second. *Le Pédant joué*, texte du Ms. de la Bibl. Nat.; *La Mort d'Agrippine; Mazarinades, Lettres*, texte du Ms. de la Bibl. Nat., etc. In-8, 2 vol. de CLIX, 205 pp. et 335 pp., tirés à 502 exempl. numérotés.

Sous presse : *Les successeurs de Cyrano de Bergerac* : Gabriel de Foigny et *La Terre Australe connue*, réimpression sur l'exemplaire unique de la Bibliothèque nationale, de 1676, avec notice biographique, suivie d'extraits de l'*Histoire des Sévarambes* de D. Veiras et de l'*Histoire de Calejava*, de Gabriel Gilbert, avec notices.

LE LIBERTINAGE AU XVIIe SIÈCLE

(Disciples et successeurs de Théophile de Viau)

LES ŒUVRES

DE

JEAN DEHÉNAULT

PARISIEN (1611?-1682)

(LE MAÎTRE DE MADAME DES HOULIÈRES)

PRÉCÉDÉES D'UNE NOTICE

PAR

Frédéric LACHÈVRE



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
Edouard Champion
5, Quai Malaquais

1922

TIRÉ

à 227 exemplaires

dont

2 sur papier de luxe



PRÉFACE

L'histoire de la vie de Dehénault méritait-elle d'être esquissée? Si on l'en croit, la réponse serait négative. N'a-t-il pas proclamé dans d'admirables vers, le néant de la Renommée :

On perd bien du repos pour faire un peu de bruit,
Et ce bruit ne vaut pas la peine qui le suit.
Pour moy je ne suis point la dupe de la Gloire,
Je vous quitte ma place au Temple de Mémoire,
Et je ne conçoy point que la loy du trépas
Doive épargner mon nom et ne m'épargner pas!
Je me mets au dessus de cette erreur commune,
On meurt, et sans ressource et sans réserve aucune.
S'il est après ma mort quelque reste de moy,
Ce reste un peu plus tard suivra la mesme loy,
Fera place à son tour à de nouvelles choses,
Et se replongera dans le sein de ses causes ;
Mais que contre les ans il fasse un long effort,
Et qu'un mérite exquis le dispute à la mort ;
Qui joüira pour moy de ces honneurs posthumes,
Quand je ne seray plus qu'un amas de volumes?
Ce qui reste des morts reste pour les vivans,
Et va mourir comme eux dans les âges suivans :
Ainsi du grand Homère, ainsi du grand Virgile
L'éloquence et la gloire eurent un sort fragile.
L'une et l'autre nous touche et ne les touche plus.
Les grands titres pour eux sont titres superflus.
Tandis qu'on les admire et tandis qu'on les loüe,
L'impitoyable Temps de leurs œuvres se joüe.
Nous regrettons déjà ceux qu'il nous a ravis :
Et des autres un jour ceux-là seront suivis.
Un siècle d'ignorans, un siècle de barbares,
Peut-estre étouffera des Ouvrages si rares.
Une inondation de peuples furieux
Triomphera des soins des sçavans Curieux,
De tous les temps passez confondra les merveilles,
Et des Illustres morts fera périr les veilles.

Le brutal Ottoman, l'ennemy du sçavoir,
Ne peut-il pas du Temps prévenir le pouvoir;
Enterrer au Sérail les Filles de Permesse :
Joindre Paris et Rome aux conquestes de Grèce;
Et répandant par tout son insolent destin,
Supprimer tout d'un coup Grec, François et Latin?
D'aussi grands changemens ne manquent pas d'exemples;
Daigne le Ciel propice en préserver nos Temples,
Et remplissant bien-tost le destin de nos Roys,
Venger sur le Croissant le mépris de la Croix;
Aux armes de Louys abandonner Byzance,
Et faire de l'Asie une nouvelle France.
Mais soit que le Temps seul fasse ces changemens,
Soit un peuple inconnu, soit les fiers Ottomans,
Il est toujours certain que d'épaisses ténèbres
Couvriront, quelque jour, les noms les plus célèbres,
Et qu'Homère et Virgile, autrefois si fameux,
Mourront enfin pour nous comme ils sont morts pour eux [1]...

Mais était-il sincère? Quel est l'écrivain assez philosophe pour ne pas souhaiter de se survivre? Au fond, peu importe, s'il a eu raison ou tort! Quelques-unes de ses poésies sont absolument remarquables et dignes d'être sauvées de l'oubli. Comme l'homme se confond avec son œuvre, nous ne pouvions omettre le peu que nous savons de sa vie et ne pas rappeler ce que l'on a dit de lui depuis plus de deux cents ans.

Tout d'abord, reconnaissons-le franchement, en tant que libertin, Dehénault a manqué de savoir-faire. Il n'a laissé derrière lui ni *Parnasse satyrique* comme Théophile de Viau, ni *Bordel des Muses* comme Claude Le Petit; il n'a pas cherché à réaliser le type de l'épicurien raffiné comme Des Barreaux qui a fini dans le gâtisme; il ne s'est pas vanté d'avoir des mœurs infâmes comme Saint-Pavin et Blot! Il a fait seulement parade d'athéïsme.

Cette attitude réservée, cette tenue si rare chez ses prédécesseurs du XVIIe siècle, il ne l'observa pas toute sa vie; nous savons qu'il fit la débauche dans sa jeunesse, mais il n'en reste pas de preuves marquantes.

D'ailleurs il semble avoir payé assez cher cette correction apparente. C'est une figure effacée de la Libre-pensée. Notre édition de ses *Œuvres*, ou du moins de ce qui en reste,

1. A Sapho (Madame Des Houlières). *Œuvres diverses, 1670.*

n'est qu'une tardive réparation, et nous espérons qu'elle le replacera au rang qu'il mérite d'occuper. On oubliera qu'il s'est converti ou on mettra sa fin chrétienne sur le compte de la défaillance de son intelligence. S'il en était autrement, et si on lui tenait rigueur de cet acte de contrition, il faudrait rayer de la Libre-pensée tous les libertins du XVIIe siècle et le vide serait difficile à combler!

Maintenant peut-on dire que Dehénault a eu l'esprit philosophique? Si oui, ce n'a pas été « l'esprit philosophique pratique » de Cyrano de Bergerac, il n'a pas compris quel bénéfice il y avait à attendre d'attaques contre la religion et surtout contre les Jésuites, à se poser en réformateur de la Société et en prophète de la Science. Il a manqué ainsi, nous le répétons, de savoir-faire. Peut-être est-ce parce qu'il était réellement convaincu du néant de la Renommée? Et, cependant un libertin qui n'aurait pas eu l'hyperthrophie du « moi » serait bien près de ne pas l'être!

Dehénault mort, il ne restera, pour le continuer, que son élève madame Des Houlières, l'abbé de Chaulieu et le marquis de La Fare, trois libertins de petite taille!

LA VIE DE JEAN DEHÉNAULT

La tâche du biographe en ce qui a trait à Jean Dehénault apparaît facile à remplir puisqu'on n'a que peu de chose à dire du personnage et encore dans ce peu y a-t-il pas mal de conjectures. En réalité l'histoire de sa vie a été ingrate à écrire; elle a nécessité nombre de recherches infructueuses dans différentes directions[1].

Voici le maigre résultat de notre enquête :

Tout d'abord son nom a été jusqu'ici mal orthographié. Il signait Dehénault et non d'Hénault comme le désigne les *Furetiriana*, Hénault si on en croit le *Dictionnaire critique* de *Bayle* et le *Catalogue de la Bibliothèque nationale*[2], Hesnault suivant la *Grande Encyclopédie*, etc., etc. Si un doute existait, il serait dissipé par la seule édition qu'il a donnée lui-même de ses œuvres et sur le titre de laquelle on lit : *par le sieur D. H.* (De Hénault).

Dehénault sortait du peuple; la date de la naissance de ce fils d'un boulanger est incertaine, elle doit se placer vers 1611[3]. On ne sait où il a commencé ses études, mais elles ont été brillantes. Il a achevé ses humanités, comme plus tard Chapelle et Molière, au collège de Clermont et s'est refusé à succéder à son père. Abandonnant le pétrin et la boutique familiale pour fréquenter les meilleurs cabarets de Paris, il a vécu en parfait débauché. Ce genre d'existence ne pouvait le mener loin, la fortune de ses parents étant très modeste. Après avoir

1. Nous avons inutilement parcouru l'analyse de 40.000 actes de 1600 à 1675 des *Insinuations du Châtelet* aux *Archives nationales* dans le but de trouver le contrat de mariage du père et de la mère de Dehénault ou le propre contrat de mariage du poète.

2. Le catalogue de la Bibl. nat. lui attribue des ouvrages qui ne lui appartiennent pas.

3. G. Laboissière de Chambors, dans une note de l'*Eloge historique de madame Des Houlières*, lui donne soixante-dix ans en 1681 (éd. des *Œuvres de madame et de mademoiselle Des Houlières*, de 1747, 2 vol. in-12).

vidé en partie la bourse paternelle il a été obligé de s'expatrier. C'est lui qui nous apprend, dans une *Eglogue* composée vers 1660[1], qu'il avait, jeune encore, quitté la France :

J'ai tenté la Fortune en mille lieux divers
Et traînant mes malheurs j'ai couru l'Univers...

Le premier pays qu'il visita fut la Hollande :

J'ai fait ouïr mes chants dans cette terre heureuse
Que baignoit l'Océan, et le Rhin, et la Meuse,
J'ay vû ces prez touffus, que d'énormes travaux
Sauvent depuis cent ans de la rage des eaux...

De la Hollande il passa en Angleterre :

Jusque dans Albion j'ai cherché ma retraite,
Le Roi de la Tamise écoutoit ma musette
Et ce Roi généreux eut été mon appui
Si j'avois servi Pan, comme on le sert chez lui...

Victor Fournel croit que Dehénault a voulu insinuer ici que la différence de religion (ou plutôt son manque de religion) a été la raison pour laquelle le roi de la Grande-Bretagne ne put le protéger selon son désir.

Puis de Londres, il gagna la Sicile par la voie de mer :

A travers des écueils, au péril des naufrages
J'ai cherché la Sicile et ses gras pâturages,
Entre Scylle et Carybde, une ancienne Cité
Alloit bien-tôt me rendre à la tranquilité,
Si de son protecteur l'austère politique
Ne l'eut fait retourner sous un joug tyrannique[2]...

En termes prosaïques, notre libertin aurait désiré s'installer à Palerme si un changement survenu dans le gouvernement de cette ville ne l'avait forcé à la quitter.

Nous ignorons la durée de son séjour en Hollande, en

1. Cette date de 1660 résulte nettement des localités citées dans cette *Eglogue* et qui font partie de l'élection de Saint-Etienne où Dehénault était receveur des tailles : elle a donc été écrite avant ou peu après son départ du Forez.

2. *Furetiriana*, 1696, in-12, p 344. *Eglogue*. L'abbé Goujet, *Bibliothèque françoise*, *t. XVIII*, a cru que Dehénault était à Messine au moment où le duc de Vivonne a été vice-roi de Sicile (1675-1678). Nous avons déterminé que l'*Eglogue* datant, au plus tard, de 1660, le séjour en Sicile de notre libertin devait être antérieur. Il est probable que Dehénault résidait à Palerme au moment du soulèvement de Joseph d'Alési, soit en 1647.

Angleterre et en Sicile et, par conséquent, l'époque à laquelle il rentra en France.

Dehénault avait vu en Hollande comme Théophile, et comme, plus tard, en Italie Claude Le Petit, la foi de son enfance soumise à une rude épreuve, à une épreuve telle qu'elle devait sommeiller chez lui presque jusqu'à sa mort. D'ailleurs son état d'esprit se rapprochait de celui de Des Barreaux qu'il ne semble pas cependant avoir fréquenté. Il aimait à disserter entre la poire et le fromage sur de grands sujets métaphysiques; sa marotte n'était pas celle de l'*Illustre débauché*, l'*Ame du monde*, mais bien la *mortalité de l'âme*. C'était en somme un libertin aimant surtout à fronder les idées reçues beaucoup plus par snobisme que par conviction. Il savait revêtir quelques-unes de ses conceptions du manteau magnifique de la poésie et c'est ainsi qu'en se faisant illusion à lui-même, il intéressait ses auditeurs.

Le premier soin de Dehénault à Paris fut de rechercher un protecteur, sinon un Mécène; il jeta les yeux sur les Condé. Comment l'obscur fils du boulanger pouvait-il aborder ces hauts et puissants princes si ce n'est en les flattant délicatement à seule fin d'attirer leur attention. A ce moment (vers 1648[1]) on s'étonnait que la postérité du duc d'Enghien fût, comme celle de son père, limitée à un unique rejeton mâle et le bruit courait partout que le futur vainqueur de Rocroy était moins que brillant sous la bannière de Vénus. Dehénault tourna la difficulté avec une grande habileté. Son sonnet est noble et digne des héros auxquels il le destinait :

A messeigneurs le Prince de Condé et duc d'Anguien

SUR LA NAISSANCE DE Mr DE BOURBON

Princes, le plus pur sang n'est pas le plus fertile,
Ne demandez jamais trop de fécondité.
On ne va point en foule à l'immortalité.
Alexandre et César n'eurent qu'un sang stérile.

1. Le père du Grand Condé est mort en 1646, et le duc d'Enghien a eu son fils unique en 1643. Il va de soi que le sonnet de Dehénault est très postérieur à cette dernière date, puisqu'il a été motivé par le fait qu'on s'étonnait qu'il ait arrêté sa postérité à un seul enfant.

On voit de vos pareils un fécond entre mille,
Le reste échappe à peine à la stérilité,
Et sans se diviser dans la postérité,
De Héros en Héros jusqu'à la fin défile.

Condé, tu n'as qu'un fils : Anguien tu n'en as qu'un.
Avec cent Demy-dieux ce sort vous est commun.
Vostre Race est illustre, et n'est pas inféconde.

Vous avez fait assez pour ne jamais mourir.
Par de simples mortels laissez peupler le monde;
Héros ! vous ne naissez que pour le conquérir[1].

Quelle réponse y firent les deux Condé? Comment remercièrent-ils Dehénault? Nous l'ignorons; mais ce sonnet lui valut l'entrée de leur maison. C'est là qu'il devait rencontrer Guillaume de La Fon de Boisguérin, seigneur Des Houlières, poitevin, gentilhomme ordinaire de la suite de Condé qui l'avait logé dans son Hôtel, et lieutenant colonel du régiment dit le petit Condé. Quand Guillaume de La Fon épousa le dix-huit juillet 1651 une jeune fille aussi belle qu'intelligente, Antoinette Du Ligier de la Garde, à peine âgée de dix-huit ans[2] — fille de Melchior Du Ligier, seigneur de la Garde, et de Claude Gaultier — Dehénault eut l'occasion de connaître cette jeune femme. Une réelle sympathie ne tarda pas à naître entre eux, sympathie qui se transforma en une sorte d'intimité quand Guillaume de La Fon quitta Paris à la fin de 1652 pour gagner avec son régiment la frontière de Champagne, et suivre ensuite, en Flandres, Condé devenu grand généralissime de l'armée d'Espagne. Madame Des Houlières, un peu effrayée de voir son mari au service d'un rebelle, se retira chez ses parents où Dehénault continua à lui rendre visite et à lui faire un brin de cour, la cour d'un homme ayant dépassé la quarantaine à une toute jeune mariée, mais il eut le bon sens de s'apercevoir assez vite du ridicule de ses espérances. C'est de mars à août

1. *Recueil dit de madame de La Suze T. III. 1668.* — *Œuvres diverses, 1670.*

2. On n'est pas fixé sur la date de la naissance de madame Des Houlières. D'après son *Eloge* inséré dans l'édition de 1747 de ses *Œuvres*, elle serait née en 1633 ou 1634 d'où 18 ans environ en 1651 D'autre part, on a dit qu'elle a été baptisée le 2 janvier 1638 (mais il est possible qu'elle ait été ondoyée quatre ou cinq ans auparavant), et son acte de décès du 17 février 1694 porte qu'elle mourut à 56 ans, ce qui donnerait 1638 pour sa naissance.

1653 qu'il l'initia à la poésie ayant reconnu chez elle des dispositions exceptionnelles. En septembre Madame Des Houlières rejoignit son mari à Rocroy et, dans les derniers jours de mai 1656, elle mit au jour une première fille Antoinette-Thérèse, la seule qui, de ses trois enfants[1], devait lui survivre. Six mois après, le Prince de Condé fit arrêter Guillaume de La Fon sous le prétexte — exact d'ailleurs — qu'il avait voulu livrer à l'ennemi la place dont la garde lui était confiée; l'ennemi, c'était Louis XIV ! On emprisonna le gouverneur de Rocroy au château de Villevorde, à dix kilomètres de Bruxelles, et sa femme se retira dans cette dernière ville où Condé lui témoigna beaucoup d'égards. Le 2 juin 1657, elle obtint l'autorisation de résider au château de Villevorde d'où elle facilita l'évasion de son mari (31 août 1657). Tous deux arrivèrent quelques jours après à Paris.

Ennuyé de l'absence de son élève, et ne pouvant plus compter sur la protection de Condé, Dehénault chercha un autre appui ; il le trouva dans la personne du Surintendant des finances, Fouquet, si accueillant aux hommes de lettres. Il faut dire que notre libertin jouissait déjà d'une grande réputation dans les ruelles grâce à son sonnet *L'Avorton.* Cette petite pièce avait fait un bruit énorme; on insinuait que l'avortement d'une des filles de la reine (mademoiselle de Guerchy?)[2] en était le sujet :

LA MÈRE A L'AVORTON

Toy qui meurs avant que de naistre,
Assemblage confus de l'estre et du néant,
Triste Avorton, informe Enfant[3],
Rebut du Néant et de l'Estre,

Toy que l'amour fit par un crime,
Et que l'Honneur défait par un crime à son tour,
Funeste ouvrage de l'Amour,
De l'Honneur funeste victime,

1. Un fils et deux filles.

2. Ce sonnet ne peut s'appliquer, si on en croit les *Mémoires de Amelot de la Houssaie* (*Amsterdam, 1739, T. III, p. 33*), au dernier avortement de mademoiselle de Guerchy qui a entraîné sa mort, en juin 1660, puisqu'il avait été composé avant 1658. Il s'agit peut-être d'un avortement de cette Fille de la Reine, antérieur de quelques années à cette date de 1660.

3. Var. du *Nouveau Cabinet des Muses, 1658* : *Foible avorton, difforme enfant.*

Donne fin aux remords par qui tu t'es vangé;
Et du fond du Néant où je t'ay replongé[1]
N'entretiens point l'horreur dont ma faute est suivie.

Deux Tyrans opposés ont décidé ton sort :
L'Amour, malgré l'Honneur, t'a fait donner la vie
L'Honneur, malgré l'Amour te fait donner la mort[2].

La réplique, comme toujours, ne tarda pas :

RÉPONSE DE L'AVORTON A SA MÈRE

Mère, qui veux cesser de l'estre,
Qui détruis ton ouvrage, après l'avoir formé,
Et fais un sépulchre animé
Du ventre où je devois naistre ;
Laisse-moy déplorer mon sort.
L'Honneur pour se venger, me fait donner la mort.
Je m'ouvris, malgré lui, dans ton sein le passage.
Cet Honneur offensé m'en punit à son tour,
Et me rend maintenant outrage pour outrage.
Et moi, qui l'ay détruit, me détruis à mon tour[3].

Grâce à la bienveillance de Fouquet, Dehénault reçut un des six offices de receveur des tailles de l'Election de Saint-Etienne créés en vertu de l'Edit du 30 mars 1655. Cet Edit[4], un des premiers actes de la politique financière du Surintendant, dont un des moyens était la multiplication des offices, constatait qu'on avait « retenu si peu d'officiers qu'ils ne se sont pas trouvés en nombre suffisant, soit pour rendre la justice, soit pour le recouvrement des deniers..... » L'observation était exacte en ce qui concernait l'Election de Saint-

1. Var. du *Nouveau Cabinet des Muses, 1658* : *Laisse-moy calmer mon ennuy, Et du fond du Néant où tu rentres aujourd'huy.*

2. Nous donnons ici le texte des *Œuvres diverses* de Dehénault de 1670. Ce sonnet avait paru dans *Le Nouveau Cabinet des Muses, 1658*, puis ensuite dans le *Recueil de Sercy, Vep., 1660.* Il a motivé une lettre à madame de B*** (IIIe livre des *Amitiez, Amours et Amourettes par M. Le Pays. Grenoble et Paris 1665*, in-12).

3. *Les Délices de la poésie galante, IIe p., 1664.*

4. L'édit de mars 1655 érigeait « en tiltre d'office formé en chacune eslection de nostre royaume les officiers qui ensuivent : sçavoir un nostre conseiller lieutenant civil criminel ou particulier.., un nostre conseiller eslu controlleur, un nostre conseiller eslu examinateur et garde scel, un nostre conseiller eslu et advocat pour nous, un nostre conseiller receveur des tailles et un nostre conseiller receveur du taillion alternatif pour exercer alternativement avec le receveur par nous réservé par nostre édit du mois de mars dernier ».

Etienne, il ne se trouvait pas de sujets désirant détenir les offices de la Sénéchaussée et de l'Election parce que le commerce y était plus avantageux. Ainsi, ajoute Pélissier[1], on voit les offices de la Sénéchaussée et de l'Election vacants plusieurs années, encore il n'y a que les étrangers qui les possèdent. » Jean Dehénault était bien, en effet, un parisien transplanté en Forez!

Un officier de l'Election de Saint-Etienne, pourvu de sa charge en vertu de l'acte du 20 mars 1655, touchait 375 livres de gages, plus 10 sols par paroisse de vérification et signature de rôle. L'état de ses gages et droits pour un quartier de l'année 1658 se montait à 416 livres 16 sols et 3 deniers. Mais, en dehors de ces émoluments, les officiers de l'Election acquéraient certains privilèges, confirmés par l'Edit de mars 1655 et fort appréciables : l'exemption des tailles, aydes, subsistances et logemens des gens de guerre, et aussi de la moitié des droits d'octroi. Enfin ils portaient un costume avantageux : le manteau noir et le chapeau violet doublé de rouge des échevins.

Une telle position, malgré la dignité du vêtement, était plutôt pénible pour l'ancien commensal de l'Hôtel de Condé, il se mourait d'ennui à Montbrison. Ses amis de Paris, car Dehénault en avait conservé d'influents, sollicitèrent Fouquet en sa faveur et obtinrent pour lui une pension de douze cents livres en attendant qu'une occasion s'offrît de le ramener dans la capitale du royaume.

Malheureusement un autre Edit, dû à l'initiative de Colbert, présenté par le Conseil des Finances et appliqué dès le 15 septembre 1661, faisait une coupe sombre dans les Elections et supprimait les bureaux créés depuis janvier 1630. Parmi ceux-ci se trouvait le bureau de Saint-Etienne où Dehénault était receveur des tailles. Pour comble de malchance Fouquet avait été arrêté dix jours auparavant. Le pauvre Dehénault perdait à la fois et son emploi et sa pension!

La rage au cœur, il reprend le chemin de Paris. Sa mauvaise humeur fut certainement atténuée par la pensée de revoir sa

1. Pélissier. Notes sur l'élection de Saint-Etienne. Tous les détails relatifs à l'élection de Saint-Etienne, sauf ceux qui ont trait à Jean Dehénault, sont pris dans le commentaire très intéressant de M. Roger Palluat de Besset : *L'Election de Saint-Etienne, la période de début 1629-1663*, publié dans le *Bulletin de la Diana, T. XII, Montbrison*, 1902. p. 42.

chère élève, madame Des Houlières, dont la réputation de bel esprit s'étendait tous les jours. Le chevalier de Grammont, sur l'ordre de Monsieur le Prince, l'avait célébrée en 1659 dans une lettre en vers et en prose insérée dans le *Recueil de portraits* dit de mademoiselle de Montpensier[1]. Antoinette elle-même avait contribué à ce Recueil par le portrait en vers de madame de Villennes et par celui un peu satirique du futur *Athée de Senlis :* François Payot de Lignières. Dehénault n'avait donc pas perdu son temps en donnant ses leçons de prosodie !

Son premier soin, dès qu'il eut repris contact avec « les précieuses », fut de peindre à son tour madame Des Houlières :

POUR MADAME***

Peintre des Corps et des Esprits,
Dieu des Vers voicy ton ouvrage,
Pour ta gloire fais une image
Digne de la charmante Iris.

Prens chez les Grâces et les Ris
De quoy composer son visage;
Mets les plus doux traits en usage,
Et le plus brillant coloris.

Mais pour la peindre toute entière,
De traits de flame et de lumière
Forme un Esprit si relevé.

Fais de la fine intelligence
Et de l'adroite complaisance,
Le Portrait le plus achevé[2].

et de se ranger parmi les plus ardents défenseurs du Surintendant. Peut-être est-il le premier, avant même le doux et paresseux La Fontaine, qui osa élever la voix en sa faveur, dans une touchante élégie :

Muses, dont l'amitié fidèle et généreuse
N'abandonna jamais la vertu malheureuse,

1. *Recueil de Portraits et Eloges en vers et en prose, dédié à son Altesse Royale Mademoiselle. Paris, Charles de Sercy et Claude Barbin, M. DC. LIX (1659)*, 2 parties in-8.

2. *Recueil dit de Sercy.* IVe p. 1658, sig. H.

Oronte dont le sort faisoit tant d'envieux,
Oronte qui sembloit le favori des Cieux,
Oronte idolâtré de la foule importune,
Oronte dont le cœur surpasse la Fortune,
Oronte le premier entre les généreux,
Oronte, vostre Oronte enfin est mal-heureux !
Parlez en sa faveur, et quand l'injuste Envie,
Ternit d'un noir venin le lustre de sa vie,
Quand le lasche intérest, qui s'accommode au temps,
Appelle ses vertus des deffauts éclatans,
Quand la foible amitié, douteuse, chancelante,
N'en parle qu'à l'oreille et d'une voix tremblante ;
Chantez comme autres-fois avec la mesme ardeur,
Ce qu'il aura toûjours de constante grandeur,
Opposez vos Concerts aux vains bruits de l'orage,
Et d'un Roy magnanime appaisez le courage.

Après avoir exalté la générosité de Fouquet, rappelé la hauteur de ses vues, la correction de sa gestion des finances du royaume[1], Dehénault le montre indifférent aux richesses, ne s'en servant que pour le bien public, dans la seule espérance d'être récompensé par son roi :

Celuy dont vous plaignez le sort infortuné,
Vous l'avez veu cent fois d'honneurs environné,
Qui vous tendoit la main, et prévenant vos plaintes,
Soulageoit les douleurs dont vous estiez atteintes.
D'un cœur né pour la gloire, et pour les beaux desseins,
Il chercha le mérite entre tous les humains.
Quel Art un peu fameux, quel Nom un peu sublime
N'a receu quelques fois des fruits de son estime ?
Que n'a point embrassé sa générosité,
Esprit, sçavoir, valeur, sagesse ou piété?
Et qu'a-t'on vû de grand, et de noble, et d'aimable,
Qui n'ait trouvé sans cesse Oronte favorable?
Jamais les mal-heureux implorans son secours
Ne furent rebutez d'un insolent discours ;
Amy de la raison, et touché de ses charmes,
Il ne la veid jamais qu'il ne rendist les armes ;
Jamais il ne quita la douce Humanité,
La modeste Pudeur, et la sage Equité.

A ses yeux, ce n'est point au Peuple de juger le Surintendant : les héros tels que lui peuvent sortir de la route commune pour le bien de leur Prince et, quand le succès couronne leurs

desseins, ils sont des « siècles suivants la juste idôlatrie ». c'est ce à quoi aspirait Fouquet :

Mais les discours du Peuple, et le bruit de la France,
Admirant son malheur condamnent sa prudence!
Esprits nez de la terre, à la terre attachez,
Qui ne connoissez rien que ce que vous touchez,
Je vous voy sans dépit, ainsi que sans envie
Suivre les sentimens qui reiglent vostre vie;
Suivez-les, Dieu le veut, et c'est vostre repos!
Mais ce n'est point à vous à juger des Héros :
Vous les connoissez mal, et vostre âme flotante,
En croit aveuglement une aveugle inconstante.
Quand un de ces Héros vient la terre honorer,
Je ne sçay quoy de grand prend soin de l'inspirer;
Je ne sçay quoy l'eslève au dessus de luy-mesme :
Une chaisne fatale, une force supresme,
Un charme tout puissant, un généreux poison,
Le force à mespriser la vulgaire raison,
Et desdaignant d'aller par la route commune,
Il hazarde cent fois César et sa fortune :
Puis quand un beau succez couronne ses desseins,
Il est l'estonnement, et l'amour des humains,
La gloire de ses jours, l'honneur de sa Patrie,
Et des siècles suivans la juste idolatrie.
Par ce chemin si noble et si peu fréquenté,
Oronte n'aspiroit qu'à l'immortalité :
Le Destin l'avoit mis au milieu des richesses,
Mais jamais de son cœur il ne les fit maistresses,
Il n'imita jamais ces avares mortels,
A qui nostre sottise eslève des autels,
Ces âmes du commun, ou basses, ou prudentes,
Pareilles aux Fourmis, grosses, noires, rampantes,
Que le peuple Indien admire sur ses bords,
Entassant et gardant les précieux thrésors,
Sans avoir autre objet, ô fureur sans seconde!
Que de les desrober à l'usage du monde.
D'un esprit eslevé, négligeant l'avenir,
Il toucha les thrésors, mais sans les retenir,
Il en fut le canal, c'est tout ce qu'on peut dire,
Pour les rendre aussi-tost à tout ce vaste Empire :
Pensant à soûtenir l'indigente vertu,
A relever partout le mérite abattu,
A l'éclat des beaux Arts, à l'honneur de la France,
Il ne se réserva que la seule espérance,
Espérance fondée en son cœur, en sa foy,
En son rare génie, aux bontez de son Roy.

Cette espérance de Fouquet a été déçue et si Dehénault n'ose dire à Louis XIV qu'il se trompe, il n'en fait pas moins un chaleureux appel à sa clémence :

Mais son Roy ne le voit que d'un œil de colère !
Je me tais, et je sçay que je n'ay qu'à me taire ;
Le Ciel qui fait les Rois leur monstre leur devoir,
Leur donne sa lumière, ainsi que son pouvoir.
Sage Roy, Juste Roy, Grand Roy, Roy véritable,
S'il a pû vous desplaire, Oronte est trop coupable :
Mais si dans son erreur, flaté de vos bontez,
Il couroit à sa perte, à pas précipitez,
S'il n'a pû soupçonner vostre juste colère,
S'il brûloit dans le cœur du désir de vous plaire,
Si ce cœur noble et franc, d'un zèle abandonné,
Tenant tout de vos mains, pour vous eust tout donné,
Si de ce zèle ardent il vous servit sans cesse,
Pardonnez au pouvoir de l'humaine foiblesse,
Qui mesle nos défauts à nos perfections,
Et la sagesse mesme aux foles passions.

Il lui représente Dieu prêt à frapper le pécheur, mais pardonnant dès qu'il voit son repentir :

Le Roy de tous les Roys, tout puissant et tout sage,
De qui vostre grandeur est la vivante Image,
De son Trosne eslevé regardant les Humains,
Ne voit rien que d'impur aux œuvres de leurs mains ;
Tout luy paroist damnable, et digne de l'abysme,
Et ses yeux pénétrans ne trouvent rien sans crime.
Cent fois dans sa fureur laschant le frein des eaux,
Il nous inonderoit de déluges nouveaux,
Si son Arc dans le Ciel, constant et variable,
Ne luy représentoit sa promesse immuable.
Cent fois il hasteroit, hélas trop justement !
Le redoutable jour du grand embrazement,
S'il pouvoit révoquer comme des Lois humaines
Ses Décrets solemnels, et ses Loix souveraines,
Par qui devant les Temps, devant Terre ny Mers,
Il régloit le destin du changeant Univers.
Cent fois, las de souffrir cette race exécrable,
Il résout de punir au moins quelque coupable,
Il va le perdre enfin, ce pécheur obstiné,
Il l'a dit, il le veut : l'Arrest en est donné,
La Foudre est en sa main déjà toute allumée,
De sa bouche ne sort que flamme et que fumée.

Mais alors ce pécheur d'un cœur humilié
Se souvient, ah! trop tard, qu'il l'avoit oublié,
Il s'accuse, il se hait, et sa propre justice
Le condamne luy-même au plus cruel supplice.
Ce n'est pas ce qu'il craint, dans son triste malheur,
Son crime, et non sa peine, est toute sa douleur.
Non, il n'est point trop tard, attends pécheur, espère!
Ce Dieu dans sa fureur se souvient qu'il est Père,
Sa fureur disparoit : tes pleurs l'ont désarmé!
Tes fautes l'irritoient, mais tu l'as réclamé!
Apprends à l'avenir à craindre sa puissance;
Admire ses bontez, adore sa clémence,
Qui te rend, tant son cœur est pitoyable et doux,
Pour des siècles d'offense, un instant de courroux.

Exemple que Louis XIV devrait imiter d'autant que Fouquet n'a qu'un regret dans son infortune, celui d'avoir déplu à son roi :

Imitez son exemple, ô Prince magnanime!
Icy le repentir est plus grand que le crime :
Oronte dans ses fers privé de tout appuy,
Consumé de douleurs, prest à mourir d'ennuy,
Ne regrette jamais ces espérances vaines,
Qui firent si long-temps son plaisir et ses peines,
Il ne regrette point les thrésors décevans,
L'Encens empoisonné des lasches Courtisans,
Ny la sage Daphné, qu'il rend si misérable,
De ses jours plus serains compagne inséparable,
Ny leurs tendres enfans, de tous abandonnez :
O trop heureux enfans, ou trop infortunez!
Ny ses ingrats amis, ny sa gloire passée;
Son Roy seul irrité revient en sa pensée.
C'est tout ce qui l'afflige, il ne pense qu'en vous,
Et voudroit bien mourir, mais sans vostre courroux.
Gardez-le ce courroux, mais pour d'autres Victimes,
Mais pour des ennemis plus grands, plus légitimes.
S'il vous faut quelque jour, au gré de vos souhaits,
Après les fruits entiers d'une plus longue Paix,
En faveur de l'Hymen pardonnant à l'Espagne,
Ainsi qu'un fier torrent inonder l'Allemagne;
Puis parmy les fureurs des belliqueux hazards,
Jusqu'au trosne Ottoman poussant vos Etendarts,
Renverser à vos pieds quiconque à l'insolence
D'opposer à vos coups sa vaine résistance,
Rompre les escadrons, percer de rang en rang,
Suivy de larges flots de l'infidelle sang :

Tel qu'un jeune Lion dans les plaines Numides,
Sort le cœur affamé de nobles homicides,
Et suivant sa fureur entasse par monceaux,
Malgré leurs vains efforts, Chiens, Pasteurs et Taureaux,
Jusqu'à ce que ses yeux, certains de sa victoire,
Ne descouvrent plus rien qui ne marque sa gloire.

Enfin Dehénault se découvre comme l'auteur de l' « Elégie » :

Libre de passions et libre d'intérêts,
Je ne suis qu'à demy du rang de vos sujets.

précisant ainsi qu'il n'est ni grand seigneur ni plébéien et il promet d'égaler l'histoire de Louis XIV à celle des Césars en l'enrichissant de ce beau trait de clémence : « la grâce de Fouquet demandée par les Lettres, les Arts et la « douce Humanité » :

Mais depuis deux hyvers admirant vostre vie,[1]
Mon cœur se sent touché d'une plus noble envie :
Si je puis quelque jour d'un vol audacieux,
M'eslever de la Terre, et m'approcher des Cieux,
Si je puis quelque jour, charmé de vos merveilles,
Montrant à l'Univers, après de longues veilles,
Ce que peut un esprit nourry dans les beaux Arts,
Egaler vostre Histoire à celle des Césars,
Ne me desrobez point ce beau trait de clémence,
Je l'attens, et mes vœux sont les vœux de la France.
Mais quand ces vœux secrets n'osent se hazarder,
C'est ce que vostre gloire ose vous demander;
C'est ce que vous demande une troupe affligée,
Qui ne mérite pas de se voir négligée,
Les Lettres et les Arts, la douce Humanité,
La modeste Pudeur et la sage Equité.

Enfin il termine en s'adressant aux Muses pour chanter le malheureux Surintendant :

Mais vous dont l'amitié fidelle et généreuse,
N'abandonna jamais la vertu mal-heureuse,
Muses, si de tout temps vous fustes mon amour,
Si pour vous mieux connoistre, inconnu de la Cour,
Suivant les sages Loix de la sainte Nature,
Je choisis une vie aussi douce qu'obscure,

1. Nous avons vu que Dehénault était rentré à Paris en 1660.

Soit que nous habitions les climats tempérez,
Que le paisible Arar[1] fend à pas mesurez,
Oû les climats plus froids, et plus voisins de l'Ourse,
Qui du rapide Rhin bornent la longue course,
Chantons incessamment : Oronte est mal-heureux,
Mais il fut le premier entre les généreux ;
D'un cœur né pour la gloire, et d'un esprit sublime,
Il chercha des humains et l'amour et l'estime,
Il fit de ce trésor son plus riche butin,
Il s'esleva luy-mesme au dessus du destin :
Son nom environné d'un beau rayon de gloire,
Conservera sa place au Temple de Mémoire[1].

Si Dehénault avait fondé quelque espoir sur son intervention, il ne tarda pas à déchanter. Un pamphlétaire, à la solde de Colbert, répliqua en bloc à tous les auteurs des requêtes et des plaidoyers en prose et en vers qui avaient vu le jour pour la défense de Fouquet, examinant leurs arguments avec un parti-pris évident. Celui de l'élégie : *Muses dont l'amitié fidèle et généreuse* est particulièrement molesté dans cette plaquette. On en jugera par les extraits suivants :

« On vous blasme mesme (les auteurs de libelles en faveur de Fouquet) de ce que vous n'avez eu presque d'autre veuë que de faire des Pièces d'éloquence, et c'est ainsi que vous nommez ce *Discours au Roy* [par Pellisson] que vous avez fait imprimer jusqu'à trois fois, et de composer des Elégies fort inutiles pour le soulagement d'un Malheureux qui languit, cependant que vous vous divertissez sur le Parnasse, pour vostre propre réputation.

« Puis on vous demande, pourquoy dans vostre Elégie vous supprimez le vray nom de vostre Amy, pour lui appliquer celuy d'Oronte? Si c'est parce que son nom ne correspond pas assez à la Majesté de vos vers, vous pouvez avoir raison, mais vous l'offencez; Ou si c'est pour quelque conformité qu'il a eue avec ce Héros du Roman de la *Cassandre*[2] de La Calprenède autant fameux pour son amour que pour les Batailles, et ses hauts faits d'armes, dites-le nous? De prétendre que c'est pour quelques actions Militaires pareilles à celles d'Oronte, on ne le croira jamais d'un homme de Robbe; c'est donc pour l'autre raison.

1. Cette Elégie (S. l. n. d., in-4 de 8 pp.) a été attribuée par J. Lair à Dehénault. P. Lacroix l'a donnée à La Fontaine, d'autres à Pellisson et cependant, aucune incertitude n'est possible. La mention que l'auteur fait de l'Arar (la Saône) : *Que le paisible Arar fend à pas mesurez* », se retrouve dans son Eglogue : « Amarante » (celle-ci étant incontestablement de Dehénault) : *Il viendra d'Amarante admirer les trésors* || *Et de l'Arar peut-être il quittera les bords* ||

2. Voir sur ce roman si curieux de M. Ernest Seillière : *Le Romancier du Grand Condé, Gautier de Coste, sieur de La Calprenède. Paris, 1921*, p. 76.

« Après tout, Messieurs, quand vostre Amy se sera aperçeu que vous le joüez, et que son malheur ne vous sert que pour mieux faire paroistre la gentillesse de vostre esprit, il doit craindre avec raison, que vos pièces d'éloquence, et vos beaux vers ne dégénèrent en suite à quelque chanson du Pont-Neuf. Et pour finir ce qui concerne vos Escrits, dites-nous sincèrement ce que vous entendez par cet endroit de cette Elégie vers la fin, et ce que c'est en France, un demy Sujet :

> Je ne suis qu'à demy du rang de vos Sujets.
> Mais depuis deux Hyvers admirant vostre vie,
> Mon cœur se sent touché d'une plus noble envie....
> Si je puis quelque jour, charmé de vos merveilles,
> Montrant à l'Univers, après de longues veilles,
> Ce que peut un esprit nourry dans les beaux Arts,
> Egaler vostre Histoire à celle des Césars;
> Ne me desrobez point ce beau trait de clémence,
> Je l'attends...
> « *J'attends*, ce dites-vous, *ce beau trait de Clémence*;
> *De vous, on attendoit quelque trait d'Imprudence.*

« Est-ce si le Roy ne trouve point matière de pardonner à vostre gré les Crimes de vostre Amy; mais bien plustost de les chastier pour le bien de son Estat, selon la sévérité de nos Loix, que vous n'en trouverez pas une assez ample en un si grand Prince pour esgaler son Histoire à celle des Césars et l'immortaliser par quelque riche Poème de vostre façon......

« Ce crime (de Péculat) n'est qu'une galanterie, et la peine n'est plus si fascheuse, ny si sévère qu'auparavant. Car qui pourroit résister à ce Démon des honnestes gens, à ce Démon de ces grandes Ames, belles, généreuses et héroïques, à cette tentation si agréable, ou à cette vertu héroïque *qui sert à inspirer la magnificence, la libéralité et d'autres Vertus* que ces honnestes Voleurs *ne peuvent exercer de leur patrimoine*? On n'eust jamais crû que vous eussiez pû venir à bout d'une Métamorphose si surprenante, et du crime le plus lasche et le plus sordide, en faire une vertu achevée, comme du plus grand Voleur qui ait été depuis la Monarchie, le plus grand Héros du siècle.

Voyez ce que vous dites de vostre Oronte :

> Quand un de ces Héros vient la terre honorer,
> Je ne sçay quoy de grand prend soin de l'inspirer :
> Je ne sçay quoy l'eslève au-dessus de luy-mesme,
> Une chaisne fatale, une force supresme, .
> Un charme tout puissant, un généreux poison,
> Le force à mespriser la vulgaire raison,
> Et desdaignant d'aller par la route commune
> Il hazarde cent fois César et sa fortune....
> Vulgaire, *adjoustez-vous*, tenez-vous en repos
> Car ce n'est pas à vous à juger des Héros.

. . . .

« Je n'ay que vos pièces, et je n'ay aucune instruction d'ailleurs, ny participation quelconque à tout ce qui se passe. Ceux qui les confronteront avec ce que je dis, demeureront d'accord que je me suis servy d'autre chose, et que tout mon dessein n'a esté que de faire voir que vous deffendez la plus mauvaise cause qui soit, par des raisons les plus absurdes et les plus indignes pour des personnes qui se piquent tant de bel esprit. Je finis donc cecy après vous avoir exhorté de n'estre plus *des Sujets à demy*, ainsi qui se dit dans vostre *Elégie* en parlant au Roy :

Je ne suis qu'à demy du rang de vos Sujets.

« Mais de rentrer sérieusement dans tout le devoir et la soumission que vous devez à votre Souverain, et de reprendre le cœur et les affections de bons et fidèles Sujets, pour ne plus vous égarer de ce devoir, pour ne plus protéger ou deffendre si injustement un Scélérat qui a si insolemment abusé de la Fortune; et pour ne plus faire des Panégyriques en faveur des Crimes, et des Apothéoses en faveur des Brigands au préjudice du Roy et de l'Estat »..... [1]

On remarquera l'insistance avec laquelle le pamphlétaire anonyme attaque, en terminant sa diatribe, le vers :

Je ne suis qu'à demy du rang de vos Sujets.

dont le sens, nous l'avons dit, est très clair : Dehénault a précisé qu'il n'était ni de la noblesse ni du peuple, il formait le trait d'union entre l'une et l'autre.

Il est facile de comprendre l'amertume profonde de Dehénault en voyant sa pensée si odieusement travestie et son appel à la clémence royale se retourner contre le Surintendant : aussi en conçut-il une véritable haine contre Colbert. Cette haine il l'a traduite dans un magnifique sonnet. Le petit receveur des tailles du Forez payait noblement et courageusement sa dette de reconnaissance :

Ministre avare et lâche, esclave malheureux,
Qui gémis sous le poids des affaires publiques ;
Victime dévouée aux chagrins politiques,
Phantosme respecté sous un titre onéreux :

1. *Advis sur les principaux Poincts contenus dans les Libelles exposez au public pour la justification de M. Fouquet, adressé aux Autheurs* (titre de départ., in-4) (*Rec. Thoisy, 399, Procès de M. Fouquet*, p. 443, Bibl. nat.).

Vois combien des grandeurs le comble est dangereux.
Contemple de Fouquet les funestes reliques,
Et tandis qu'à sa perte en secret tu t'appliques,
Crains qu'on ne te prépare un destin plus affreux.

Il sort plus d'un revers des mains de la Fortune.
La chute en quelque jour te peut estre commune.
Nul ne tombe innocent d'où tu te vois monté.

Garde donc d'exciter ton Prince à son supplice.
Et prêt d'avoir besoin de toute sa bonté,
Ne le fais point user de toute sa justice[1]

Ce sonnet qui circulait dans les ruelles ne tarda pas à être la fable de la Cour. On en parla à Colbert. Le grand Ministre n'était pas homme à s'émouvoir de quatorze vers. Fort du sentiment du devoir, il planait au dessus de ces bourdonnements de frelons. Il chercha cependant, paraît-il, à en connaître l'auteur, assurant qu'il ne lui voulait aucun mal. Bientôt dévoilé, l'anonymat de Dehénault eut pour ses intérêts matériels un résultat inespéré : Colbert décida de lui maintenir la pension de Fouquet et il chargea l'abbé Gallois, son lecteur, de porter au poète douze cents livres pour la première année et de l'assurer qu'en changeant de patron, il ne perdrait riendes espérances qu'il avait pu légitimement concevoir. Politique ou grandeur d'âme, dit La Monnoye, un procédé aussi noble, pour ne pas dire aussi magnanime, est peut-être un des plus beaux traits de la vie de ce ministre à jamais célèbre[2]. La position de Dehénault était cruelle : célébrer Colbert c'était renier et accabler Fouquet; il ne le pouvait pas, voilà la seule explication plausible de son silence. Cependant un anonyme releva le gant jeté par Dehénault :

RÉPONSE

Presque seul, accablé des chagrins de l'Etat,
Je cherche seulement la gloire de mon Maistre,
La Fortune n'a pu me faire méconnoistre,
Et je n'affecte point ni l'honneur ni l'éclat.

1. *Ramas de poésies vieilles et nouvelles. Cologne. Pierre Marteau, 1689*, in-12, p. 12.
2. Ms. 12793. fonds. fr. Bib. nat.

Le poste où l'on me voit est assez délicat :
Le sort de quelques-uns le fait assez connoistre,
Et tel en est jaloux, qui s'y perdroit peut-estre ;
Et qu'on verroit périr dans le moindre combat.

J'agis incessamment, je suis infatigable :
Et si ce que je fais vous paroist condamnable,
Mon Roi seul est celuy qui peut en juger mieux.

Je sais qu'on blasme tout dans le Siècle où nous sommes,
Mais quand on est entré dans le secret des Dieux,
On est bien dispensé d'en rendre compte aux hommes[1].

La vie de Dehénault s'écoulera désormais sans incidents notables. Ses ressources insuffisantes l'obligeront de prêter sa plume à de nobles seigneurs plus braves que lettrés. La malheureuse entreprise de Gigery sur les côtes barbaresques où le petit corps d'expédition avait été forcé de rembarquer devant l'offensive des Turcs engage M. de Gadagne qui le commandait sinon à se justifier, tout au moins à exposer sa conduite dans un manifeste que rédigea Dehénault[2], nous n'avons pu le retrouver. Assagi par les années qui commencent à peser sur ses épaules, il se marie ou vit comme s'il était marié. Sa tendance à philosopher se prononce de plus en plus. A la suite de Chapelle et de Molière, son ancien voisin de la rue Saint-Honoré, qu'il fréquentait de temps à autre, il entreprend une traduction du poème de Lucrèce : *De Natura Rerum*. Cette tentative prouve que, s'il a connu celles de ses deux devanciers immédiats[3], il les a jugées insuffisantes. Grisé par son orgueil, orgueil particulier à tous les libertins, se croyant un penseur de premier ordre, faisant parade de son athéisme, il se décide à un second voyage en Hollande afin de soumettre au célèbre Spinosa ses conceptions philosophiques. Peut-être avait-il en poche l'exposé de ses trois différents systèmes de la *Mortalité*

1. *Recueil de poésies vieilles et nouvelles.. 1689*, in-12, p. 12.

2. Nous n'avons pu retrouver ce manifeste cité par Bayle à moins que ce ne soit le récit suivant : *Relation contenant diverses particularitez de l'expédition de Gigery de l'année 1664*, qui se lit dans le : *Recueil historique contenant diverses pièces curieuses de ce temps. Sur l'imprimé. A Cologne, chez Christophrevan Dyck, M. DC. LXVI (1666)*, in-12.

3. Molière avait traduit Lucrèce, Chapelle également ; leurs deux traductions paraissent perdues. Voir sur la version de Molière la notice biographique sur Molière (pp. 54-55) de P. Mesnard, T. X. des *Œuvres de Molière* de la *Collection des grands écrivains de la France*.

de l'âme? C'est vraisemblable. L'auteur de *L'Éthique* sourit de pitié en présence des imaginations de Dehénault qui rentra à Paris complètement désillusionné. Nous en avons la preuve dans la publication qu'il fait de ses *Œuvres diverses*, réunion de morceaux détachés, sans grande importance dont le principal[1] s'égarera quelques années plus tard dans les *Œuvres de Saint-Evremond*) en excluant son adaptation de Lucrèce ou du moins la partie déjà composée. Peut-être a-t-il reculé devant les audaces qu'elle contenait, qui, ajoutées à celles de son imitation du second chœur de *La Troade* de Senèque, celle-là en bonne place, auraient été capables de lui valoir la qualification d'athée : isolé, le tragique latin sauvait la face. Evidemment ce n'est pas sans intention que Dehénault avait choisi ce passage :

Comme au souffle des Aquilons,
On voit bientôt évanouie
Une grosse nuée, ou de gresle, ou de pluye,
Qui d'un déluge affreux menaçoit les vallons :
Ainsi s'épand cette âme vaine
Qui meut tous les ressorts de la Machine humaine.

Tout meurt en nous, quand nous mourons.
La mort ne laisse rien, et n'est rien elle-mesme :
Du peu de temps que nous durons,
Ce n'est que le moment extrême.

Cesse de craindre ou d'espérer
Cet avenir qui la doit suivre.
Que la peur d'estre éteint, que l'espoir de revivre,
Dans ce sombre avenir cessent de t'égarer ;
L'estat dont la mort est suivie,
Est semblable à l'estat qui précède la vie.

Nous sommes dévorez du temps.
La Nature au chaos sans cesse nous rappelle,
Elle entretient à nos dépens
Sa vicissitude éternelle.

Comme elle nous a tout donné,
Elle aussi reprend tout notre Estre ;
Le malheur de mourir égale l'heur de naistre,

1. *De la Consolation. A Olympe.* Cette pièce a été imprimée dans les *Œuvres Mêlées de monsieur de Saint-Evremond, T. IV, 1692;* elle a fait l'objet d'une critique assez vive de Cotolendi, sous le nom de Dumont, insérée dans la *Dissertation sur les Œuvres mêlées de M. de Saint-Evremond, Paris, Nic. Le Clerc, 1698*, in-12.

Et l'homme meurt entier, comme entier il est né.
La mort, sans souffrir de partage,
Confond l'âme et le corps, et leur fait mesme outrage.

Tout ce qu'on nous dit des Enfers,
Et du Tyran qui règne en ces Royaumes sombres,
Ces cachots, ces feux, et ces fers,
Où sont les criminelles Ombres;

Ce Monstre si prodigieux,
Et ce Portier si redoutable,
Qui rend du noir Palais l'entrée épouvantable,
Et qui fait fuir bien loin les mortels curieux;
Tout cela n'est, ou qu'un mensonge,
Ou qu'un discours en l'air, ou que l'horreur d'un songe[1]

Disons, à sa décharge, que Dehénault avait simplement marché sur les traces de Cyrano de Bergerac, en prenant cependant plus de précautions pour se défendre, le cas échéant :

AGRIPPINE

Mais as-tu de la mort contemplé le visage?
Conçois-tu bien l'horreur de cet affreux passage?
Connois-tu le désordre où tombent leurs accords,
Quand l'âme se déprend des attaches du corps?
L'image du tombeau qui nous tient compagnie,
Qui trouble de nos sens la paisible harmonie,
Et ces derniers sanglots dont avec tant de bruit
La Nature épouvante un Homme qui s'enfuit?
Voilà de ton Destin le terme épouvantable.

SÉJANUS

Puisqu'il en est le terme, il n'a rien d'effroyable,
La mort rend insensible à ses propres horreurs.

AGRIPPINE

Mais une mort honteuse étonne les grands cœurs.

SÉJANUS

Mais la mort nous guérit de ces vaines chimères...

1. Imitation du Chœur de l'acte second de *La Troade* de Senèque (*Œuvres diverses, 1670*).

AGRIPPINE

Et cette incertitude où meine le trépas ?

SÉJANUS

Estois-je malheureux, lors que je n'estois pas ?
Une heure après la mort nostre âme évanouie,
Sera ce qu'elle estoit une heure avant la vie.

AGRIPPINE

Mais il faut, t'annonçant ce que tu vas souffrir,
Que tu meures cent fois avant que de mourir.

SÉJANUS

J'ay beau plonger mon âme et mes regards funèbres
Dans ce vaste néant, et ces longues ténèbres,
J'y rencontre par tout un estat sans douleur,
Qui n'élève à mon front ny trouble ny terreur ;
Car puis que l'on ne reste après ce grand passage
Que le songe léger d'une légère image,
Et que le coup fatal ne fait ny mal ny bien,
Vivant parce qu'on est, mort parce qu'on est rien ;
Pourquoi perdre à regret la lumière receuë,
Qu'on ne peut regretter après qu'elle est perduë ?
Pensez-vous m'étonner par ce foible moyen,
Par l'horreur du tableau d'un estre qui n'est rien[1] *?*

Tous deux, le poète et le dramaturge, étaient en droit de dire qu'ils n'exprimaient pas leurs opinions : le premier interprétait Senèque et le second traduisait les sentiments de Séjanus.

Dehénault, pas plus que Cyrano, ne fut inquiété. On a tant ressassé que la pensée libre était traquée impitoyablement sous la monarchie absolue que cette affirmation est passée à l'état d'article de foi, de foi laïque bien entendu. En réalité, quand les libertins ne s'attaquaient pas franchement aux dogmes religieux ou à l'autorité royale, ils avaient, sinon pleine liberté, tout au moins une tolérance qui équivalait à peu près à cette pleine liberté. De 1572 à 1672, en cent années les martyrs de la pensée libre — excepté, nous le répétons, ceux qui avaient attaqué directement le dogme ou la royauté — sont au nombre

1. *La Mort d'Agrippine. Tragédie. Par M. de Cyrano Bergerac*, 1654, in-4.

de quatre : un demi-fou : Geoffroy Vallée, 1574 : un charlatan prêchant le judaïsme : Jean Fontanier, 1621 ; l'ivrognet Claude Le Petit qui avait sur la conscience un assassinat (celui d'un moinillon), 1662, et l'italien Vanini, 1619. Il n'y a vraiment pas là de quoi pousser les hauts cris !

L'épître des *Œuvres diverses* de Dehénault dédiée à M. Doort, un aimable hollandais qui l'avait chaleureusement accueilli, apporte des indications précieuses sur sa mentalité :

« Vous sçavez que je suis un homme tout intérieur; que je ne me félicite guère de l'opinion d'autruy, que mes maximes et mes erreurs sont assez différentes de celles du reste du monde, et qu'enfin je tâche à me régler plûtost par la raison que par l'exemple. Vous n'aurez donc pas de peine à vous persuader que je n'imite personne quand je vous consacre les fruicts de mes premières études, et que je ne prétends pas (à la manière de nos poëtes) vous rendre garand de mes fautes quand je vous fais le patron de mes ouvrages... »

On remarquera la préoccupation de Dehénault de « n'imiter personne » c'était la marotte de Cyrano de Bergerac avec cette différence que sa prétention paraît mieux établie que celle du pseudo-gascon. En tout cas nous saisissons encore là un trait commun à tous les libertins.

Justement parce qu'étant un « homme tout intérieur » il a dû ressentir profondément l'indifférence complète au milieu de laquelle a sombré l'édition de ses *Œuvres diverses*. Proclamer dans des vers d'une admirable concision le néant de l'être, affirmer hautement qu'il ne reste rien de nous après la mort, etc., tout cela en pure perte et sans percevoir le moindre applaudissement, sans retenir un instant l'attention, il y avait là de quoi décourager le libertin le plus tenace. La blessure d'amour-propre chez Dehénault était d'autant plus cuisante que sa situation pécuniaire ne laissait pas de le préoccuper. Ce qu'il avait fait à la demande de M. de Gadagne, il le recommencera pour le compte de M. de Clodoré, révoqué par M. de La Barre, lieutenant-général du Roi en l'Amérique. Notre libertin compose pour l'ex-gouverneur de La Martinique un long factum de 46 pages in quarto[1] dans lequel il attaque M. de La Barre et

1. *Plaintes et griefs présentés à Monseigneur de Colbert. Par Monsieur de Clodoré, Gouverneur de l'Isle de la Martinique, sur le renvoy, fait par le Roy, de son Placet. Contre Monsieur de La Barre, Lieutenant-général en l'Amérique. Le tout renvoyé par Sa Majesté à Messieurs les Mareschaux de France*, in-4. Cette plaquette contient

prouve que son client ne méritait nullement la déchéance dont il avait été injustement frappé ! Ce litige personnel se termina seulement en février 1671 sous la forme d'un jugement rendu par les ducs de Luynes et de Coislin et par le comte d'Estrades imposant au sieur Le Febvre de La Barre la reproduction de sa déclaration au sujet « des calomnies et faussetez inventées contre l'honneur et la réputation du sieur de Clodoré contenues en un livre imprimé à Paris par Gervais Clouzier sous le titre : *Relation de ce qui s'est passé aux Isles et terres fermes de l'Amérique, pendant la dernière guerre avec l'Angleterre.*

Un instant Dehénault s'intéresse à la politique. Espérait-il une marque de reconnaissance tangible de Louis XIV ? Nous le croyons. C'est une exception dans son œuvre que ce sonnet *contre les Hollandais* au lendemain du traité d'alliance avec Charles II d'Angleterre signé à Douvres (1672) et après l'envahissement de la Hollande :

Non, non, vous n'estiez nés que pour la servitude,
Révoltés, affranchis, indignes souverains,
La vertu fut tousjours l'objet de vos desdains,
Le soucy d'amasser fit tout seul vostre estude.

Deux grands Rois offensés par vostre ingratitude
Veulent détruire en vous l'ouvrage de leurs mains,
Peu de jours vous vont rendre à vos premiers destins,
Mais vous devez tomber d'une cheute plus rude.

Que devient à présent la barbare fierté
Qui vous donnoit l'amour de vostre liberté,
Où sont tous ces Héros qui vous devoient défendre?

Si tost qu'à vos Estats, mon Prince s'est fait voir,
De tout ce qu'autrefois vous eustes de pouvoir,
Il ne vous est resté que celuy de vous rendre[1].

Nous ignorons si le poète a été récompensé comme il le méritait.

En 1674, Dehénault constate *de visu* que le libraire Jean Ribou change le titre de l'édition des *Œuvres diverses* de

la déclaration du sieur de La Barre..., datée du 10 février 1671, et le jugement des ducs de Luynes et de Coislin et du comte d'Estrades.

1. Bibliothèque Sainte-Geneviève, Ms. 3208. Voici une variante du dernier tercet. *Louis du moindre effort vous a presque soumis || Ah! foibles orgueilleux, hastez-vous de vous rendre || Vous serez ses sujets plus que ses ennemis.*

1670 pour lui en substituer un nouveau destiné à attirer les acheteurs : *Œuvres morales et galantes contenant...* à seule fin d'écouler les exemplaires invendus. Sous cette impression, Dehénault se replie sur lui-même, il adresse à l'abbé de La Chambre, fils du célèbre médecin, auteur des *Caractères des Passions*, un *Discours* en vers et un sonnet imité de Senèque dans lesquels il affecte le plus profond détachement des choses de ce monde.

Voici le début de ce *Discours :*

Oui, La Chambre, il est vrai, j'aime l'obscurité,
J'en chéris les douceurs et la tranquillité,
J'aime l'état paisible où le Ciel m'a fait naître,
Et c'est assez pour moi si je puis me connoitre.
Aussi pourquoi forcer les destins et mon sort?
Pourquoi courir les mers, si je suis dans le port?
Pourquoi me voyant libre, avouer pour maîtresse
L'aveugle, l'inconstante et l'injuste Déesse?
Pourquoi rompre le joug où je semble attaché,
Pour en subir un autre où je sois moins caché?
Qu'importe que nos jours quand ils coulent sans peine,
Soient des Parques là-bas, filés d'or ou de laine!
Leur repos dépend peu d'un vain et faux honneur,
Et le brillant qu'ils ont n'en fait pas le bonheur.
Le bon et mauvais sort sont en nostre puissance
Mais hélas! le seul Sage en a la connoissance[1]...

Et le sonnet sur les *Douceurs de la Vie privée* :

S'élève qui voudra par force ou par adresse,
Jusqu'au sommet glissant des grandeurs de la cour :
Moi, je veux, sans quitter mon aimable séjour,
Loin du monde et du bruit rechercher la sagesse.

Là, sans crainte des grands, sans faste et sans tristesse,
Mes yeux après la nuit verront naistre le jour :
Je verrai les saisons se suivre tour à tour,
Et dans un doux repos j'attendray la vieillesse.

1. Ce *Discours* a été attribué par P. Lacroix à La Fontaine, il l'a présenté comme une réplique du fabuliste à la réponse « peu convenable » que l'abbé de La Chambre directeur de l'Académie française, avait faite à son discours de réception en pleine Académie, le 2 mai 1684. Nous ne reproduisons pas les arguments de P. Lacroix, ils font grand honneur à son ingéniosité, mais le ton de la pièce convient beaucoup mieux à Dehénault et on ne doutera pas qu'il n'en soit l'auteur quand on aura lu la note 1, p. XXXIII. Ce *Discours* a dû accompagner le sonnet *Sur les douceurs de la vie privée*, ces derniers mots *Sur la Vie privée* d'une ancienne écriture figuraient sur l'exemplaire du *Discours* rencontré par P. Lacroix!

Ainsi, lors que la mort viendra rompre le cours
Des bienheureux moments qui composent mes jours,
Je mourray chargé d'ans, inconnu, solitaire.

Qu'un homme est misérable à l'heure du trépas,
Lorsqu'ayant négligé le seul point nécessaire,
Il meurt connu de tous et ne se connoît pas ![1]

Cette misanthropie, ou, si on veut, ce désaveu de sa vie passée, s'explique par son âge : Dehénault est plus que sexagénaire, il est père d'une petite fille déjà grandette ; insensiblement, en présence des responsabilités qu'il envisage, il tend à revenir à la foi de son enfance ; aussi est-il plutôt contrarié que flatté de voir paraître dans le numéro du *Mercure Galant* de janvier 1678 un sonnet qu'il avait adressé jadis à madame Des Houlières :

A des cœurs délicats, l'Amour fait trop de peine,
Iris, n'aimons jamais, c'est le meilleur party.
De n'avoir point aymé nul ne s'est repenty,
La chaîne la plus belle est toûjours une chaîne.

Quand on s'est trop commis à la foiblesse humaine,
Jamais d'un repentir on ne s'est garanty.
Le plus constant amour s'est enfin dementy,
Et le plus violent a fait place à la haine.

Mais pourquoy vous donner des conseils superflus ?
Dès que vostre raison ne vous servira plus,
Vous vous servirez mal de la raison d'un autre.

Que servent les conseils où règnent les appas?
N'ay-je pas consulté ma raison et la vostre?
En suis-je mieux, Iris? ne vous aimay-je pas?[2]

Et, en juillet 1679, dans le même périodique, une élégie de madame Des Houlières à son vieux maître, en réponse probablement au sonnet précédent :

1. Ce sonnet a paru pour la première fois, mais anonyme, sous le titre : Sonnet, trouvé parmi les papiers de l'abbé de La Chambre, après sa mort : *Sur les douceurs de la vie privée*, dans le *Recueil des pièces curieuses et nouvelles, dit de Moetjens*, t. II, 2e p., p. 232. Il se lit également — mais à tort — dans un ms. des *Poésies de Charpentier*, n° 545, *Bibliothèque du Musée Condé à Chantilly*.

2. Ce sonnet est anonyme dans un extraordinaire du *Mercure galant* (janvier 1678), mais il est sig. Dhesnaud dans un manuscrit de la fin du XVIIe siècle (ex meis).

Généreux Licidas, Amy sage et fidelle,
Dont l'esprit est si juste, et dont l'âme est si belle[1],
Vous, de qui la Raison ne fait plus de faux pas,
Ha, qu'il vous est aisé de dire, n'aimez pas!
Quand on connoist l'Amour, ses caprices, ses peines,
Quand on sçait comme vous ce que pèsent ses chaînes :
Sage par ses malheurs, on méprise aisément
Les douceurs dont il flatte un trop crédule Amant;
Mais quand on n'a point fait la triste expérience
Des jalouses fureurs, des chagrins de l'absence;
Que pour faire sentir de[2] *redoutables feux*
Il ne paroist suivy que des Ris et des Jeux :
Qu'un cœur résiste mal à son pouvoir suprême!
Que de soins, que d'efforts pour empescher qu'il n'aime!
Je sçay ce qu'il en couste, et peut-estre jamais
L'Amour n'a contre un cœur émoussé tant de traits.
Insensible à l'honneur de fixer un volage,
Ou de forcer d'aimer la belle la plus sauvage,
Je n'ay jamais tombé dans ces vaines erreurs[3],
Qui donnent de vrais maux pour de fausses douceurs;
Mes sens sur ma raison n'ont jamais eu d'empire,
Et mon tranquille cœur ne sçait quand[4] *on soûpire,*
Il l'ignore, Berger, mais ne présumez pas
Qu'un tendre engagement fust pour luy sans appas.
Ce cœur que le Ciel fit délicat et sincère,
N'aimeroit que trop bien, si je le laissois faire;
Mais, grâce aux Immortels, une heureuse fierté
Sur un si doux penchant l'a toujours emporté.
Sans cesse je me dis qu'une forte tendresse
Est, malgré tous nos soins, l'écueil de la Sagesse;
Qu'on s'y trompe toûjours, et qu'il faut s'allarmer
Dès qu'un Berger paroist propre à se faire aimer[5].
Comme un subtil poison je regarde l'estime,
Et je crains l'Amitié, quoy qu'elle soit sans crime.
Pour sauver ma vertu de ces[6] *égaremens,*
Je ne veux point d'amis qui puissent estre Amans.
Quand par mon peu d'appas leur raison est séduite,
Je cherche leurs défauts, j'impose à leur mérite;

1. Var. de l'édition originale des *Poesies de madame Deshoulières*, 1688 : *Dont l'esprit est si fort, de qui l'âme est si belle.*

2. Id. : *ses.*

3. Id. *Insensible au plaisir, insensible à la gloire* || *Que promet le succès d'une illustre victoire,* || *Je ne suis point encore tombée en ces erreurs.*

4. Id. : *comme.*

5. Id. : *Je suis tout ce qui plaist, et je sçai m'allarmer* || *Dès que quelqu'un paroist propre à se faire aimer.*

6. Id. : *tant d'*

Rien pour les ménager ne me paroist permis,
Et dans tous mes Amans je vois mes Ennemis.
A l'abry d'une longue et seûre indifférence[1],
De leurs tendres transports, je vois la violence;
L'Esprit libre de soins, et l'Ame sans amour,
Dans le sacré Vallon je passe tout le jour,
J'y cueille avec plaisir cent et cent fleurs nouvelles,
Qui braveront du temps les atteintes cruelles;
Et pour suivre un penchant que j'ay receu des Cieux,
Je consacre ces fleurs au plus galant[2] *des Dieux.*
Par un juste retour on dit qu'il sçait répandre,
Sur tout ce que j'écris un air touchant[3] *et tendre;*
Je[4] *n'ose aller plus loin, et sur la foy d'autruy*
Je chante tous les jours et pour, et contre luy[5];
Heureuse si les maux dont je feins d'estre atteinte
Pour mon timide cœur sont toûjours une feinte[6].

Nous ignorons la date exacte à laquelle Dehénault s'est résolu à faire la démarche décisive. A-t-il attendu d'entrevoir la mort pour renoncer à Satan, à ses pompes et à ses œuvres? C'est possible, mais nullement certain; il n'existe cependant aucun doute qu'il ait pris le chemin du Ciel en bon et fervent chrétien. Bayle — il n'est pas suspect — nous l'apprend par une communication reçue de l'abbé Dubos[7] : « A la mort, les choses changèrent bien (il se convertit) et vouloit pousser les choses à l'excès; son confesseur fut obligé de l'empêcher de recevoir le Viatique au milieu de sa chambre la corde au col. »

Dehénault a fini comme Des Barreaux, comme Saint-Pavin, comme tous les libertins du XVIIe siècle. Le reproche, adressé à son confesseur, de l'avoir engagé ou obligé à détruire ses œuvres, particulièrement sa *traduction de Lucrèce* est sans aucun fondement, en ce sens qu'il n'existe pas l'ombre d'une preuve de cette assertion[8].

1. 1688. *Je joüis d'une paix plus douce qu'on ne pense.*

2. Id. : *jeune.*

3. Id. : *galant.*

4. Id. : *Il.*

5. *Tantost je chante pour et tantost contre lui.*

6. Dans l'édition originale des *Poésies de Madame Deshoulières. Paris, Séb. Mabre-Cramoisy, 1688*, cette élégie est placée en tête du volume, comme un hommage à son vieux maître.

7. Lettre de l'abbé Jean-Baptiste Dubos du 27 avril 1696.

8. Elle n'a pour garant que l'abbé Goujet qui l'a émise en commentant la conversion de Dehénault, c'est une déduction, et pas autre chose.

La fille de Dehénault se trouvait en 1698, pensionnaire dans un couvent de Paris. Peut-être était-elle un enfant naturel reconnu? En tout cas Dehénault serait le premier libertin, marié légitimement, dont nous retraçons la vie!

HISTOIRE POSTHUME DE DEHÉNAULT

Trois ans à peine, après la mort de Dehénault, Boileau, dans l'édition de ses *Œuvres diverses* de 1685 fait subir au vers 98 de la Satire IX : *A mon Esprit*, publiée en 1668, un léger remaniement : il substitue Hainaut à Kainaut (Quinault) :

Que vous ont fait Perrain, Bardin, Mauroy, Bursaut,
Colletet, Pelletier, Titreville, *Hainaut*,
Dont les noms en cent lieux, placés comme en leurs niches,
Vont de vos vers malins remplir les hémistiches?
Ce qu'ils font vous ennuye. O le plaisant détour!
Ils ont bien ennuié le Roi, toute la Cour,
Sans que le moindre Edit, ait pour punir leur crime,
Retranché les Auteurs, ou supprimé la Rime.

Cette petite exécution n'était guère justifiée mais il fallait une rime pour remplacer Quinault avec qui Boileau venait de se réconcilier et le nom de l'auteur du sonnet contre Colbert est tombé de sa plume. Dans l'édition suivante de 1694, Boileau placera Haynaut à l'extrémité du vers 97 et remettra Kaynaut (Quinault) au vers 98 :

Que vous ont fait Perrin, Bardin, Pradon, Haynaut,
Colletet, Pelletier, Titreville, Kaynaut...

Ces tours de passe-passe, plutôt regrettables, n'ajoutent rien, au contraire, à l'autorité des jugements du *Législateur du Parnasse*.

Ce serait une sorte de réparation de l'injure faite gratuitement à Dehénault que la publication, si elle n'était anonyme, dans le tome IIe du *Recueil de pièces curieuses et nouvelles*, dit *de Moetjens* (1694), 3e partie, de son chef-d'œuvre poétique : *L'Invocation à Vénus* du poème de Lucrèce : *De Natura*

Rerum. Une seconde et importante contribution à son œuvre, celle-là signée, est apportée par les *Furetiriana* (1696) : une élégie et une églogue remarquables. Ces trois pièces permettent de compléter le petit volume de 1670.

Après avoir été, on vient de le voir, sacrifié à Quinault, il va l'être de nouveau à Perrault. Cette fois l'allégation ne portera pas à faux, elle n'en sera que plus cruelle : au III[e] chant du *Lutrin* de l'édition des *Œuvres diverses* de 1701, le satirique parle de la mévente des livres de Dehénault :

Où Ribou le libraire, au fond de sa boutique,
Sous vingt fidèles clefs garde et tient en dépôt
L'amas toujours entier des écrits de Haynaut...

Mais le sort apporte encore une compensation à notre libertin quand le savant et judicieux critique Pierre Bayle lui consacre un assez long article dans la seconde édition de son *Dictionnaire historique et critique* (1702). La partie biographique résume tout ce qu'on sait, à peu de chose près, de la vie de Dehénault.

En 1709, un libraire peu scrupuleux ayant acquis le stock des exemplaires invendus des *Œuvres diverses* de 1670 en supprime le titre et les feuillets préliminaires et les remplace par le titre d'un ouvrage qui avait obtenu un succès modeste : *Dialogue ou Entretiens entre Bélise et Emilie, femme savante, aux Champs-Elysées sur différents caractères et différentes modes de ce temps. Rouen, Ant. Le Prévost et Jacques Ferrand.* On aurait tort d'incriminer ces deux libraires, ils n'y sont probablement pour rien !

De 1710 à 1750 la nuit la plus noire environne le nom de Dehénault.

En 1751, Voltaire prend prétexte de l'homonymie du nom de Hesnault avec celui du Président Hénault pour encenser ce dernier. Voici la notice de Voltaire dans sa *Liste des Ecrivains dont plusieurs ont illustré le siècle de Louis XIV*[1] :

« Jean Hesnault connu par le sonnet de l'*Avorton*, par d'autres pièces et qui aurait une très grande réputation si les trois premiers chants de sa traduction de Lucrèce qui furent perdus avaient paru et avaient été écrits comme ce qui nous est resté du commencement de cet ouvrage. Mort en

1. *Le Siècle de Louis XIV, publié par M. de Francheville* (Voltaire)... *Berlin, Hennings, 1751*, 2 vol. in-12.

1682. Au reste la postérité ne le confondra pas avec un homme de même nom et d'un mérite supérieur... »

Trois ans plus tard, Arouët à propos du sonnet de *L'Avorton* qu'il avait daté d'abord de 1673 puis de 1670 (alors qu'il est antérieur à 1658) envoie un coup de patte à Bayle : « Le savant Bayle a ramassé bien des pauvretés indignes de lui »[1].

Quelles sont ces pauvretés? Le gentilhomme de S. M. Louis XV se garde bien de les spécifier, mais il est facile de les retrouver : Bayle est coupable d'avoir publié sans faire aucune réserve, ni sans leur faire subir aucune atténuation, les circonstances de la fin chrétienne de Dehénault[2]. Aux yeux de Voltaire une telle fin était inadmissible ou, en tout cas, devait être tenue, comme celle de Des Barreaux, pour inexistante! Il a d'ailleurs écrit cyniquement : « Le mensonge n'est un vice que quand il fait du mal, c'est une très grande vertu quand il fait du bien.... Il faut mentir comme un diable, non pas timidement, non pas pour un temps, mais hardiment et toujours. Mentez mes amis, mentez, je vous le rendrai à l'occasion »[3]. La vérité c'est que l'indépendance d'esprit de Bayle, sa probité intellectuelle, sont bien au-dessus de celles de Voltaire. Il n'a pas les mesquines passions de celui-ci.

On se serait attendu à voir notre libertin cité en compagnie de Des Barreaux, de Saint-Pavin et autres dans l'article de Diderot *Epicuréisme* de la fameuse *Encyclopédie* (T. V, 1755). Non seulement Dehénault n'y figure pas, mais Des Barreaux y est donné comme maître de madame Des Houlières! Diderot se montre tout aussi fantaisiste en imaginant des *Ecoles d'épicuréisme* où il place à tort et à travers Des Yveteaux, l'*Illustre Débauché*, Blot, etc... Ce sont là d'agréables fictions n'ayant rien à faire avec l'histoire.

L'abbé Goujet, en refaisant et complétant l'*Histoire des poëtes français* de Guillaume Colletet, fait place à Dehénault dans le T. XVIII (1756) de sa *Bibliothèque françoise*, il en avait déjà touché quelques mots au tome V à propos des traductions de Lucrèce.

1. Lettre à M. Dupont, avocat, du 19 mars 1754.

2. Bayle a scrupuleusement reproduit, sans en changer un mot, les renseignements qu'il avait reçus de l'abbé J.-B. Dubos sur la mort chrétienne de Dehénault. Voir Gigas : *Choix de la correspondance inédite de Pierre Bayle* (1670-1706), Copenhague, 1890.

Peut-être est-ce aux articles de Bayle, de Voltaire et de l'abbé Goujet qu'il faut attribuer la présence de Dehénault dans les *Annales poétiques* (T. XXIV, 1783) vaste compilation comportant quarante volumes?

Comme pour Cyrano de Bergerac, mais à un degré bien moindre, le XIXe siècle lui sera plus clément. Ce n'est pas Nodier mais Sainte-Beuve qui commencera à ressusciter Dehénault. Le grand critique lui fait une place dans son article : *Une Ruelle poétique sous Louis XIV* (*Revue des Deux Mondes*, *1839*). Nous ne pouvons résister au plaisir de reproduire cette analyse si fine et si pénétrante d'un des côtés du libertinage au XVIIe siècle :

« Il y a eu toute une école poétique au dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième, pour laquelle, à certains égards, essentiels, le siècle de Louis XIV n'a pas existé; elle se continue avec le goût Louis XIII et la première Régence, et finit à la seconde, sous La Motte et Fontenelle. Elle part de Voiture, Saint-Evremond; elle est assez d'accord avec la première manière de La Fontaine; elle se cantonne, durant Boileau et Racine, à l'Hôtel Bouillon, chez les Nevers, les Des Houlières, Hesnault, Pavillon, Charles Perrault; voici l'anneau trouvé avec Fontenelle.

« Un double caractère de cette petite école est d'être à la fois en arrière et en avant, de tenir à l'âge qui s'en va et au siècle qui vient, d'avoir du précieux et du hardi; enfin de mêler dans son bel esprit un grain d'esprit fort.

« Ce dernier point n'est vrai que de quelques-uns sans doute, mais l'est assez pour qu'on y voie un trait de caractère. Saint-Pavin, Hesnault, Mme Des Houlières elle-même, tenaient du philosophe, de l'indévot : par leur liberté de pensée en morale non moins que par leur goût en poésie, ils devaient être antipathiques à Despréaux, à Racine. Le goût élevé, exclusif, de ceux-ci, se combinait, au fond, avec la gravité morale, et s'y appuyait : ils représentent le siècle de Louis XIV à son centre. Bayle, qui vécut toujours hors de France, qui ne tient point, à vrai dire, au règne de Louis XIV, qui, par le style comme par les idées, fut plutôt du siècle d'avant ou de celui d'après, Bayle admira beaucoup cette petite école, il la jugeait comme très poétique et tout à fait à son gré. Ces affinités comme ses antipathies, quand elles s'adressent non pas à un individu, mais à des groupes, dénotent l'esprit secret et ne trompent pas.

« Une certaine conscience intérieure, au milieu de tous leurs succès de société, semble avoir averti les poëtes et beaux-esprits de ce bord, qu'ils n'étaient pas à leur vraie place dans le siècle, que leur moment était passé ou qu'il n'était pas venu, que d'autres, véritablement grands, régnaient, qu'ils étaient évincés, en un mot. J'aime à croire que cette sorte de découragement et de dépit ajouta, chez quelques-uns, à l'incomplet du talent et contribua au chétif emploi qu'ils en firent; c'est du moins une excuse.

Chassés du haut du pavé, ils prirent et gardèrent la ruelle. Rien de grand chez eux ni de haute haleine. Ils ont vécu au jour le jour, en épicuriens de la gloire, heureux des roses et des faveurs de chaque matin, gaspillant à des riens mille grâces.

« Quand on parcourt leurs œuvres décousues, inégales, sans composition et sans dessein, on est souvent surpris de trouver un morceau charmant, une idylle, une épigramme heureuse : tous ces gens-là ont fait en leur vie une bonne petite pièce ; mais la seconde ne s'y rencontre pas. Ce qui les a perdus, c'est le *tous-les-jours*.

« Si quelqu'un mérita, par son talent, de prétendre à plus et d'oser mieux, c'est certainement Hesnault; c'est lui qui, de tout ce groupe, parait avoir le mieux compris la position fausse où l'esprit, le goût *libertins*, allaient se trouver sous Louis XIV, par devant Despréaux le censeur, et en regard du *decorum* grandissant. Il considéra de bonne heure sa vie, même de poète, comme une partie perdue, et, tournant le dos à l'avenir comme au grand ennemi, il ne s'occupa qu'à piller tout le premier le butin... ».

De 1839 il nous faut passer à 1861 pour retrouver Dehénault[1], il est l'objet d'une spirituelle notice de Hippolyte Babou dans l'anthologie des *Poètes français* publiée par Eugène Crépet (T. III, 1861) :

« On a confondu sous le nom de *libertins* et *d'athées* une quantité de beaux esprits du XVIIe siècle, tels que Hesnault, Pavillon, Chapelle, Saint-Pavin. Avaient-ils réellement donné des preuves d'athéisme? Je ne le crois pas. C'étaient de très aimables sceptiques, mais non pas des sceptiques sans retour, puisque la plupart ont fini chrétiennement ; c'étaient de doux épicuriens qui alliaient, dans leurs petits vers, la morale de Gassendi à la métaphysique de l'auteur du *Grand Cyrus* (mademoiselle de Scudéry); c'étaient en un mot, des gassendistes voyageant au pays du Tendre, et se moquant un peu de l'idéal héroïque, romanesque, chevaleresque et pastoral, que leurs aînés avaient révéré. Tout en regrettant les beaux temps d'Amadis, l'un deux ne s'écriait-il pas gaiement :

Toutes les Veuves et les Blonds
Ont beau courir les champs et faire des merveilles,
On se moque de leurs Lignons
Dès qu'on a vidé deux bouteilles?

« Ils en vidaient souvent plus de deux, ces joyeux compagnons, et ce qui le prouve, c'est qu'ils furent presque tous goutteux avant de se convertir. La foi ne leur revint que lorsqu'ils sentirent la coupe mal assurée dans leur main tremblante. On pourrait appliquer justement à chacun d'eux ce que madame Des Houlières a finement dit du poète Lignières, celui qu'on avait surnommé l'*Athée de Senlis :*

1. Nous négligeons le *Catalogue de la Bibliothèque poétique de Viollet-le-Duc.*

On le croit indévot, mais quoi que l'on en die,
Je crois que dans le fond Tircis n'est pas impie;
Quoiqu'il raille souvent des articles de foi,
Je crois qu'il est autant catholique que moi.
Pour suivre aveuglement les conseils d'Epicure,
Pour croire quelquefois un peu trop la Nature....
On s'égare aisément du chemin de la grâce.
Tircis y reviendra; ce n'est que par grimace
Qu'il dit qu'on ne peut pas aller contre le sort :
Il changera d'humeur à l'heure de la mort.

« Parmi ces Tircis épicuriens, il en est un qui semble moins léger que les autres, plus philosophe et plus tourmenté d'une certaine inquiétude poétique dont les beaux esprits, ses émules, n'ont pas le moindre soupçon. Un critique pénétrant (Sainte-Beuve) l'a fort bien démêlé, au premier coup d'œil, dans la cabale de madame Des Houlières. Ce demi-original, ce demi-philosophe, ce demi-poète, à qui un sonnet ampoulé donna un moment de gloire, valait beaucoup mieux que le fameux sonnet de *L'Avorton*. Il avait l'humeur indépendante, puisqu'il écrivit contre Colbert après la disgrâce de Fouquet; il avait assez de connaissances et d'études solides, puisqu'il essaya de traduire *Lucrèce*. Qui sait même si cette traduction, brûlée sur l'ordre d'un confesseur, n'accusait pas un véritable talent poétique? Il lui manqua, pour sortir des rangs et pour se faire compter, deux petites choses fort nécessaires en ce monde, les circonstances, la volonté. Si les circonstances avaient placé Jean Hesnault à côté de Voiture, peut-être le fils du boulanger aurait-il partagé le succès du fils du marchand de vin parmi les beaux esprits de la société polie et aristocratique de l'hôtel de Rambouillet. Se sentant dépaysé, il n'eut aucune ambition, il se laissa mollement aller à la fine paresse, au dégoût souriant, à la dédaigneuse indulgence des vrais épicuriens; il prêcha le plaisir, nargua l'immortalité; il badina comme un étourdi avec la Muse, au lieu de la poursuivre avec la patiente ardeur des esprits réfléchis et passionnés.... »

Simple remarque : Hippolyte Babou regrette que Dehénault ait manqué de volonté et d'esprit de suite. S'il avait possédé ces deux qualités ou ces deux dons, il n'eut pas été un libertin!

Puis un érudit un peu fantaisiste, M. Auguste Baluffe, que ses démêlés avec quelques moliéristes ont rendu célèbre, publie un important article dans la *Nouvelle Revue* du 1[er] janvier 1889 : *Jean Hesnault et le véritable Alceste de Molière*. Nous nous garderons bien d'accepter cette assimilation, elle n'est appuyée d'ailleurs d'aucune preuve, ni même de précisions équivalant à un commencement de preuve.

Incidemment il est parlé de Dehénault dans un travail remarquable sur les libertins de M. René Grousset[1], un jeune

normalien appelé à de brillantes destinées, et mort à vingt-quatre ans :

« Hesnaut, l'ami de Gassendi (?) et de Chapelle, ridiculisé pour la rime au bout d'un vers de Boileau, est un poète d'un vrai mérite. On connait surtout de lui deux sonnets, dont l'un peut passer pour un acte de courage. Ses sentiments libertins n'étaient un mystère pour personne. Il a imité en fort beaux vers un chœur de Senèque : le choix en est très significatif.... Hesnaut d'ailleurs, « fit une fin » et, sur l'ordre (?) de son confesseur, brûla une traduction de Lucrèce qu'il avait entreprise »[1].

Enfin voici Perrens qui aborde résolument l'histoire du libertinage au XVIIe siècle : il réhabilite tous les révoltés et tous les détracteurs de l'idée chrétienne. Dehénault y a sa place. La notice qu'il lui consacre met en pleine lumière la façon dont il a traité son sujet. On nous excusera, après l'avoir reproduite, d'en préciser les tendances :

« Ce fils d'un boulanger de Paris avait obtenu de l'infortuné Surintendant « une commission en forêt »[2]. Il y renonça « pour faire la débauche et là il n'a jamais fait autre vie » lit-on dans le *Patiniana*; mais Bayle, auteur de ce recueil, est venu trop tard pour faire autorité dans la question. Si cette débauche fut semblable à celle des buveurs d'eau qu'étaient Gassendi et Naudé, l'on pourroit donner à Hesnaut, comme disent les bonnes gens, le bon Dieu sans confession. A supposer que la confession y fût nécessaire, qui eût refusé d'absoudre cet habitué des meilleures compagnies? Supérieur aux poètes de son temps par sa veine poétique, il l'est encore et surtout par une certaine inquiétude philosophique qui révèle, comme sa liaison avec Chapelle et Molière, un disciple du doux antagoniste de Descartes. Son entreprise de traduire Lucrèce et les plus hardis passages de Sénèque accuse les tendances de son esprit. Mais il travaillait et il pensait sans ardeur, étant un découragé, un dégoûté, qui ne croyait ni à la gloire présente, ni à l'immortalité poétique, et moins encore à l'immortalité de l'âme....

« Hesnaut n'est pas aussi catégorique sur ses croyances par rapport à la Divinité. S'il eut « longtemps le malheur et la sottise ou l'extravagance de faire parade » de son athéisme, sur l'heure du tard le désir d'avoir pour ses os un coin de terre consacrée lui fit mander un confesseur, brûler, pour lui obéir, sa traduction de Lucrèce, sacrifice bien pénible, s'il fût venu d'un auteur moins désabusé. Chez lui le détachement des choses de ce monde avait pris, et de beaucoup, l'avance sur l'espoir d'un monde meilleur, si tant est qu'une conversion tardive l'ait pu faire entrer dans une tête de mécréant »[3].

1. Œuvres posthumes, 1886.
2. Forez. — M. Perrens a copié les *Patiniana*.
3. *Les libertins en France au XVIIe siècle*. Paris, 1893.

M. Perrens dénie toute autorité à Bayle qui aurait écrit dans les *Patiniana* que Dehénault renonça à sa Commission en Forez « pour faire la débauche ». Remarquons d'abord que le collecteur des *Patiniana* n'est pas Bayle, mais Claude Lancelot, Bayle n'a été que l'éditeur de cet *Ana*. Claude Lancelot a dû opérer sur des notes laissées par Guy-Patin et il n'y a aucun motif d'en douter. En tout cas, le critique irréprochable qu'était Bayle est au-dessus de l'insinuation d'avoir émis ici son opinion au lieu de celle de Guy-Patin. Qu'on le veuille ou non, en dépit de l'allure générale de ses œuvres, tout au moins de ses traductions ou adaptations de Senèque et de Lucrèce, Dehénault a passé toute sa vie pour un débauché. Si on jugeait Des Barreaux sur ses sonnets philosophiques il perdrait le titre d'*Illustre Débauché*, et on se tromperait sur son compte, aussi lourdement que l'a fait M. Perrens à l'égard de son émule.

Dehénault médisant de la gloire et de l'immortalité en matière littéraire, dédaignait-il l'une et l'autre? On peut en douter, rappelons la fable du renard et des raisins. Ravaler sa conversion *in extremis*, si tant est qu'elle ait été *in extremis*, à la préoccupation d'être inhumé en terre « consacrée » est encore forcer la note. Quelque pénible que soit pour un libre-penseur, chatouilleux comme l'était M. Perrens (et en cela il copie Voltaire), la conversion d'un autre libre-penseur, mort deux cents ans auparavant, il faut l'accepter avec philosophie, d'autant qu'il suffisait à Dehénault pour obtenir une sépulture chrétienne de se rétracter, sans plus. Pourquoi aurait-il obligé son confesseur à lui faire observer qu'il n'était nul besoin de recevoir le viatique la corde au col? Enfin, si comme le dit M. Perrens, le détachement des choses de ce monde avait pris, et de beaucoup, chez notre libertin l'avance sur l'espoir d'un monde meilleur, on peut se demander également pourquoi il se serait efforcé de soustraire sa misérable carcasse à la voirie!

L'erreur initiale de M. Perrens a été de composer son livre comme une marqueterie avec des matériaux pris partout, au hasard de ses lectures, sans se préoccuper ni de leur origine, ni de leur authenticité : un mot, une boutade, une réflexion lui ont suffi pour enrégimenter le personnage dans l'armée des libres-penseurs, et le même personnage a pu, dans d'autres circonstances, émettre des opinions diamétralement opposées à celles

qu'il lui prête sur la foi, par exemple, des commérages de Tallemant des Réaux. On sait le rôle que joue dans la vie le milieu où l'on se trouve, les interlocuteurs que l'on a en face de soi, etc. L'histoire du libertinage au XVII[e] siècle est encore tout entière à faire; on l'écrira un jour sur des données autrement sérieuses et précises. En ce qui a trait à Dehénault nous avons réuni dans cette plaquette tout ce que nous avons pu découvrir de sa vie et de ses œuvres. On pourra juger de son influence, s'il en a eu une, en connaissance de cause!

UNE LÉGENDE : DEHÉNAULT AVEC MOLIÈRE ET CYRANO DE BERGERAC CHEZ GASSENDI

Si nous avions accepté sans contrôle les dires des biographes de Dehénault, nous aurions répété qu'il avait assisté aux leçons de Gassendi en compagnie de Chapelle, Bernier, Molière et Cyrano de Bergerac. Malheureusement cette assertion est d'origine relativement récente : c'est Auger qui, en 1819, l'a émise dans sa *Vie de Molière*, placée en tête des *Œuvres complètes* de notre grand comique.

Voici le texte même d'Auger :

« Ce fut aussi un bonheur pour lui (Molière) d'avoir Chapelle pour condisciple au collège de Clermont). Il lui inspira un attachement plus profond, plus dévoué que ne sembloit le comporter l'insouciante légèreté de son caractère, et il dut à cette liaison l'inestimable avantage d'entendre les leçons d'un des plus grands philosophes de cette époque. Chapelle était fils naturel de Luillier, riche magistrat, qui, ne pouvant lui laisser son nom, avait voulut lui laisser mieux encore, le moyen de s'en faire un. Luillier avait donné à son fils pour précepteur le célèbre Gassendi et pour compagnon d'études un enfant pauvre, Bernier, que devoient rendre fameux un jour ses voyages dans l'Inde. Gassendi, frappé de l'intelligence vive et pénétrante du jeune Poquelin, l'admit aux leçons particulières qu'il donnait à ses deux élèves. Hesnault, connu de la postérité par quelques vers heureux, fut appelé aussi à les partager. Cyrano de Bergerac, avec la confiance présomptueuse et entreprenante commune à tous les hommes de son pays, vint s'y associer de lui-même, et fut toléré malgré son humeur déjà turbulente.... Les cinq condisciples profitèrent tous, mais diversement et chacun à sa manière, des sages et savants entretiens avec Gassendi.. » [1].

Où Auger a-t-il pris cette indication concernant Dehénault?

1. Vie de Molière en tête de l'éd. des *Œuvres de Molière* par M. Auger, de l'Académie française. 1819.

Le premier biographe de Molière qui ait parlé des relations de Gassendi avec Chapelle, etc., c'est Grimarest, dans sa *Vie de Molière, Paris, 1705*:

« Ce fut au collège qu'il fit connoissance avec deux Hommes illustres de nostre temps, M. de Chapelle et M. Bernier.

« Chapelle étoit fils de M. Luillier, sans pouvoir être son héritier de droit, mais il aurait pu lui laisser les grands biens qu'il possédoit, si par la suite il ne l'avoit reconnu incapable de les gouverner. Il se contenta de lui laisser seulement 8.000 livres de rente entre les mains de personnes qui les lui payoient régulièrement.

« M. Luillier n'épargna rien pour donner une belle éducation à Chapelle, jusqu'à lui choisir pour précepteur le célèbre M. de Gassendi, qui aïant remarqué dans Molière toute la docilité et toute la pénétration nécessaires pour prendre les connoissances de la Philosophie, se fit un plaisir de la lui enseigner en même temps qu'à Messieurs de Chapelle et Bernier.

« Cyrano de Bergerac, que son père avoit envoyé à Paris sur sa propre conduite, pour achever ses études, qu'il avoit assez mal commencées en Gascogne, se glissa dans la société des Disciples de Gassendi, aïant remarqué l'avantage considérable qu'il en tireroit. Il y fut admis cependant avec répugnance; l'esprit turbulent de Cyrano ne convenoit point avec de jeunes gens, qui avoient déjà toute la justesse d'esprit que l'on peut souhaiter dans des personnes toutes formées. Mais le moyen de se débarrasser d'un jeune homme aussi insinuant, aussi vif, aussi gascon que Cyrano ? Il fut donc reçu aux études et aux conversations que Gassendi conduisoit avec les personnes que je viens de nommer. Et comme ce même Cyrano étoit très avide de sçavoir, et qu'il avoit une mémoire fort heureuse, il profitoit de tout; et il se fit un fond de bonnes choses, dont il tira avantage dans la suite. Molière aussi ne s'est-il pas fait un scrupule de placer dans ses ouvrages plusieurs pensées que Cyrano avoit employées auparavant dans les siens. Il m'est permis, disoit Molière, de reprendre mon bien où je le trouve [1]. »

Vient ensuite Nicéron qui a probablement interprété le texte de Grimarest :

« Ayant entendu parler du célèbre Philosophe Gassendi, qui étoit lors Précepteur du fameux Chapelle, et qui se faisoit un plaisir de donner des leçons non seulement à son Disciple, mais encore à Molière, à Bernier et à quelqu'autres jeunes gens, auxquels il avoit reconnu d'heureuses disposition pour la philosophie, Cyrano, Jeune homme vif et turbulent, voulut aussi-tôt entrer en société avec les Disciples de Gassendi, et il fallut bon gré mal gré l'y admettre, après qu'il eut intimidé par ses menaces le Maître et les Disciples á qui d'ailleurs il fit connoître par le brillant et les saillies de son esprit, qu'il n'étoit pas indigne de cette faveur.

« Comme il étoit avide de sçavoir, et qu'il avoit une mémoire fort heu-

1. *La vie de M. de Molière* (par Grimarest). Paris, Jacques Le Febvre, 1705.

reuse, il sçut profiter des leçons de Gassendi, et se fit un fond de bonnes choses, dont il se servit dans la suite. »[1]

Auger a donc ajouté, de son chef, Dehénault à Molière, Chapelle, Bernier et Cyrano. Comme sa bonne foi est certaine, il a eu une raison pour cela et il n'est pas difficile de la deviner.

Cet érudit connaissait seulement la date de la mort de Dehénault, il ignorait l'époque probable de sa naissance (vers 1611). Pour lui le fils du tapissier et le fils du boulanger de la rue Saint-Honoré, étant nés à peu près à la même époque, se sont fréquentés dès leur plus tendre enfance, puis ont été condisciples au collège de Clermont avec Chapelle et ce dernier leur a ouvert la maison de son père François Luillier où ils seraient allés en compagnie de Bernier et de Cyrano suivre les leçons de Gassendi. Malheureusement cette séduisante hypothèse est détruite par le fait que Dehénault était l'aîné de Molière et de Chapelle d'une dizaine d'années; la différence d'âge exclut la possibilité d'une camaraderie de jeunesse et d'une confraternité d'études. Enfin Dehénault a pris soin de nous apprendre qu'il avait voyagé en Angleterre, en Hollande et en Sicile, voyages dont les dates sont incertaines mais antérieures certainement à 1648. Rien ne prouve qu'il ait été à Paris en 1641. Il a certainement compté au nombre des amis de Chapelle et de Molière mais dans son âge mûr seulement, c'est ce que laisse supposer la note des *Patiniana* :

« D'Hénault qui a fait le Sonnet *sur l'Avorton* de Mademoiselle de G** est le fils d'un boulanger de la ruë S. Honoré. Il eut d'abord une Commission en Forest, (pour Forez) mais il revint à Paris, et là il n'a jamais fait d'autre vie : il voit souvent deux hommes qui ne sont pas plus chargés d'Articles de foy que lui, ce sont Chapelle et Molière. Ce dernier est un comédien d'importance qui a une jolie femme qui est fille de la Béjard autre comédienne. »

A quelle époque remonte cette note de Guy Patin. Elle est postérieure au 20 février 1662, date à laquelle Molière épousa Armande-Grésinde Béjart; elle nous parle donc d'un Dehénault ayant passé la cinquantaine et d'un Molière quadragénaire !

---

1. *Mémoires pour servir à l'Histoire des Hommes illustres dans la République des lettres....*, T.XXXVI, p. 225.

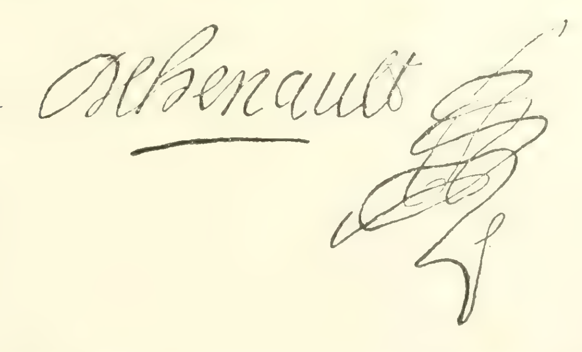
AUTOGRAPHES DE DEHÉNAULT

On ne connaît, à Paris, aucun autographe de Jean Dehénault, en dehors de deux reçus, conservés dans le dossier 34168, pièce 5, des *Pièces originales* de la Bibliothèque nationale.

Voici le texte et la signature du premier reçu :

Je soussigné Jean Dehénault, Conseiller du Roy et receveur ancien des aydes et tailles en l'Election de Saint-Etienne, confesse avoir reçu de M. Pierre Ladmiral, commis à la récepte des tailles en ladite élection la présente année M.VI soixante ung la somme de une livre dix-sept sols six deniers pour un quartier de mes gages augmentez comme receveur des aydes sur le surhaussement des monoyes employées dans l'Estat du Roy de ladite année dont je quitte le sieur Ladmiral et tous autres. Faict ce jour..... de..... M.VI soixante ung.

Quitt. de 1 l. XVII sols, 6 deniers.



Le second (même rédaction et même signature, porte sur la somme de 37 livres 10 sols pour un quartier des gages de Dehénault « à cause du droit de denier par livre employé dans l'Estat du roy de ladite année 1661. » Le quantième du mois manque comme dans le précédent reçu.

Les *Archives du Département du Rhône* possèdent un registre *coté 669 de la série C*, daté de 1656-1657, qui a pour

titre : *Etat d'une imposition levée concurremment avec le denier du quartier d'hiver des gens de guerre, affectée au paiement du bureau.* Parmi les pièces qui composent ce registre se trouve : *L'état du bureau des tailles de l'élection de Saint-Etienne dressé par Jean d'Hénault.*

PIÈCES LIBERTINES ET PHILOSOPHIQUES

Il reste fort peu de pièces libertines de Dehénault ; il a négligé de les conserver pendant sa vie ou il les a détruites avant sa mort. Les recueils manuscrits du temps ne paraissent pas en contenir de copies.

TRADUCTION DU COMMENCEMENT DU POÈME DE LUCRÈCE[1]

(L'INVOCATION A VÉNUS)

Déesse dont le sang a formé nos Ayeux,
Toy qui fais le plaisir des hommes et des Dieux,
Qui par un doux pouvoir régnant sur tout le monde,
Rends et la Mer peuplée, et la Terre féconde :
Je t'invoque, ô Vénus! ô Mère de l'Amour!
C'est par toy qu'est conceu tout ce qui voit le jour.
Un seul de tes regards écarte les nuages,
Chasse les aquilons, dissipe les orages,
Redonne un air riant à Neptune irrité,
Et répand dans les *airs*[2] une vive clarté.
Dès *le premier beau jour*[3] que ton astre rameine,
Les Zéphirs font sentir leur amoureuse haleine,
La Terre orne son sein de brillantes couleurs,
Et l'air est parfumé du doux esprit des fleurs.
On entend les oiseaux frapez de ta puissance,
Par mille tons lascifs célébrer ta présence.
Pour la belle génisse on voit les fiers taureaux,
Ou bondir dans la plaine, ou traverser les eaux :
Enfin les habitans des bois et des montagnes,
Des fleuves et des mers, et des *vertes*[4] campagnes,
Brûlant à ton aspect d'amour et de désir,
S'engagent à peupler par l'attrait du plaisir,
Tant on aime à te suivre, et ce charmant empire[5]
Qu'exerce la beauté sur tout ce qui respire.
Donc puisque la Nature est toute sous ta loy,
Que rien dans l'Univers ne voit le jour sans toy,
Que sans toy rien n'est beau, rien n'aime, et n'est aimable,
Vénus, deviens ma Muse, et sois-moy favorable.
Je *vais*[6] de l'Univers étaler les secrets :
J'écris pour un Héros comblé de tes bienfaits.

1. Ce fragment a paru pour la première fois dans le t. II du *Recueil de pièces curieuses et nouvelles tant en prose qu'en vers, 1694*, dit de Moetjens, p. 330. Nous donnons ici le texte plus correct de La Monnoye, du *Recueil* de 1714.

2. 1694 : cieux.

3. Id. : les premiérs beaux jours.

4. Id. : vastes.

5. Ms. (ex meis) : *Enfin tout icy bas est soumis* à l'empire. — 1694 : Tant on aime à te suivre *et tel est* ton empire.

6. 1694 : veux.

Memmiüs eut de toy les grâces en partage,
Fais-les, en sa faveur, briller dans cet Ouvrage;
Cependant des Mortels arrête les *terreurs*[1],
Ecarte loin de nous la guerre et ses horreurs;
Tu peux tout mettre en paix et sur mer et sur terre;
Car que ne peux-tu point sur le Dieu de la guerre?
Souvent ce Dieu si fier, vaincu par tes appas,
Dépose sa fierté pour languir dans tes bras;
Sa tête est sur ton sein nonchalament panchée,
Et l'amour tient son âme à ta bouche attachée;
Ses yeux étincelans errent sur ton beau corps,
Et nourrissent *ses*[2] feux en pillant tes trésors,
Tant tu sçais avec art bien placer tes[3] caresses,
Allumer les désirs, provoquer les tendresses;
Parle pour *les*[4] Romains dans *ces*[5] momens si doux,
Nous demandons la paix. demande-la pour nous.
Le dessein que je *prens*[6], veut un esprit tranquille,
Puis-je *le*[7] posséder dans ce temps difficile?
Et de tant de Héros, Memmius digne fils,
Peut-il donner *des*[8] soins qu'au bien de son Pays?
Non, brave Memmius, n'apporte à cette étude
Qu'un esprit affranchi de toute inquiétude;
Autrement tous mes soins seroient hors de saison.
En vain j'entreprendrois d'éclairer ta raison.
Bien loin de pénétrer ce que je vais t'apprendre,
Tu te *ralentirois*[9], avant que de l'entendre.
Je vais d'un vol hardi *m'élever*[10] dans les Cieux,
Et là te faire voir quel est l'emploi des Dieux;
Te ramener après dans la source des choses,
Et des plus grands effets te dévoiler les causes.
Tu sçauras de quel fond la Nature fait tout,
De quoi tout s'entretient, en quoi tout se résout,
Quels sont ces simples corps, cette simple matière,
Qu'on nomme premiers corps, et matière première,
Parce que tout vient d'eux, et qu'ils sont éternels;
Car loin de nôtre esprit ces pensers criminels,

1. 1694 : fureurs.
2. Id. : leurs.
3. Id. : Tu sais avec tant d'art dispenser tes.
4. Id. : tes.
5. Id. : des.
6. Id. : fais.
7. Id. : me.
8 Id. : ses.
9. Id. : rebuterois.
10. Id. : t'enlever. — Ms. (ex meis) t'eslever.

Qui *dégradent*[1] des Dieux l'immortelle nature,
Et les font[2] Ouvriers de chaque créature.
Si ces Dieux ne vivoient dans la tranquillité,
A quoy leur serviroit leur immortalité?
A rien qu'à les livrer à d'éternelles peines,
C'est trop les intriguer dans les choses humaines :
Ils sont toûjours puissans, toûjours heureux sans nous,
Et ne sentent jamais ni pitié ni courroux.
On a vu les Mortels traîner long-tems leur vie
Sous la Religion durement asservie;
Long-tems du haut du Ciel ce fantôme effrayant,
A lancé sur la Terre un regard foudroyant;
Mais un Grec[3] le premier plein d'une sage audace
L'osa voir d'un œil fixe, et l'insulter en face :
Tout ce qu'on dit des Dieux ne put l'en détourner,
La Terre eut beau frémir, le Ciel eut beau tonner,
Il n'en fut que plus vif à percer l'imposture,
Et plus prompt à s'ouvrir le sein de la Nature;
Dans l'enceinte du Monde il se crut trop serré,
Le Ciel ne fut pas même assez vaste à son gré,
Rien ne luy fit obstacle, et ce puissant Génie
Courut de l'Univers la carrière infinie.
Après avoir sçû tout, il nous a tout appris,
Nul être, nul pouvoir ne surprend nos esprits,
On sçait jusqu'où s'étend tout pouvoir et tout être,
Et ce qui le termine, et ce qu'il *en peut*[4] naître.
Ainsi par la Raison il surmonta la peur,
Ainsi l'erreur *mourante*[5] aux pieds de son vainqueur,
Et la Religion terrassée avec elle,
Attire à ce Mortel une gloire immortelle.
Peut-être, Memmius, peut-être croiras-tu
Que ma Philosophie attaque *ta*[6] vertu,
Que de l'Impiété je fonde les maximes,
Et qu'enfin je ne *veux*[7] qu'ouvrir la porte *aux crimes*[8];
Mais regarde plûtôt quels crimes odieux
A produit autrefois ce vain culte des Dieux.
On *maltraite*[9] en Aulide une jeune Princesse;
Et qui sont ses Bourreaux? tous les Chefs de la Grèce,

1. Ms. (ex meis) : soutenant.
2. Id. : Les feroient.
3. Epicure.
4. Ms. (ex meis) : le fait.
5. Id. : mourut.
6. 1694 : la.
7. Id. : fais.
8. Ms. (ex meis) : au crime.
9. 1694 : massacre.

Son Père. Mais Diane a soif de *ce*[1] beau sang;
Agamemnon le livre, et Calcas le répand.
La belle Iphigénie au Temple est amenée,
Et d'un voile aussi-tôt la victime est ornée;
Tout un grand peuple en pleurs s'*empresse*[2] pour la voir;
Son Père est auprès d'elle, outré de désespoir,
Un Prêtre auprès de luy couvre un fer d'une Etole :
A ce spectacle affreux, elle perd la parole,
S'agenoüille en tremblant, se soumet à son sort,
Et s'abandonne toute aux horreurs de la mort;
Il ne lui sert de rien à cette heure fatale,
D'être le premier fruit de la Couche Royale.
On l'enlève de *terre*[3], on la porte à l'Autel,
Et bien loin d'accomplir un Hymen solemnel,
Au lieu de cet Hymen, sous les yeux de son Père,
On l'égorge, on l'immole à Diane en colère,
Pour la rendre propice au départ des vaisseaux :
Tant la Religion peut enfanter de maux!

IMITATION DU CHŒUR DE L'ACTE SECOND DE « LA TROADE », DE SENECQUE[4]

Lors que dans les yeux des humains
Une éternelle nuit succède à la lumière,
Et que les conjugales mains
Baissent nostre foible paupière;

Que nos corps entrent au tombeau,
Ou que l'Urne en reçoit la cendre,
Est-il vray qu'aux Enfers il nous faille descendre,
Et que nostre Ombre passe en un monde nouveau ?
Ou n'est-ce qu'une histoire feinte,
Que mettent en crédit l'Ignorance, et la Crainte?[5]

Quand par un trépas généreux
Un mal-heureux s'arrache au pouvoir de l'Envie,
Cet héroïque mal-heureux
Pert-il sa mort avec sa vie?

1. 1694 : son.
2. Id. : s'étouffe.
3. Id. : force.
4. Œuvres diverses, 1670.
5. Verum est? an timidos fabula decipit,
Umbras corporibus vivere conditis?
Cum conjux oculis imposuit manum,
Supremusque dies solibus obstitit,
Et tristes cineres urna coercuit,

Rencontre-t'il encor ailleurs
Les mal-heurs dont il se délivre?
Ou mourant une fois pour jamais ne revivre,
Dans le sein du Néant porte-t'il ses malheurs?
Et son âme en l'air échapée,
Avec le dernier souffle est-elle dissipée?[1].

Tout ce qu'environne la mer,
Ce que voit le Soleil de ses routes sublimes,
Le Temps d'un pied viste et léger
L'emportera dans ses abismes.

Ces errans Ministres du sort
Dont la course règle la nostre,
Les Astres sans repos tournent d'un Pôle à l'autre,
Sans repos tous leurs pas nous mènent à la mort;
Et sur la redoutable Rive
On fond dans le Néant anssi-tost qu'on arrive[2]

Comme se perd en un moment
Cette portion d'air dans les corps enfermée,
Que le plus actif élément
Développe, et pousse en fumée :

Comme au souffle des aquilons,
On voit bien-tost évanoüie
Une grosse nuée, ou de gresle, ou de pluye,
Qui d'un déluge affreux menaçoit les valons;
Ainsi s'épand cette âme vaine
Qui meut tous les ressorts de la Machine humaine[3]

Tout meurt en nous quand nous mourons,
La mort ne laisse rien, et n'est rien elle-mesme;
Du peu de temps que nous durons
Ce n'est que le moment extrême.

Cesse de craindre, ou d'espérer
Cet avenir qui la doit suivre.

1. Nil prodest animan tradere funeri?
Sed restat miseris vivere longius?
An toti morimur, nullaque pars manet
Nostri, cum profugo spiritus habitu
Immistus nebulis cessit in aëra,
Et nudum tetigit subdita fax latus?

2. Quidquid sol oriens, quidquid et occidens.
Vidit, cœruleis oceanus fretis
Quidquid vel veniens, vel fugiens lavat,
Ætas Pegazeo corripiet gradu :
Quo bis sena volant sydera turbine,
Quo cursu properat sydera volvere
Astronum Dominus, quo properat modò
Obliquis Hecatè currerê flexibus,
Hoc omnes petimus fata; nec amplius
Juratos superis qui tetigit lacus,
Usquam est.

3. ... Ut calidis fumus ab ignibus
Vanescit spatium per breve sordibus;
Ut nubes gravidas, quas modo vidimus
Arctoi Boreae dissipat impetus;
Sic hic quo regimur, spiritus effluet.

Que la peur d'estre éteint, que l'espoir de revivre,
Dans ce sombre avenir cessent de t'égarer,
L'estat dont la mort est suivie,
Est semblable à l'estat qui précède la vie[1].

Nous sommes dévorez du temps,
La Nature au Cahos sans cesse nous rappelle;
Elle entretient à nos dépens
Sa vicissitude éternelle.

Comme elle nous a tout donné,
Elle aussi reprend tout nostre Estre;
Le mal-heur de mourir égale l'heur de naistre,
Et l'homme meurt entier, comme entier il est né.
La mort, sans souffrir de partage,
Confond l'âme et le corps, et leur fait mesme outrage[2].

Tout ce qu'on nous dit des Enfers,
Et du Tyran qui règne en ces Royaumes sombres,
Ces cachots, ces feux, et ces fers,
Où sont les criminelles Ombres;

Ce Monstre si prodigieux,
Et ce Portier si redoutable,
Qui rend du noir Palais l'entrée épouvantable,
Et qui fait fuïr bien loin les mortels curieux;
Tout cela n'est, ou qu'un mensonge,
Ou qu'un discours en l'air, ou que l'horreur d'un songe[3].

IMITATION DU SECOND CHŒUR DU « THIESTE » DE SENECQUE

La Nature à la fin fait cesser nos allarmes,
Aux enfans d'Inachus elle arrache les armes;
Nous n'aurons plus à craindre en nos Rois des Tyrans.
O Dieux! quelle fureur anime
Les parens contre les parens,
Et les pousse à gagner un Sceptre par un crime?

1. Post mortem nihil est; ipsaque mors nihil,
Velocis spatii Meta novissima.
Spem ponant avidi, solliciti Metum :
Quaeris, quo jaceas post obitum loco.
Quo non nata jacent.

2. Tempus nos avidum devorat, et chaos.
Mors individua est; noxia corpori;
Nec parcens animae.

3. ..... Taenarae, et aspero
Regnum sub domino, limen et obsidens
Custos non facili Cerberus ostio,
Rumores vauni, verbaque inania
Et par sollicito fabula somnio.

Que vous connoissez mal, àmbitieux Esprits,
En quoy doit consister la puissance suprême!
Ce n'est point le Palais, ce n'est point le lambris,
Ny la Pourpre, et le Diadême,
Qui font, et qu'on paroist, et qu'on est un grand Roy,
C'est l'empire qu'on a sur soy[1].

On est Roy quand on se maistrise,
Quand on soûmet ses passions,
Quand des folles ambitions
On ne se sent point l'âme éprise;
Et quand d'un vain peuple on méprise
Les vaines acclamations.

On est Roy lors que du mesme œil
On regarde et l'or, et l'argile;
Lors que content de son Soleil,
On voit sans l'envier un climat plus fertile;
Lors que riche au dedans de ses propres trésors,
On sçait compter pour rien tous les biens du dehors[2].

On est Roy, quand on peut (sans craindre pour sa teste)
Voir serpenter en l'air le foudre menaçant;
Quand, comme un roc battu d'un orage impuissant,
On est inébranlable aux coups de la tempeste;
Et quand dans un vaisseau que disputent les flots,
On ne connoist la peur qu'au front des matelots.

On est Roy quand on voit sans crainte
Eclatter du soldat le fer et la fureur;
Quand on s'est mis si haut au dessus du mal-heur,
Que l'on n'en reçoit plus d'atteinte;
Et quand, sans quereller son sort,
On va d'un pas égal au devant de la mort[3].

1. Tandem Regia Nobilis,
Antiqui genus Inachi.
Fratrum composuit Minas.
Qui vos exagitat furor,
Alternis dare sanguinem,
Et Sceptrum scelere aggredi?

Nescitis, cupidi Arcium
Quo regnum jaceat loco.
Regem non faciunt Opes,
Non vestis Tyriae color,
Non frontis nota regiae,
Non auro nitidae trabes.

2. Rex est, qui posuit Metus,
Et diri Mala pectoris.
Quem non ambitio impotens,
Et nunquam stabilis favor
Vulgi praecipitis movet.
Non quidquid fodit occidens,
Aut unda Tagus aurea
Claro devehit alveo;
Non quidquid lybicis terit
Fervens area Messibus.

3. Quem non concutiet cadens
Obliqui via fulminis,
Non Eurus rapiens Mare,
Aut saevo rapidus freto
Ventosi tumor adriae.

Quem non lancea Militis
Non strictus domuit chalibs.
Qui tuto positus loco
Infra se videt omnia,
Occurritque suo libens
Fato : nec queritur mori

Disputez de grandeur, ô Rois de l'Univers,
Vous, Rois, qui poursuivez en de vastes déserts
Des Daces dispersez la nation sauvage :
Ou vous qui d'une mer dont les flots sont rougis
Par l'éclat d'un lit de rubis,
Possédez le riche rivage.

Disputez, Rois Arméniens,
Qui faites des Monts Caspiens
Aux Sarmates vaillans des forts inaccessibles ;
Riches Rois d'Orient, Rois du Nort invincibles,
Disputez entre vous qui tient le plus haut rang,
Et qui voit sous ses Loix l'Empire le plus grand[1].

Mais que disputez-vous, et quelle est votre ardeur ?
Si toute grandeur cède à la grandeur de l'âme.
Connoissez mieux, ô Rois ! l'objet qui vous enflamme,
Sçachez, vains spectres de Grandeur,
Qu'à l'Empire du monde en vain une âme aspire :
Et que la plus grande âme a le plus grand empire.

Pour estre riche et grand, pourquoy vivre en allarmes ?
Pourquoy s'embarrasser et de chevaux, et d'armes ?
On est grand sans Estats ; on est riche sans bien.
On n'a qu'à ne rien craindre, et ne désirer rien,
C'est là l'Empire seur ; on ne l'oste à personne,
Et chacun, s'il veut, se le donne[2].

Affecte qui voudra la grandeur souveraine,
C'est un puissant appas pour une âme hautaine ;
Mais il est dangereux autant qu'il est puissant :
Le chemin au Trône est glissant,
Il est penchant en précipice
Et mal-heur à quiconque y glisse.

Pour moy je mets ma seureté
Dans une heureuse obscurité ;
J'évite en me cachant, et la haine, et l'envie ;

1. Reges conveniant licet,
Qui sparsos agitant dacas
Qui rubri vada littoris
Et gemmis mare lucidum
Late sanguineum tenent.

Aut qui caspia fortibus
Recendunt juga Sarmatis.
Certet Danubium, licet,
Audet qui pedes ingredi
Et quocumque loco jacent
Seres vellere Nobiles.

2. Mens Regnum bona possidet

Nil ullis opus est equis :
Nil armis et inertibus
Telis, quae procul ingerit
Parthus, cum simulat fugas.
Admonis nihil est opus
Urbes sternere machinis.
Longe saxa rotantibus.
Rex est qui metiut nihil :
Rex est quique cupit nihil
Hoc regnum sibi quisque dat.

Je gouste le repos, et l'honneste loisir,
Et je passe la vie
Dans l'innocence et le plaisir[1].

Puissé-je ainsi couler le reste de mon âge,
Sans estre connu par les Grands :
Puissé-je ainsi dans le village,
Sans éclat et sans bruit atteindre mes vieux ans,
Et mourir enfin sans disgrace,
Au milieu de la populace.

Heureux est l'Inconnu qui s'est bien sceu connaître,
Il ne voit pas de mal à mourir plus qu'à naître,
Il s'en va comme il est venu.
Mais hélas ! que la mort fait une horreur extrême,
A qui meurt, de tous trop connu,
Et trop peu connu de soy-mesme[2].

IMITATION DU CHŒUR
DE L'ACTE QUATRIÈME DE LA TROADE DE SENECQUE

Qu'il est doux pour les misérables,
De ne voir que des affligez,
Et qu'ils se sentent soulagez
Par le nombre de leurs semblables.

Que l'écho des gémissemens
Console bien ceux qui gémissent;
Que nos tourmens se ralentissent
A l'objet de pareils tourmens;
Et qu'enfin lors qu'en trouppe on pleure ses misères,
Les larmes sont bien moins amères[3].

Que la douleur est tyrannique,
Quand elle entre toute en un cœur :
Mais qu'elle perd de sa rigueur,
Alors qu'elle se communique !

1. Stet, quicumque volet, potens,
Aulae culmine lubrico

Me dulcis saturet quies,
Obscuro positus loco,
Leni perfruar otio.

2. Nullis nota quiritibus
Ætas per tacitum fluat.
Sic cum transierint mei
Nullo cum strepidu dies,
Plebeius monar senex.

Illi mors gravis incubat,
Qui notus nimis omnibus,
Ignotus moritur sibi.

3. Dulce Mœrenti populus dolentum
Dulce lamentis resonare Gentes
Lenius luctus lachrymaeque mordent
Turba quas stetu simili frequentat.

Les maux publics nous sont plus doux,
Que ceux qui ne sont que les nostres.
En se répandant chez les autres,
Ils semblent s'affoiblir chez nous.
Et quand on n'est pas seul aux déplaisirs en proye,
On a quelque espèce de joye[1].

Qui souffre la commune injure
N'est pas en droit de murmurer,
Il faut doucement endurer
Un mal que tout le monde endure.

Pour peu mesmes que l'on soit fort,
On ne se croit pas misérable,
Dans le sort le plus déplorable,
Quant tout le monde a mesme sort,
Et c'est au mal-heureux assez pour ne plus l'estre,
Que de voir l'heureux disparaître[2].

Vous dont l'éclatante opulence
Blesse les yeux de l'Indigent,
Quittez vostre or et vostre argent,
Vous soulagez son indigence.

Vous qui de cent coutres trenchans
Déchirez le sein de la Terre,
Qui faites une avide guerre
Au stérile repos des champs :
Quittez, quittez aussi ce riche labourage,
Et les pauvres prendront courage[3].

C'est l'éclat seul de la richesse
Qui découvre la pauvreté;
C'est la seule inégalité
Qui fait et grandeur, et bassesse.

Relevez toutes les maisons,
Ou dégradez toutes les races :
Et pour nous sauver des disgrâces,
Sauvez-nous des comparaisons;
On ne sçauroit guérir, que par la ressemblance,
Des maux que fait la différence[4].

1. Semper, ah, semper dolor ipse magnus
Gaudet in multos sua fata mitti;
Seque non solum patuisse paenae.

2. Ferre quam sortem patiuntur omnes nemo [recusat.
Nemo se credit miserum, licet sit,
Tolle felices.

3. ..... Removeto multo
Divites auro; Romoveto centum
Rura qui scindunt opulenta Bobus
Pauperi surgent animi jacentes.

4. Est miser nemo nisi comparatus.

Quand parmy de vastes rüines,
Pleins de l'objet de nos mal-heurs,
Tous entretenons nos douleurs
De mille visions chagrines :
Que l'air d'un visage joyeux
Semble insulter à nos misères;
Et que des fortunes prospères
L'éclat nous devient odieux!
Mais quel charme à nos maux, lors que nos yeux rencontrent,
Autant de douleur qu'ils en montrent! [1]

Celuy-là souffre un grand outrage,
Et se plaint justement du sort,
Qui seul, et nû, voit sur le port,
Les seuls débris de son naufrage.

Mais celuy-cy sauvé des eaux,
Se plaint bien moins de la tourmente,
Qui voit sur la rive écumante
Les restes de mille vaisseaux;
Et qui montre du sien les planches vagabondes,
Entre mille rebuts des Ondes [2].

Quand Phryxe vid sa sœur tombée
Du dos du Bélier précieux,
Et que l'Onde à ses tristes yeux
L'eut avidement dérobée :

On l'oüit jusques sous les flots
Réclamer sa chère compagne;
Et bien loin l'humide campagne
Retentit de ses vains sanglots.
Mais jamais on n'oüit ny murmure, ny plainte,
Tant qu'Hellé partagea sa crainte [3].

Lors que Deucalion et Pyrrhe,
Les reliques du Genre humain
Virent la mer rompre son frein,
Et porter par tout son Empire;

1. Dulce in immensis posito ruinis.
Neminem laetos habuisse vultus.

2. Ille deplorat, queriturque fatum,
Qui secans fluctus rate singulari
Nudus in portus cecidit petitos.
Æquior casum tulit, et procellas,
Mille qui ponto pariter Carinas,
Obrui vidit, tabulaque littus
Naufraga spargi, mare cum coacti-
Fluctibus corus prohibet reverti.

3. Questus est Hellen cecidisse Phryxus :
Cum gregis ductor, radiante villo
Aureo fratrem, simul et sororem
Sustulit tergo : medioque jactum
Fecit in ponto.

Qu'ils virent fondre dans la mer
D'autres mers des Cieux répanduës :
Et dessous ces mers confonduës
La Terre à la fin s'abismer;
Ils purent (tous deux seuls) entre le Ciel et l'Onde,
Supporter la perte du Monde[1].

Ce triste bien des misérables,
D'avoir à qui se comparer,
Ne peut guères plus nous durer :
Les vents deviennent favorables.

Ils s'en vont disperser nos pleurs,
Si-tost qu'ils souffleront en poupe.
Et nostre mal-heureuse troupe
Répandra bien loin ses mal-heurs;
Ce sera lors pour nous une grande infortune,
De n'en avoir plus de commune[2].

Hélas! quand le vent et la rame,
D'un fatal et commun accord,
Nous auront éloignez du bord,
Quel sera l'estat de nostre âme?

Quand les flots devant nous croistront;
Que l'eau nous ravira la terre :
Que ces grands voisins du tonnerre,
Les Monts à nos yeux se perdront,
Et que pour comble enfin de nos mal-heurs extrêmes,
Nous ne nous verrons plus nous-mesmes[3].

Alors parmy cent cris de joye
La mère en pleurs avec son fils,
Luy montrant du doigt son païs,
Dira, c'est là que brusle Troye.

Où tu vois en l'air ondoyant
Ce nuage épais de fumée,
Là cette Ville renommée

1. ..... Tenuit querellas
Et vir, et Pyrrhe, mare cum viderent.
Et nihil praeter mare cum viderent,
Unici Terris hominos relicti.

2. Solvet hunc coetum, lachrymasque; (nostras
Sparget huc illuc agitata classis
Et tuba jussi dare vela nautae.

3. Cum simul ventis properante remo
Prenderint altum, fugietque littus :
Quis status mentis miseris, ubi omnis
Terra decrescet, pelagusque crescet
Celsa cum longe latitabit Ide.

N'est plus qu'un bûcher flamboyant,
Nous n'appercevrons plus nostre terre natale,
Que par cette marque fatale[1].

A SAPHO

Tout le monde vous admire, jeune Sapho[2] : mais personne ne s'avise de vous plaindre. Pour moy je vous plains du moins autant que je vous admire. Les faveurs d'Apollon vous coûtent si cher, que je ne sçaurois croire qu'on soit sage quand on vous les envie. Jamais la Phébade ne fut plus tourmentée de ce Dieu que vous l'estes. J'avouë que vous ne faites pas des vers avec autant de peine qu'elle rendoit des Oracles : Mais avouëz aussi qu'elle ne rendoit pas des Oracles aussi souvent que vous faites des vers. Elle n'estoit travaillée qu'un quart-d'heure en plusieurs jours, et vous n'estes pas un quart-d'heure le jour sans travailler. Elle ne répondoit qu'à des hommes illustres; et vous avez à répondre à une infinité de sots curieux, et de Poëtes misérables. Enfin, on la respectoit, lors mesme qu'elle parloit aussi confusément qu'un yvrogne; et on se mesle de vous censurer quand vous ne vous expliquez pas aussi nettement qu'un Notaire. Dites-moy (je vous prie) toute vostre jeunesse se passera-t'elle entre la rime et la raison? N'estes-vous point rebutée d'avoir si souvent la peine de les mettre bien ensemble; et faut-il que, pour les accorder, vous vous broüilliez avec l'amour et le plaisir?

Dites-moy, Sapho la cadette,
N'est-ce que pour rimer que le Ciel vous a faite?
Que vous sert ce beau port, ce beau sein, ces beaux yeux?
Quoy! n'en ferez-vous rien de mieux?

Sapho vostre aînée, à vostre âge,
Pouvoit se contenter des faveurs d'Apollon :
Mais les caresses de Phaon
La contentoient bien davantage!

La galante sçavoit sans peine
Ménager entr'eux son amour,
D'Apolle à toute heure elle n'estoit pas pleine,
Phaon avoit son tour.

Que ne l'imitez-vous, ma belle?
Pour estre Muze vierge a-t'on le chant plus doux?
Sapho fit des vers comme vous ,
Faites l'amour comme elle.

1. Tum puer matri, Genitrixque gnato
Troja qua jaceat Regione monstrans
Dicet, et longe digito notabit,
Ilium est illic ubi fumus alte
Serpit in coelum, nebulaeque turpes,
Troes hoc signo Patriam videbunt.

2. Antoinette Du Ligier de La Garde qui épousa Guillaume de La Fon de Bois-Guérin, seigneur Des Houlières.

Si je vous en veux croire je suis bien loin de mon compte. Il ne s'agit que d'avoir du plaisir dans la vie : et les Vers (me dites-vous) vous en donnent plus que l'Amour ne vous en sçauroit donner. Mais Sapho, n'estes-vous capable que d'un plaisir? Ceux-là sont bien bizares ou bien mal-heureux qui n'en peuvent prendre qu'un? On a dans le monde tant de différentes douleurs à souffrir, le moyen de s'y sauver si on n'avoit qu'un plaisir à prendre? Croyez-moy, il y a quelque justice que nous ayons autant de dédommagemens que nous recevons de dommages :

Que sçavez-vous si quelque jour
Et la haine, et l'envie,
Ne troubleront point vostre vie;
A tout hazard, Sapho, munissez-vous d'amour.

Mais vous vous contentez peut-estre de faire une grande provision de gloire ; et vous croyez que vous serez par là au comble de la félicité :

Le renom, ce fameux pipeur,
Vous fait pour un peu de vapeur
Renoncer pour jamais au plaisir d'estre aimée ;
Ah! Sapho, consultez-vous.
L'Amour est un bien si doux,
Moquez-vous de la Renommée,
Un peu de feu vaut mieux que beaucoup de fumée.

Mais vous écoutez peu cet avis salutaire.
Près du grand Apollon l'Amour vous semble un nain;
Et vous n'avez que du dédain
Pour tous les biens qu'il vous peut faire.
Vous verrez quelque jour comme il vous en prendra.
Sapho vostre beauté dans le cabinet s'use.
Si malgré le plaisir la gloire vous amuse,
Le temps que vous perdez, luy-mesme vous perdra ;
Et sur vostre retour l'Amour vous apprendra,
Ce que c'est qu'une vieille Muze.

Cette prédiction doit estre terrible pour vous. Prenez-y garde Sapho, et ne préférez plus la gloire à l'Amour : aussi bien la gloire est une maîtresse tyrannique, qui nous coûte plus qu'elle ne nous donne, et l'Amour est un maistre bienfaisant, qui nous récompense par de-là nos peines. Songez-y bien, Sapho. Depuis que la gloire vous occupe, à qui n'avez-vous point à répondre? Combien recevez-vous tous les jours de visites incommodes? combien souffrez-vous de conversations ennuyeuses? Quel temps pouvez-vous garantir à vos amis franc et quitte de l'importunité des bons et des mauvais Poëtes, de l'accablement des beaux esprits au poil et à la plume, de la curiosité des femmes folles et sçavantes? Jamais on n'a tant incidenté dans le Palais que dans vostre maison. Un habile homme n'a pas plûtost commencé à vous conter sa chance qu'un sot luy vient couvrir

le momon[1]. Vous-mesme vous n'estes presque pas libre dans vos fonctions naturelles. Vous ne sçauriez dormir en repos si vous ne dormez à la faveur des verroux comme les prisonniers, et vous ne sçauriez tenir table une heure sans être interrompuë si vous ne gardez le silence comme les Moines. La gloire, Sapho, vous plaist-elle au prix de cette servitude? Je vous avouë qu'elle ne me plairoit pas. Je ne veux point reposer en cachette, comme si mon repos estoit fatal à la tranquillité publique. Je ne veux point estre réduit à me dérober, pour manger, comme si j'avois dérobé ce que je mange. Je veux voir les gens qui me plaisent, et non pas ceux à qui je plais. En un mot, je prétens joüir de ma liberté, disposer de mes plaisirs, et ne dépendre que de mon Prince, et de ma Maîtresse. Apprenez à vivre à mon exemple, Sapho, si vous voulez vivre heureuse. Renoncez aux Vers, et à la gloire qu'ils vous ont acquise, puis qu'après que les Vers vous ont donné bien de la peine, la Gloire vous en donne encore davantage. Mais j'ay bien peur de ne vous pouvoir persuader sans le secours d'Apollon. Ecoutez-donc ce que je vais arracher à sa bonne foy :

On ne peut craindre trop d'estre trop estimée,
Rien ne nous asservit comme la Renommée.
On perd bien du repos pour faire un peu de bruit;
Et ce bruit ne vaut pas la peine qui le suit.
Pour moy je ne suis point la duppe de la Gloire
Je vous quitte ma place au Temple de Mémoire,
Et je ne conçoy point que la loy du trépas
Doive épargner mon nom, et ne m'épargner pas!
Je me mets au dessus de cette erreur commune.
On meurt, et sans ressource, et sans reserve aucune.
S'il est après ma mort quelque reste de moy,
Ce reste un peu plus tard suivra la mesme loy,
Fera place à son tour à de nouvelles choses,
Et se replongera dans le sein de ses causes;
Mais que contre les ans il fasse un long effort,
Et qu'un mérite exquis le dispute à la mort,
Qui joüira pour moy de ces honneurs postumes,
Quand je ne seray plus qu'un amas de volumes?
Ce qui reste des morts reste pour les vivans,
Et va mourir comme eux dans les âges suivans.
Ainsi du grand Homère, ainsi du grand Virgile,
L'éloquence et la gloire eurent un sort fragile.
L'une et l'autre nous touche, et ne les touche plus.
Les grands titres pour eux sont titres superflus.
Tandis qu'on les admire, et tandis qu'on les loüe,
L'impitoyable Temps de leurs œuvres se joüe.
Nous regrettons déjà ceux qu'il nous a ravis :
Et des autres un jour ceux-là seront suivis.

1. « Argent que les masques jouent aux dez et sans revanche durant le Carnaval lors qu'ils vont le soir chez les particuliers de leur connaissance » (Richelet).

Un siècle d'ignorans, un siècle de barbares,
Peut-estre étouffera des Ouvrages si rares.
Une inondation de peuples furieux
Triomphera des soins des sçavans Curieux;
De tous les temps passez confondra les merveilles,
Et des Illustres morts fera périr les veilles.
Le brutal Ottoman, l'ennemy du sçavoir,
Ne peut-il pas du Temps prévenir le pouvoir;
Enterrer au Sérail les Filles de Permesse :
Joindre Paris et Rome aux conquestes de Grèce;
Et répandant par tout son insolent destin,
Supprimer tout d'un coup Grec, François et Latin?
D'aussi grands changemens ne manquent pas d'exemples;
Daigne le ciel propice en préserver nos Temples,
Et remplissant bien-tost le destin de nos Roys,
Vanger sur le Croissant le mépris de la Croix ;
Aux armes de Louys abandonner Byzance;
Et faire de l'Asie une nouvelle France.
Mais soit que le Temps seul fasse ces changemens,
Soit un peuple inconnu, soit les fiers Ottomans :
Il est toûjours certain que d'épaisses ténèbres
Couvriront quelque jour les noms les plus célèbres;
Et qu'Homère et Virgile, autrefois si fameux,
Mourront enfin pour nous, comme ils sont morts pour eux.
Cessez-donc, ô Sapho, de vous en faire accroire.
Dans un monde nouveau ne cherchez plus la Gloire;
Et faites succéder au soin de l'acquérir
Le soin de la connoistre, et de vous en guérir.
Mais quoy! faut-il purger d'une erreur si grossière,
Un esprit si perçant et si plein de lumière?
Que seroit-ce pour vous, et de rare et de beau,
D'affecter les grands noms jusques dans le tombeau;
De chercher de l'éclat dans les Royaumes sombres;
Et de vous entester de la gloire des Ombres?
Non, ce vain sentiment n'a pû vous infecter;
Et c'est vous faire tort que de vous l'imputer.
Si vous avez besoin d'estre désabuzée,
C'est d'une erreur plus fine, et plus autorisée.
Le partage des morts se fait peu souhaitter,
Mais celuy des vivans a dequoy vous tenter.
Si la Gloire pour vous n'est rien après la vie,
Tandis que vous vivez elle vous fait envie.
Ce fantôme, formé de luizantes vapeurs,
Fait briller à vos yeux mille charmes trompeurs.
Ce superbe accident des choses excellentes,
Cet effet éclatant de vertus éclatantes,
Ce grand épanchement des grandes qualitez,
Ce dangereux ardent, l'âme des vanitez,

Ce bien imaginaire à qui les vrais biens cèdent,
Ce bien indépendant de ceux qui le possèdent,
Ce culte de louange et d'admirations,
Ce triomphe orgueilleux des grandes actions,
Ce prix de la vertu que la Fortune donne,
Ce spécieux appas d'une âme à demy-bonne,
Ce brillant des grandeurs, cet éclat du sçavoir,
La Gloire enfin, a pris sur vous tant de pouvoir,
Qu'elle exige de vous un tyrannique hommage,
Et dérobe aux plaisirs le plus beau de vostre âge.
Cependant pourroit-elle exciter un désir,
Si l'on ne la croyoit elle-mesme un plaisir?
C'en est un (il est vray) pour quelques âmes vaines;
Mais hélas! c'en est un qui donne mille peines.
Il en est, ò Sapho, qui n'ont rien que de doux.
Si vous les connoissez, que ne les cherchez-vous?
S'ils vous sont inconnus, vous manque-t-il un Maistre?
La Nature et l'Amour vous les feront connaître.
Ils vous rendront tous deux sçavante en moins d'un jour.
Ecoutez donc, Sapho, la Nature, et l'Amour.
Je vous viens de leur part révéler leur mystère;
Je n'en parle pas mal; et je sçais bien m'en taire.

Vous voyez, Sapho, qu'Apollon renonce à son intérest pour vous apprendre en quoy consiste le vostre. Ne négligez pas ses avis. Il a déjà contribué à vous rendre la fille du monde la plus aymable : Il veut contribuer encore à vous rendre la fille du monde la plus aymée. C'est pour cela qu'il vous détrompe de la Gloire, et qu'il vous conseille de vous attacher au Plaisir. Il ne tiendra plus à sa sincérité que vous ne sçachiez que ce n'est pas luy, mais l'amour seulement, qui peut rendre les filles parfaitement heureuses. Vous estes plus faite pour gagner des cœurs, que pour charmer des esprits; et vous n'aurez jamais de plaisirs plus touchans, que quand vous vous donnerez aux choses pour lesquelles vous estes faite. La Poësie doit estre vostre jeu; et l'amour doit estre vostre exercice. Je vous en ay dit assez pour vous y faire penser tout de bon; mais si ce que je vous ay dit, vous fait un jour envie de prendre un amant, n'oubliez pas, Sapho, qu'il me reste encore quelque chose à vous dire.

DE LA CONSOLATION A OLYMPE

J'apprends Olympe que vous pleurez la mort d'Alcimédon : et je sais que vous la devez pleurer. Alcimédon avoit un mérite extraordinaire; il vous aimoit tendrement : il vous avoit rendu de grands services. Que vous seriez dure, que vous seriez injuste, que vous seriez ingrate, si vous ne le pleuriez pas! Je suis si persuadé de la grandeur de la perte que vous avez faite, que je suis mesme en peine si vous en avez pu sauver tout vostre

bon sens. Je souhaite que vous en soyez quitte pour abandonner vos yeux et vostre bouche à la douleur. *De quelque façon que vous vous échappiez, vous paraîtrez toujours assez sage, si vous ne vous égarez pas*[1]. Que les autres versent des larmes par conte et qu'ils composent de leur tristesse avec leur raison, je n'en seray pas surpris. Mais il feroit beau voir que vous vous affligeassiez dans les règles; vous à qui il est si honneste d'estre affligée; vous qui ne sçauriez signaler vostre reconnoissance que par vostre affliction. Peut-estre vous représentera-t'on que vous devez pleurer avec beaucoup de retenuë; et que vostre sexe, vostre âge, vostre estat, imposent une espèce de servitude à vostre douleur; mais croyez-moy, ne vous privez pas pour cela du plaisir de pleurer. Satisfaites à vostre aise aux justes devoirs d'une juste amitié. *Pleurez sans contrainte, un homme dont vous estiez les chastes délices; et pleurez sans honte un homme qui ne devoit estre que les délices des chastes*[2]. Alcimédon en mourant, a mis tous vos sentimens en liberté : et sa mort vous affranchit des scrupules qui vous gênoient durant sa vie. Ce seroit en vain que la médisance voudroit mal interpréter vos plaintes. Les rapports qu'il y avoit entre Alcimédon et vous ne vous justifient que trop. On voit bien qu'ils ne pouvoient establir qu'un commerce légitime. Vous n'avez pû trouver chez luy, que de l'esprit, de l'honneur et de la sagesse. Ces qualitez ne font pas trop le compte des sens; elles sont plus propres à faire naistre de l'amitié, que de l'amour; et à servir d'entretien aux vertus, qu'à fournir de matière aux passions : *Vous n'avez pû estre tentée, ny par la jeunesse, ny par la beauté, ny par les richesses, ny par l'éclat. Il n'avoit ny dequoy vous achepter, ny dequoy vous séduire; et la nature, et la fortune lui avoient également dénié, et ce qui peut engager une fille de vostre mérite à aimer, et ce qui peut l'engager à faillir*[3] *Hé! qui ne sçait que si vous aviez eu du panchant à l'un des deux, ou vostre amour auroit pû choisir des demy-Dieux pour ses objets, ou vos fautes auroient pû trouver des thrésors pour leurs récompenses*[4]. *Laissez donc, laissez parler ceux qui ne se peuvent taire. L'innocence et la vertu ne sont pas d'assez fortes sauvegardes contre la calomnie. La sainteté*

1. La pensée consiste que la Demoiselle doit *s'échapper* à *pleurer*, mais qu'elle ne doit pas *s'égarer*. Pour entendre cela il faut que je pense que M. de S. E. lire Dehénault au lieu de *Saint-Evremond*) veut dire qu'elle doit s'abandonner aux larmes, puisqu'il l'exhorte à pleurer sans mesure; et par *s'égarer* qu'elle ne doit pas pleurer jusqu'à perdre le sens; il pouvoit parler plus clairement : mais là *s'échapper* est dans le sens figuré aussi bien *s'égarer* et *s'échapper* pris figurément signifie *s'égarer* et ainsi l'expression de M. de S. E. veut dire une chose opposée à son intention. C'est dans ce sens figuré qu'on dit qu'un homme s'est échappé à dire des injures à un autre, à luy faire violence, à le mal-traiter, etc , et cela c'est *s'égarer*, car c'est aller contre le bon sens et la raison (*Cotolendi*).

2. Cette pointe et ce jeu de mots sont-ils dignes d'un homme qui a écrit tous les beaux endroits que j'ay rapportez (id.).

3. Jusque-là tout ce circuit de paroles ne signifie que la même chose qu'il a voulu dire en plusieurs manières différentes : mais voicy la suite (id).

4. Tout cela n'est-ce pas affecter un tour, et des mots extraordinaires, pour dire que si elle avoit voulu choisir un Amant, au lieu de s'attacher à un homme âgé et sans biens, elle en auroit choisi un qui fût jeune, et dans une grande fortune (id.).

mesme, n'en a pas défendu les Mélanies et les Paules; et si les amitiez canonisées ont esté suspectes, pourquoy la vostre (toute pure qu'elle est) ne seroit-elle pas soupçonnée?[1]. *Que vous serviroit-il d'ailleurs de vous contraindre? vous avez également à risquer, et par la dissimulation, et par l'éclat de vostre douleur. Si vous éclatez, vous éveillerez peut-estre la calomnie : mais si vous dissimulez, vous l'irriterez sans doute; et comme elle s'attache toûjours plus aux actions voilées, qu'aux actions ouvertes, elle imputera vostre modération à vostre artifice, et la sérénité de vostre visage à la souplesse de vostre âme*[2]. *Mais je veux qu'elle s'en tienne aux apparences, et qu'elle prenne une bonace superficielle pour une tranquillité profonde. Qu'avancerez-vous par cette conduite? si elle ne vous trouve pas trop tendre, elle vous trouvera trop ingrate. C'est à vous à juger s'il vaut mieux estre accusé d'un vice que d'une passion ; et s'il est plus honteux de paraître susceptible d'amour, que de paraître capable d'ingratitude*[3].

Mais pourquoy chercher des raisons pour encourager vostre douleur? seroit-il possible que vous craignissiez de hazarder vos larmes sur la mort de vos amis, et qu'il falut vous r'asseurer contre les attentats de la médisance, pour vous porter à rendre les derniers devoirs à l'amitié?

Cependant quel peut estre icy mon dessein, et qui m'oblige à vouloir que vostre douleur soit, et libre et violente, au lieu de la vouloir et contrainte et modérée? Je la veux libre, de crainte qu'elle ne soit dangereuse; je la veux violente, de crainte qu'elle ne soit longue. Elle entreprendroit sur vous, si vous la teniez captive; elle dureroit, si vous l'entreteniez modérée. Je consens qu'elle fasse paraître vostre tendresse; mais je prétends qu'elle laisse paraître vostre force. Vous satisferez au

1. *Les Paules, les Mélanies, les amitiez canonisées*, ces figures et ces expressions sont-elles du style d'un homme qui veut dans une lettre consoler son amie de l'amy qu'elle a perdu (Cotolendi).

2. Ce nombre de substantifs entrelassez les uns dans les autres, qui demandent une forte attention pour en demêler la signification, *ces actions voilées, ces actions ouvertes, éveiller, irriter la calomnie*. L'esprit doit premièrement penser qu'on peut *éveiller* la calomnie sans *l'irriter*, mais qu'on ne peut *l'irriter* sans *l'éveiller*. A quoy bon jetter dans des précisions incommodes un lecteur qui ne cherche qu'à se divertir dans une agréable lecture.

...Tant que M. de S. E. me dira que la calomnie s'attache toujours plus aux *actions voilées qu'aux actions ouvertes* (le paragr. précédent), et qu'elle imputera *la modération* de la Demoiselle qu'il console *à son artifice, et la sérénité de son visage à la souplesse de son âme*, les idées différentes de tous ces noms jointes avec *les actions voilées et les actions ouvertes* m'embroüilleront infailliblement, quand je retrouveray *les Paules, les Mélanies et les amitiez canonisées*, je demanderay ce que c'est qu'une *amitié canonisée* et lorsqu'on m'aura dit que par la canonisation le Pape déclare les hommes au nombre des Saints et que les *amitiez canonisées* sont des amitiez pures et saintes, je loüeray sa capacité, mais j'aurois mieux aimé qu'il m'eût dit tout simplement des amitiez pures et saintes, que des *amitiez canonisées* (id.).

3. Je demanderay à M. de S. E. qu'est-ce *qu'une conduite qui nous trouve tendres*? et *puisqu'il vaut mieux être accusé d'un vice que d'une passion*. Comme dans le langage ordinaire le mot de passion se prend presque toujours en mauvaise part, on confond assez les *vices* avec les *passions*, et un homme sujet à ses passions avec un qui se laisse aller à ses inclinations mauvaises (id.).

devoir d'une bonne amie, en pleurant Alcimédon, vous satisferez au devoir d'une fille forte, en ne le pleurant pas trop longtemps. Faites donc en sorte, et que vostre douleur ne soit pas indigne de luy : et qu'elle soit digne de vous. Pleurez-le si vous voulez comme un Héros ; mais pleurez-le en Héroïne[1]. Je vous permets mesme davantage : abandonnez-vous quelque temps à vostre affliction ; mais dans ce temps-là, contentez-la si bien, qu'elle n'ait plus rien à vous demander. Entretenez-la tant que vous voudrez de l'idée que vous avez de vostre illustre mort. Représentez-vous ce visage mâle, cet air sévère, ces rides vénérables, enfin cette teste de Socrate, qui marquoit si bien le soldat et le Philosophe. Passez en suitte aux qualitez de son esprit. Remarquez cette élévation naturelle, qui luy rendoit les plus grandes choses tout à fait familières : songez avec quelle clarté il pénétroit dans les matières les plus obscures, avec quelle subtilité il examinoit les plus délicates, avec quelle fécondité il traittoit les plus stériles ; et avec quelle solidité il faisoit le choix des plus importantes. Passez encore, si vous voulez, jusques aux qualitez de son âme. Considérez la souveraineté qu'il s'estoit acquise sur ses sens, et la modération avec laquelle il tâtoit de tous les plaisirs. Mais après avoir considéré combien ses mœurs estoient réglées, considérez encore combien elles estoient faciles. Quelle indulgence n'avoit-il point pour tous les deffauts qui peuvent estre supportables dans la vie civille ? Ne sembloit-il pas qu'il se crût tout seul obligé à estre sage ; et (tout au contraire du reste des hommes) ne souffroit-il pas les plus grandes foiblesses de ses amis, plus aisément que ses moindres imperfections ? Peut-on rien imaginer de plus vertueux ? ouy sans doute, Olympe, la vertu d'Alcimédon alloit encore plus avant, puisqu'il ne se seroit pas fait moins de scrupule de découvrir les vices de ses ennemis, que de publier ses vertus. Vous sçavez qu'un des plus puissans hommes de l'Europe, estoit ennemy d'Alcimédon et s'estoit rendu l'instrument de sa rüine ; et vous sçavez qu'Alcimédon n'a jamais manqué de respect pour son rang, ny de discrétion pour ses deffauts. Il faloit sans doute qu'il se fust bien acquis cette sagesse, de ne condamner personne, puisqu'il la conservoit mesme en faveur de ceux qui l'opprimoient. Combien d'autres, en sa place, auroient invectivé contre les temps, et contre les mœurs ! Combien d'autres se seroient du moins vangez de l'injustice par la vérité ! combien d'autres enfin auroient aiguisé leurs langues pour mettre leur ennemy en pièces ; pour découvrir les vices de son esprit, et les maladies de son âme : la bassesse de ses desseins, et l'iniquité de ses actions : le mauvais usage de son autorité, et le mauvais employ de ses richesses : l'égarement de sa conduite, et l'indignité de sa personne.

Alcimédon avait l'âme trop belle, et trop forte, pour évaporer sa douleur en plaintes et en invectives. Il sçavoit que rien ne décrie davantage la violence des méchans, que la modération des gens de bien. Il sçavoit que

1. Dans quelle contrainte ne sent-on point l'esprit par une pareille lecture. Je l'ay déjà dit, c'est ma faute de ne pas entrer dans ces vivacitez, et de ne pas m'accommoder de tant d'antithèses... Il y a des personnes qui éblouïssent, et qui persuadent ceux mêmes qui ne les entendent pas, et une heureuse prévention qu'on a pour eux leur attire une soumission générale (Cotolendi).

les persécuteurs ne deviennent jamais plus odieux, que par la sagesse de ceux qu'ils persécutent. Il s'est contenté que son silence et sa retenuë le déclarassent digne d'un meilleur siècle. Il n'a pas voulu dire une parole qui pût mériter sa disgrâce. Il n'a pas voulu faire une action qui en pût absoudre les autheurs. Enfin il n'a voulu opposer à leur ambition, que sa modestie; à leur violence, que sa fermeté, à leur authorité, que sa prudence. Et sans doute, la conduite qu'il a gardée dans sa disgrâce, a esté un perpétuel exercice de ces vertus. Je suis persuadé qu'il a exercé toutes les autres dans la prospérité; mais quoy que les âmes grandes soient toûjours grandes, dans l'une et l'autre fortune, je prends plus de soin de les observer dans la mauvaise, que dans la bonne. Je les regarde dans la bonne, comme dans une carrière d'exercices, et de jeux. Je les regarde dans la mauvaise, comme dans un champ de fatigues, et de combats. Les vertus de l'homme heureux sont agréables et faciles. Les vertus du mal-heureux sont difficiles et fâcheuses : Enfin l'homme heureux n'a qu'à s'abandonner à ses vertus; et il faut que le malheureux se sacrifie aux siennes.

Je regarde donc Alcimédon par le plus bel endroit de sa vie, quand je le regarde par son adversité. Je vous laisse pourtant la liberté de r'appeller les idées les plus agréables que vous ait jamais fourny sa fortune. Vous pouvez faire encore plus, et vous le ferez asseurément, vous r'appellerez toutes les marques d'amitié qu'il vous a données ; vous r'appellerez toutes ses tendresses, et tous ses services. La douleur est trop ingénieuse pour ne pas rechercher exactement toutes les choses qui luy peuvent estre utiles. Elle est accoûtumée à vivre aux dépens de la mémoire, et tant qu'elle pourra tirer de la vostre dequoy se nourrir, je ne doute pas qu'elle ne foüille dans tous ses recoins, et qu'elle ne remuë toutes ses espèces.

Mais après tout, il faut prescrire un temps à cette passion; aussi bien le temps lui-mesme lui prescrira des limites.

Je sçay qu'il est des âmes opiniastres, qui font un serment de fidélité à leur douleur, et qui contractent avec elle pour toute la vie, mais quelle offense leur a fait la nature, pour les jetter dans le party de son ennemie? Il est vray que sans les ménager, elle leur a ravy ce qu'elles aimoient : Mais quoy! si elle nous fait mourir sans nostre consentement pouvons-nous trouver mauvais qu'elle fasse mourir les autres sans nostre permission? les autres ne sont-ils pas moins à nous que nous-mesmes ? et puisqu'il faut que nous apprenions à mourir sans répugnance, ne faut-il pas que nous apprenions à voir mourir nos amis sans désespoir? donnons, Olympe, et nostre-mort, et la mort de nos amis, à l'ordre de l'Univers. Considérons nos amis tandis qu'il vivent, comme des biens que nous devons perdre, considérons-les quand ils sont morts, comme des biens dont nous ne devions que joüir. Ainsi nous joüirons d'eux sans avoir trop d'inquiétude; et nous les perdrons sans en ressentir trop de douleur.

Vous me direz peut-estre que ces préceptes ne sont d'aucun usage, que la joüissance a toûjours donné du plaisir, et que la privation donnera toûjours de la douleur. Mais prenez garde, Olympe, si vous ne vous trom-

pez point en quelque façon sur la foy publique. La plus grande partie du monde croit que la privation d'un grand bien est un grand mal, la plus saine ne le croit pas : De grands hommes ont estably cette erreur; de plus grands hommes l'ont détruitte. Je vous fais juge entre eux, Olympe. N'est-il pas vray qu'entre la joüissance et la privation, il n'y a point de milieu; et qu'entre le plaisir et la douleur, il y en a un, qui est l'indolence. Pourquoy veut-on donc que nous tombions du plaisir dans la douleur, comme nous tombons de la joüissance, dans la privation? Les Philosophes qui n'ont point receu de douleur par les privations, et les Saints qui ont mesme reçeu de la joye par les pertes, justifient assez que la privation n'est pas une cause naturelle de la douleur. Les aveugles, les mutilez, et les imbéciles, que la raison ny la sainteté n'élèvent point au-dessus de la sensibilité, le justifient encore mieux. On les voit se réjoüir comme les autres hommes, ils souffrent pourtant les plus cruelles de toutes les privations : Mais Olympe, il ne faut pas s'en estonner, la nature leur enseigne à se dédommager des plaisirs qu'ils ont perdus, sur ceux qui leur restent; et il leur en reste toûjours assez, pourveu que leur âme ne soit point distraite par la douleur. Remarquez, Olympe, que dans les privations, la douleur ne distrait point nostre âme, qu'une main couppée ne nous empesche pas d'estre voluptueux, mais qu'une main goutteuse nous rend insensibles à tous les plaisirs. Il n'en faut pas davantage pour prouver que *la douleur doit avoir une cause réelle, et que par conséquent elle ne peut pas estre un effet de la privation.*

Je ne disconviens pas, Olympe, que la perte de ce qui nous a donné du plaisir, ne soit pour nous une occasion de douleur. L'expérience de tout le genre humain combattroit une opinion si bizarre. J'aurois contre moy les larmes de toutes les veuves, les cris de tous les orphelins, le deüil de tous les parens, et la voix de tous les affligez. Mais il faut convenir aussi que la privation n'est pas une cause de douleur, autrement la douleur seroit éternelle comme la privation. Vous sçavez, Olympe, qu'il n'est point de privation qui ne soit éternelle, et qu'il n'est point de douleur qui ne soit passagère. Tellement que si pour prouver que la privation est une cause de douleur, vous avez pour vous l'exemple de tous ceux qui s'affligent, pour prouver que la privation n'est qu'une occasion de douleur, j'ay pour moy l'exemple de tous ceux qui se consolent. N'est-il pas vray que ceux qui se consolent sont dans la privation aussi bien que ceux qui s'affligent? Il y a donc quelque apparence que la privation n'est pas précisément une cause de douleur, et qu'il en faut admettre quelque autre, qui souffre des degrez et des différences.

Il semble qu'il seroit à propos icy de vous découvrir cette cause; et de vous faire voir pourquoy elle n'agit point sur certains esprits; pourquoy elle agit sur d'autres; pourquoy elle cesse, ou ne cesse point d'agir; et pourquoy, enfin, elle agit ou plus fortement ou avec moins de force. Mais cette discussion m'engageroit trop avant; et elle demanderoit de vous une application que vous n'estes pas en estat de luy donner. Je veux bien vous traiter comme une fille forte, et comme une fille sçavante; mais je ne veux pas vous entretenir comme une fille oysive, et comme une fille curieuse. Je veux bien laisser à vos amies le soin d'adoucir vostre douleur par des

larmes, et me réserver l'employ de la combattre par des raisons. Mais je prétends me renfermer dans les choses utiles, et ne m'arrester que sur ce qui peut estre propre à vous guérir.

Il est seulement nécessaire, Olympe, de vous faire faire quelque réflexion sur les causes de la douleur. Vous sçavez que toute douleur naist immédiatement d'une séparation, et qu'il est de deux sortes de séparations (Car on sépare les choses continües, et on sépare les choses unies). Mais il vous reste peut estre à sçavoir que la *séparation des choses continües fait la douleur du corps, et que la séparation des choses unies fait la douleur de l'âme.* Cependant il n'est pas encore d'une grande utilité de s'arrester à cette cause, parce qu'il n'est pas possible d'empescher que les séparations ne produisent de la douleur, et qu'il n'est pas mesme possible d'empescher les séparations. Il faut remonter plus haut, et imiter les Médecins, qui n'ont presque pas d'égard à la cause prochaine; mais qui s'attachent toûjours à la cause éloignée; parce que c'est elle qui fournit à l'entretien du mal, et au cours des humeurs, et que c'est contre elle principalement que les remèdes ont de la vertu.

La cause éloignée de la douleur de l'âme, est l'opinion. Mais qu'est-ce que l'opinion? Quelques-uns disent que c'est un jugement indéterminé. Pour moy je croy que c'est un mauvais choix de nostre jugement. Au moins je ne voy pas que l'indétermination convienne à ce qu'on nomme ordinairement l'opinion. Il n'y a rien de moins indéterminé qu'elle. Il n'y a rien mesme de plus mutin. N'est-ce pas pour tous les biens de l'opinion qu'on s'expose aux dangers, aux déplaisirs, et à la mort mesme? Court-on tant de risques pour les biens véritables? Quelle apparence donc que l'opinion nous engageast si avant, si elle n'estoit qu'un jugement indéterminé?

J'aurois encore icy de grandes découvertes à vous faire, si je me proposois plus de contenter vostre esprit que de calmer vostre âme. Je tâcherois de vous montrer comment se forme l'opinion, et de quelle manière elle meut l'esprit et le corps. Mais quand vous aurez bien considéré que l'opinion est la cause éloignée de la douleur, vous aurez presque toutes les connoissances qui sont nécessaires à vostre guérison.

Le plaisir et la douleur sont des sentimens que nostre âme a de ce qui nous est convenable, ou nuisible, *Mais parce que rien ne peut sentir, s'il ne touche, ny estre senty, s'il n'est touché, il faut de nécessité, que ce qui produit le plaisir et la douleur touche l'âme. Il est donc certain que tous les estres sensibles la touchent nécessairement; mais tous les estres ne sont pas nécessairement sensibles. Il n'y a que ceux qui nous conviennent, ou qui nous nuisent par eux-mesmes qui le soient. Et ce sont les biens ou les maux de la nature.* Les autres qu'on appelle indifférens ne le sont, que quand ils perdent leur indifférence; et ils ne la perdent, que quand l'opinion leur attache l'idée du bien, ou du mal; et alors ils deviennent des biens, ou des maux de l'opinion. Mais l'idée du bien, ou du mal, n'est pas plûtost attachée à un objet, que l'âme s'unit avec luy, ou s'en sépare. Cette union se fait par une espèce d'attouchement qui donne du plaisir à l'âme; et cette séparation se fait par un mouvement, qui luy donne de la douleur, et qui ne peut estre mieux exprimé que par ce mot de divulsion, que la Médecine a rendu de son usage. Vous voyez donc, Olympe, que la

séparation de l'âme d'avec ses objets est la cause prochaine de la douleur, et qu'il faut que l'opinion en soit la cause éloignée, puisqu'elle est la cause de cette séparation.

Par ce principe, il est aisé d'expliquer tous les degrez et toutes les différences de la douleur, sur le plus et le moins de violence que l'âme souffre en se détachant des objets où elle estoit attachée.

Mais il faut passer à une considération plus utile. Il faut observer de quelle manière l'opinion travaille contre nous pour connaître de quelle manière nous devons agir contre elle.

Je trouve, Olympe, que l'opinion nous fait trois sortes d'impostures. Quelquefois elle nous donne une idée du bien et du mal toute fausse; souvent elle nous en donne une fausse en partie: et presque toujours elle attache mal leur véritable idée aux objets.

Elle nous donne une idée du bien et du mal toute fausse, quand elle nous les fait passer pour ce qu'ils ne sont pas. Elle nous en donne une fausse en partie, quand elle nous les fait passer pour plus petits, ou pour plus grands qu'ils ne sont. Elle attache mal leur véritable idée aux objets, quand elle l'attache ou à un objet à qui elle ne convient pas, ou à un objet à qui elle convient moins qu'à un autre, ou à un objet à qui elle ne convient que comme à tous les objets semblables. Ainsi bien que l'estre, et le néant, la vie, et la mort, ne soient ny des biens ny des maux, l'opinion les a pourtant fait passer pour les plus grands biens, et pour les plus grands maux du monde. Bien que la santé soit le plus précieux présent de la nature, les avares luy préfèrent les dons de la Fortune; et craignent moins de devenir mal sains, que de devenir pauvres. Enfin bien qu'Amarante soit aussi aimable qu'Olympe, on ne laisse pas d'avoir de l'indifférence pour Amarante, et de l'amour pour Olympe.

Après que l'opinion nous a donné ces idées ou tout à fait fausses, ou fausses à demy, ou mal attachées aux objets, elle applique l'âme toute entière à posséder le bien ou à füir le mal qu'elle luy présente; elle la préoccupe si fort, qu'elle l'empesche de se porter à la contemplation et à la joüissance des autres biens; et qu'elle ne luy laisse pas le loisir de prendre garde aux autres maux et de les fuïr; en sorte qu'il semble que l'âme ne connoisse plus qu'un seul bien, et qu'un seul mal; ou du moins, qu'elle ne connoisse plus qu'un grand bien, et qu'un grand mal. Cet estat de préoccupation est une espèce de divorce que l'âme fait avec tous les autres biens, pour s'unir plus étroitement au bien qu'elle épouse. Ce bien de son choix luy parait uniquement fait pour elle, et il la réduit à la nécessité de ne pouvoir plus estre heureuse que par sa possession. C'est pour cela que les Amants trop passionnez ne peuvent goûter d'autres plaisirs que ceux qu'ils reçoivent de leur amour. Cependant ce bien de l'opinion, ce bien du choix de l'âme, n'est pas plus solide ny plus durable que les autres; et dès qu'il vient à manquer, l'âme qui ne connoissoit que luy, pour l'objet de sa félicité, ne sçait plus où se prendre. Elle ne voit rien qui puisse remplacer ce qu'elle a perdu : et jusqu'à ce qu'elle se soit faite une autre idée aussi forte, et aussi agréable, elle demeure fixe dans la contemplation du changement qu'elle trouve dans son objet, où elle s'agite dans la recherche des autres objets. Quand elle demeure fixe, sa douleur

est stupide et müette : Quand elle s'agite, sa douleur est inquiette et plaintive.

Pour nous garantir de l'opinion, et par conséquent de la douleur qu'elle nous cause, il faut faire contre elle le contraire de ce qu'elle fait contre nous. Il faut nous former une idée véritable du bien et du mal, ou corriger ce qu'il y a de faux dans l'idée que nous en avons; ou si nous en avons une juste, il faut la bien attacher aux objets.

On n'a, pour se former une véritable idée du bien, et du mal, qu'à consulter la nature. Ce qu'elle fuït est véritablement mal; ce qu'elle cherche est véritablement bien[1]. *Mais il faut prendre garde qu'il y a des choses qu'elle fuït, ou qu'elle cherche pour elles-mesmes, et qu'il y en a, qu'elle fuït ou qu'elle cherche pour en éviter, ou pour en obtenir d'autres. Les premières sont la douleur, et le plaisir. Les secondes sont celles qui peuvent donner du plaisir, et de la douleur. Il faut prendre garde encore que les choses que la nature cherche pour elles-mesmes, sont celles qu'on peut nommer bonnes par elles-mesmes, et que toutes les autres n'ont qu'une bonté empruntée. Examinez, tant qu'il vous plaira, tous les biens du monde : vous trouverez toûjours à désirer au delà, jusques à ce que vous soyez dans le plaisir; examinez pareillement tous les maux, vous trouverez toûjours quelque chose à craindre au delà, jusques à ce que vous soyez dans la douleur*[2].

Vous pouvez me demander pourquoy la vertu combat le plaisir, si le plaisir est le seul bien de la nature; et vous pouvez adjoûter mesme, que la vertu ne doit pas estre appellée bien, si elle est contraire à l'essence du bien. Mais Olympe si vous regardez la vertu de près, vous verrez que ce n'est pas le plaisir qu'elle combat, mais seulement l'espèce et l'excez du plaisir. Vous verrez encore que quand elle en combat ou l'espèce ou l'excez, ce n'est mesme qu'en sa faveur, et pour le rendre, ou plus grand ou plus seur. *Toutes les vertus morales ne sont que des moyens de conserver, et le plaisir dans la nature et la nature dans le plaisir. Pour peu qu'il me fust icy libre de prendre l'écart, je vous ferois connaître, Olympe, que les vertus les plus sévères ne sont que d'honnêtes médiatrices entre la douleur, et la volupté. Mais que dirions-nous des vertus chrétiennes, qui n'ont point d'autre objet, ou du moins qui n'ont point d'autre attrait que le plaisir*; *et qui ne nous conduisent à Dieu que*

1. Cela étant y a-t-il un bien au monde que la nature cherche avec plus d'ardeur que *la vie* et un mal qu'elle fuye tant que la mort.

On trouve tant de choses qui soulagent plus que les raisonnemens spéculatifs. Il me souvient d'avoir lû autrefois dans *Senèque* au livre *de la Consolation* qu'il écrit à Helvidiœ, si je ne me trompe : « Que celles-là pleurent, luy dit-il, qu'une longue prospérité a rendües lâches et efféminées. Mais pour vous qui avez toujours vécu dans les maux, aprenez enfin à les supporter avec constance ». La pensée que la vie n'est qu'une suite d'adversitez, que les plus heureux n'en sont pas exemts, et que, malgré nos cris, les maux vont toujours leur cours ordinaire, sans qu'ils soient arrêtez, ny diminuez par nos larmes. Cette pensée, dis-je, me consoleroit, ce me semble, plus que toute la subtilité imaginable, elle me persuaderoit que tout le monde étant dans les peines, je serois injuste si je voulois exiger de Dieu une prospérité fixe pour moy seul, et pour les choses qui me regardent (Cotolendi).

2. Je doute fort de l'affliction de cette femme si elle se possède assez pour entrer dans toutes les divisions et subdivisions de cette morale (id.).

comme à la source des voluptez éternelles?[1]. Que dirions-nous de ces façons de parler des Prophètes, qui disent que Dieu nous abbreuvera d'un torrent de volupté? Que ne dirions-nous pas enfin de l'opinion des plus grands Docteurs, et des plus grands Saints, qui ont crû que la joye de voir Dieu, feroit l'essence de nostre félicité surnaturelle. Tous ces avantages nous serviroient merveilleusement à establir le plaisir pour le seul bien de la nature. Mais tenons-nous aux raisons les plus simples, et les plus évidentes, et convenons, que puisqu'il n'y a rien de bon que ce qui donne du plaisir, et rien de mauvais que ce qui donne de la douleur, il est certain que le plaisir, et la douleur, font véritablement le bien, et le mal de la nature.

Tout cela bien entendu. Croiriez-vous, Olympe, qu'un prétendu Prince des Philosophes (Aristote) ait dit que le néant estoit le plus grand de tous les maux; et que *la mort en estoit le plus terrible*? Ne soutiendriez-vous pas contre luy qu'ils ne sont point des maux, puisqu'ils n'enferment aucune idée de douleur? Le néant peut-il faire mal à ce qui n'est point: *et la mort peut-elle faire mal à ce qui n'est plus*? *Le néant exclut le sujet de la douleur* : *La mort le détruit, et ny l'un ny l'autre*

1. Si Mr de S. E. entend qu'un chrétien a plaisir d'obéir à Dieu en pratiquant les vertus chrétiennes, à la bonne heure; mais ce plaisir est la fin générale et dernière de toutes les vertus; mais s'il veut dire que le seul *attrait*, et la fin prochaine des Vertus chrétiennes, soit le plaisir qu'il sent de les avoir suivies, il se trompe. La fin de la Justice, par exemple, c'est de mettre l'égalité sans rapport à l'attrait de la Justice, ny au plaisir que le Juge a de la rendre.

Bien plus un Chrétien qui ne voudroit être attiré aux Vertus chrétiennes que par le seul *attrait*, et qui, en les exerçant n'auroit point d'autre objet que le plaisir, feroit très-mal, parce qu'il regarderoit le plaisir comme la dernière fin de sa vertu. Je dois, par exemple, aimer Dieu pour luy seul sans le moindre rapport à *l'attrait* que peut avoir la charité, ny au plaisir que j'en ressentiray. Et là dessus il me souvient d'un passage de Saint-Prosper, *au traité qu'il a fait des Vertus et des Vices, livre III, chap. 25*, où après avoir parlé de l'amour légitime que nous avons pour nos enfans, pour nos parens et pour nos amis, il ajoute : « Que l'amour que nous avons pour Dieu est incomparablement plus parfait, parce que nous l'aimons pour luy seul, comme notre ami, et sans aucun rapport à nous : « car, continue-t-il, « qui aime son amy par rapport à soy-même, est censé aimer bien moins son amy, que sa propre commodité. »

De plus l'expérience nous fait voir que, très souvent, bien loin que les vertus ayent pour nous le moindre attrait, nous les suivons, au contraire, avec beaucoup de répugnance : combien fait-on de méditations avec un cœur sec, et combien de pécheurs convertis qui croyent ne sentir aucune douleur de leur vie passée, et qui semblent n'avoir pas le moindre plaisir de leur conversion.

Bien davantage! les Vertus chrétiennes ont si peu d'*attraits* pour nous, et nous donnent souvent si peu de plaisir, qu'elles nous privent des plus légitimes. Un riche qui useroit de ses biens pour se donner toutes les commoditez de la vie pécheroit par un esprit de mollesse, bien opposé à celuy de l'Evangile.

De plus quand les Saints pendant leurs méditations sentoient des consolations spirituelles, ils en étoient affligez, et craignoient que Dieu ne les récompensast par ces joyes sensibles; tant il est vray que le plaisir ne les attiroit pas à l'exercice de la vertu.

Que si, comme dit M. de S. E., les Vertus chrétiennes nous conduisent à Dieu, comme à la source des voluptez éternelles, ce n'est point par le plaisir que nous avons de les pratiquer, mais par notre seule fidélité à Dieu et par nos souffrances : *Ceux*, dit l'Evangile, *qui sèment dans les larmes recueilleront dans la joye et Jésus-Christ même n'est entré dans sa propre gloire que par les tribulations* (Cotolendi).

n'en peut estre le principe puisqu'ils ne sont rien tous deux, et qu'il faut estre pour produire[1]. Vous voyez donc qu'en vous faisant une juste et naturelle idée du mal, vous exterminez d'abord les deux plus formidables monstres que l'opinion ait jamais enfantez.

Cependant il est une infinité de choses qu'on appelle des maux. Démentirons-nous le genre humain, ou le forcerons-nous de changer de langage? Non, Olympe, je sçay bien que la voix publique est en droit d'imposer des noms; mais ne sommes-nous pas aussi en droit d'interpréter les noms qu'elle impose?

Nous pouvons donc dire que ce nom de mal, qui appartient proprement à la douleur, a esté transporté à toutes les choses qui la peuvent produire. On les a divisées en maux de la nature, de l'opinion, et de la fortune.

Les maux de la fortune et de l'opinion ne diffèrent, qu'en ce que tous les maux de la fortune sont des maux de l'opinion, et que tous les maux de l'opinion ne sont pas des maux de la fortune. C'est pourquoy on peut réduire tous les maux à ceux de l'opinion, et de la nature.

Sous ce terme de maux de la nature, on entend toutes les espèces de douleurs et de maladies, et toutes les incommoditez naturelles. On les comprend en trois estats de la vie, dans lesquels il est comme impossible d'estre sans douleur. Et ce sont l'indisposition du corps, la servitude et la pauvreté. Mais ces trois estats nous laissent quelquefois tant d'indolence, et de tranquillité, qu'on les peut moins nommer des maux de la nature, que des maux de l'opinion.

Ce n'est pas assez, Olympe, de nous estre fait une juste idée du mal en général; il nous en faut faire encore une juste en particulier; et après avoir connu que tous les maux sont des douleurs, il faut connaître ce que font ces douleurs qu'on nomme des maux de la nature; et ce que font celles qu'on nomme des maux de l'opinion.

Il sera mesme d'une grande utilité, d'apprendre à mettre de l'ordre entre-elles : afin que non seulement on ne courre pas risque de prendre les maux pour ce qu'ils ne sont pas; mais qu'on soit encore hors du danger de les prendre pour plus grands qu'ils ne sont.

1. « Quelque sçavante que soit Olympe, elle est bien véritablement affligée, la douleur agite trop son esprit et son cœur pour luy laisser le tems de se consoler par les raisonnemens des Stoïques. On a beau luy dire *que la mort n'est pas un mal*, cette morale la désespère, et comme elle est toute penétrée du contraire, et quelle ne croit pas qu'il y en ait un pareil au monde, elle s'emporte contre un homme qui veut persuader que la *mort est une chose indiférente, et que ce n'est que son opinion qui est cause de sa douleur.* Cependant M. de S.-E. Dehénault ne console pas son affligée d'une autre manière, il luy veut prouver que la mort de son Amant ne peut luy causer son affliction parce que *la mort est une privation et un rien et que le rien ne peut produire la moindre douleur.*

« Ces raisonnemens subtils sont merveilleux dans les Ecoles parmy de jeunes gens pleins de vivacité qui veulent faire parade de leur esprit : ou parmy les hommes sains et d'un tempérament vigoureux, qui en disant que *la mort n'est pas un mal*, affectent de paroître intrépides. Pareils discours sont encore bons à amuser l'amour-propre, mais ils sont ridicules parmy les hommes sensez, qui regardent les choses comme elles sont en elles-mêmes. La mort, à la prendre spéculativement *est une privation et un rien*, mais à la prendre humainement, *c'est*, dit Aristote, *le plus terrible de tous les maux* (Cotolendi).

Les maux de la nature sont ceux, qui (sans que nous pensions à eux) excitent chez nous le sentiment de la douleur; les maux de l'opinion, sont ceux qui ne l'excitent que quand nous y pensons. Nous pouvons dire encore que les maux de la nature sont ceux qui non seulement se font sentir sans que nous pensions à eux; mais qui nous font mesme penser à eux parce que nous les sentons. Et que les maux de l'opinion, sont ceux que nous ne sentons, et que quand nous pensons à eux, et que parce que nous y pensons. Sur cette règle on jugera que la faim et la soif sont des maux de la nature, et que la mort d'un père ou d'un mary sont des maux de l'opinion. Vous pouvez tirer de là quatre conséquences, qui vous serviront à mettre de la différence, et de l'ordre entre tous les maux; à juger sainement de leur grandeur; et à régler enfin vostre sensibilité.

La première est, que les maux de la nature ne sont que les maux du corps; et que les maux de l'opinion, ne sont que les maux de l'esprit. Car il n'y a que les maux du corps, qui ne dépendent point de nos pensées, et il n'y a que les maux de l'esprit qui en dépendent.

La seconde est, que les maux de la nature sont en quelque façon les maistres de nostre esprit, puisqu'ils le forcent à estre présens à leur action et qu'ils agissent sur nous comme de plein droit. Mais que nostre esprit est le maistre des maux de l'opinion, puisqu'il n'a qu'à s'écarter d'eux, pour les écarter de luy, et qu'ils ne sçauroient agir sur nous que par un droit emprunté.

La troisième, que plus les maux de la nature peuvent estre les maistres de nostre esprit, plus ils sont grands, et que plus nostre esprit peut estre le maistre des maux de l'opinion, plus ils sont légers.

La quatrième, que les maux de la nature sont quelquefois si petits qu'ils ne sçauroient maistriser nostre esprit, et qu'alors, ils ne tiennent lieu que de maux de l'opinion, mais que les maux de l'opinion sont quelquefois si grands que nostre esprit n'en peut pas estre tout à fait le maistre, et qu'alors ils tiennent lieu de maux de la nature. C'est pourquoy on dit qu'il est naturel de pleurer son père; et quand quelqu'un s'occupe trop à penser à un petit mal, on luy reproche qu'il est malade de fantaisie.

Après avoir estably un ordre entre les maux de la nature : pourroit-on en establir un, entre les maux de l'opinion? Mais qui peut ordonner, ce qui part d'une cause si désordonnée? N'est-ce point trop entreprendre que de vouloir donner des limites au caprice des hommes, et que de vouloir marquer jusques où doivent aller les douleurs, quand elles vont au-delà des maux de la nature? Non, sans doute, Olympe, et puisque nostre esprit ne peut estre le maistre que des maux de l'opinion, ce n'est que contre eux qu'il n'est pas inutile de fournir des préceptes. Comment est-ce, Olympe, qu'on console les affligez? Ne diminuë-t-on pas l'idée de leurs maux, pour diminüer leur douleur? cela se peut-il faire dans les maux de la nature? peut-on tromper le sentiment d'un homme travaillé de la colique? peut-on luy faire accroire que ses tranchées ne sont que des illusions? peut-on mesme se promettre de le rendre attentif aux discours? et s'il pouvoit estre capable d'écouter, qu'opèreroit-on par les re-

montrances? sinon d'adjoûter la colère à la douleur, et une grande passion à une grande maladie. Tout ce qu'on peut faire de mieux dans les maux de la nature, est de s'écrier sur la grandeur du mal, et sur la patience du malade, et c'est justement le contraire de ce qu'on fait dans les maux de l'opinion. Il est vray que nous voyons des consolateurs qui commencent par l'exagération des maux, mais ce n'est que pour se faire une entrée libre dans l'esprit des affligez, et pour surprendre leur croyance. On combat ainsi artificieusement la douleur des âmes foibles, mais on combat ouvertement et de bonne foy la douleur des âmes fortes. On considère quel est le principe de leur affliction, et on l'attaque d'abord. Mais de quelque façon que l'on procède, soit avec les forts, soit avec les foibles, ou on ne console point, ou on ne console qu'en diminüant l'idée des maux. C'est ce qui n'est possible que dans les maux de l'opinion. Nous ne sommes donc pas trop téméraires, Olympe, de vouloir establir quelque ordre, entre des maux contre lesquels on peut donner des préceptes.

L'ordre des maux de l'opinion n'est pas plus difficile à trouver que l'ordre des maux de la nature. Car si les plus grands maux de la nature sont ceux qui nous exposent le plus à la douleur, les plus grands maux de l'opinion doivent estre ceux qui nous exposent le plus aux maux de la nature.

Je ne voy que deux sortes de maux de l'opinion qui nous exposent aux maux de la nature. L'une est la perte des personnes chères, l'autre est la perte des biens. (J'entends sous ces mots de personnes chères, celles et que nous chérissons et qui nous chérissent. Car la perte de celles que nous chérissons et qui ne nous chérissent pas, n'est pas un mal qui ait de grandes suites, et aussi ne prend-on guères le soin de nous en consoler). Dans la première de ces pertes, nous comprenons la mort des parens, des amans et des amis. Dans la seconde, nous comprenons la perte des procez, les gresles, les stérilitez, les incendies, les pillages, et toutes choses qui apportent quelque diminution à nostre fortune. Le dernier de ces maux nous expose à la pauvreté; mais le premier nous expose à tous les maux de la nature. C'est pourquoy nous luy pouvons donner le premier rang entre les maux de l'opinion. Si nous devenons malades, par qui sommes-nous secourus, que par des personnes chères? quels sont les soins de nos Médecins et de nos Chirurgiens? ces soins mercenaires qui n'aboutissent souvent qu'à un quart d'heure de présence inutile, ou d'opération hazardeuse, de conseil aveugle ou d'entretien frivole? de quelle considération, de quelle utilité peuvent estre ces soins? auprès des offices charitables, des assiduitez continuelles, et des inquiétudes salutaires de nos amis, de nos parens, et de nos femmes. Combien de fois sommes-nous délivrez par leur zèle infatigable des griffes de la douleur dans lesquelles nous laisse souvent l'insensibilité, ou la négligence des Médecins? Si nous devenons esclaves, par qui sommes-nous rachetez, que par les personnes chères? Les amis communs ouvrent-ils leur bourse pour nostre rançon? entreprennent-ils de grands voyages pour nostre délivrance? Si nous devenons pauvres, qui partage avec nous sa fortune que les personnes chères? Les autres, ou nous laissent dans la misère, ou ne nous assistent que foiblement, ou ne nous font du bien que par vanité,

et quelque bien qu'ils nous fassent, il nous coûte toûjours et de la répugnance à le demander, et de la honte à le recevoir. Un amy véritable, un amant passionné, courent au devant de nos besoins. Ils ne sçauroient souffrir que nous nous appercevions que nous sommes misérables. Ils employent toute leur addresse à détourner nostre misère, toute leur force à la combattre, tout leur pouvoir à la soulager, toute leur discrétion à la couvrir. Qu'avons-nous donc qui nous deffende mieux des maux de la nature, que les personnes chères? et qu'avons-nous par conséquent qui puisse passer pour un plus grand mal dans l'ordre des maux de l'opinion que la mort des personnes chères?

Mais, Olympe, comme l'indisposition du corps (quoy qu'elle soit le premier mal de la nature), n'est pas un grand mal, si elle ne nous expose pas beaucoup à la douleur, la mort des personnes chères (quoy qu'elle soit le premier mal de l'opinion) n'est pas un grand mal, si elle ne nous expose pas beaucoup aux maux de la nature. Examinons quelles suittes la mort d'Alcimédon traîne après elle, *si elle vous abandonne à l'indisposition du corps, si elle vous livre à la servitude, si elle vous réduit à la pauvreté. Je croy que nous reconnaîtrons d'abord qu'elle ne vous attire aucun des maux de la nature.*

Comment vous abandonneroit-elle à l'indisposition du corps? Alcimédon estoit vieux et vous estes jeune. Il n'auroit pû se passer de vos soins. et vous n'auriez pas eu besoin de ses assistances. Il eut atteint le bout de sa carrière, avant que vous fussiez arrivée au milieu de vostre vie, et le temps de sa mort eut devancé celuy de vos infirmitez. Il est vray qu'il n'estoit pas impossible que vous eussiez une jeunesse infirme. Mais, Olympe, tous les maux possibles ne sont pas des maux redoutables. La prudence humaine n'envisage point les objets trop vagues et trop éloignez. On ne doit pas craindre les maux qui ne menacent pas, et on ne doit pas mesme beaucoup craindre ceux qui menacent de loin.

Comment vous livreroit-elle à la servitude? Grâces à nostre religion, à nos loix, à nos mœurs, nous sommes libres; et si nous exceptons ceux que le service de Dieu et de l'Estat engage à courir les mers, il n'y a presque plus que les vagabonds qui puissent devenir esclaves. Mais quand par la vicissitude des choses humaines, la servitude viendroit vous chercher d'un bout du monde à l'autre, ou vous rencontreroit sur ses terres, n'auriez-vous pas de quoy vous consoler sur toutes vos grandes qualitez. Ne vous attireriez-vous pas aisément le respect de vos maistres, et vos maistres ne réduiroient-ils pas tout leur pouvoir, à vous empescher de leur ravir vostre présence? Oüy, Olympe, vous pourriez toûjours vous rendre vostre condition supportable. Mais quand elle vous paraîtroit dure, Alcimédon ne seroit pas en estat de la changer. Vostre rançon excèderoit sa puissance. Vostre mérite feroit obstacle à vostre liberté et, si on exigeoit ce que vous valez, on vous mettroit hors d'estat d'avoir des libérateurs.

Enfin comment vous réduiroit-elle à la pauvreté? Alcimédon n'estoit pas riche; et il est difficile que vous soyez pauvre. Les grâces, les vertus, les sciences et les arts que vous possédez, ne sont pas des partages de misérable; et le monde n'est pas encore devenu assez insensible au mérite

pour vous donner lieu de craindre des extrémitez, qui deshonoreroient vostre siècle.

N'appréhendez donc point, Olympe, des suittes fâcheuses de la mort d'Alcimédon. Rien ne vous manquera dans la vie : non pas mesme des Alcimédons. Il en naîtra de la cendre de celuy que vous pleurez ; et nul homme n'aura autant d'honneur, et autant d'esprit qu'Alcimédon, qui comme luy ne vous aime, et qui comme luy ne se consacre à vostre service. Mais, vous estes peut-estre en peine s'il est encore des Alcimédons? n'en doutez pas, Olympe. La vertu ne perd rien : non plus que la nature. Les semences du bien circulent éternellement ; et passent sans cesse d'un sujet dans un autre ; et les principes qui contribüent à la production des sages, ne s'anéantissent pas plus, que ceux qui concourent à la génération des hommes. *Alcimédon, a fait place à des Eugènes et à des Aristippes et il ne tiendra qu'à vous de luy choisir un successeur dans la plus nombreuse cour qui ait jamais sacrifié aux Grâces.* Vous verrez que le Ciel vous rendra bien autant qu'il vous a pris. Que sçavez-vous mesme, s'il ne vous rendra pas davantage ? *Vous trouverez dans les Eugènes et dans les Aristippes, tout ce qui estoit dans Alcimédon, et possible quelque chose de plus ; possible plus de jeunesse, et plus de bonne mine ; possible une vertu moins chagrine, et une amitié plus enjoüée*[1]. De quelque prix que soient les choses que nous perdons, nous ne sommes pas trop à plaindre, quand nous ne perdons que ce que nous pouvons recouvrer. Vous n'avez qu'à vous deffendre de cette erreur populaire, qui nous fait craindre dans les secondes amitiez, ou la jalousie des morts, ou la censure des vivans. Les morts ne s'offensent de rien ; et les vivans se scandalisent de tout. Mais les vivans sont de bien méchante humeur, quand ils veulent

1. Pour faire donc passer Olympe de la douleur au plaisir, redisons encore cecy : il luy dit que les Vertus chrétiennes n'ont pas d'autre *objet*, ou du moins point d'autre *attrait* que le *plaisir* ; de sorte qu'elle doit avoir le plaisir d'aimer un nouvel Amant, parce qu'il y a du plaisir à aimer Dieu, et parce que les Saints pendant leur vie pensent dans l'exercice des vertus au plaisir éternel de la récompense ; ainsi, à l'exemple des Saints, elle doit penser au plaisir de cette vie par le choix *d'un nouvel Amy, jeune, de bonne mine et d'une vertu peu chagrine.* La parité est peu proportionnée et certainement qu'un Théologien un peu plus scrupuleux auroit trouvé une autre raison pour consoler la Demoiselle affligée.

.... Quand on s'est guindé si long-temps dans des raisonnemens si sublimes, ne se deshonnore-t-on point de fondre tout à coup sur les fragilitez de la nature. Si suivant M. de S. E., *la mort n'est pas un mal* pourquoi donne-t-il *un jeune homme* à son amie pour la consoler d'un rien, que ne fait-il toujours le Stoïcien avec elle, en la convaincant que la mort n'étant *qu'une privation, et rien de réel* c'est la seule foiblesse de son esprit qui est la cause de sa douleur.

Mais encore, est-il bien judicieux de consoler une personne véritablement affligée, quelque savante qu'elle soit, avec tant de science, tant de divisions, tant de subdivisions : et ne peut-on pas croire que M. de S. E. a voulu paroître sçavant de gaité de cœur dans sa lettre, ou du moins qu'il l'a écrite dans un temps où il se trouvoit regorgeant de morale, qu'il a été obligé de pousser au dehors de peur d'étrangler, comme fait quelquefois *Arlequin Docteur*, quand il se sent suffoqué par les *sentences d'Aristote....*

Un Directeur feroit-il un discours bien consolant à une femme qui auroit perdu un mary véritablement aimé que de l'entretenir des principes de la morale et de la distinction entre les maux de la nature, et les maux de l'opinion, et le reste. Je crois que tous ceux qui liront cet écrit sentiront le ridicule de cette idée... (Cotolendi).

qu'on se sacrifie aux morts. Si les morts aimoient les sacrifices ; ils prendroient la peine de nous les demander. Il faut qu'ils ayent perdu le goût des choses de ce monde, puisqu'ils n'entretiennent aucune correspondance avec nous ; et s'ils se passent si bien de nous, pourquoy veut-on nous réduire à ne vivre que pour eux. Asseurez-vous, Olympe, que leur estat, est un estat d'insensibilité, ou un estat de repos, et que nous ne sçaurions rien faire, qui les rende ny heureux, ny misérables. Qui est-ce à votre avis, qui nous a fait un devoir de garder la fidélité aux morts, si ce n'est la foiblesse, et la tyrannie des vivans? Chacun veut se flatter de la pensée qu'on sera encore attaché à luy, quand il ne sera plus attaché à personne. Nostre vanité est si grande qu'elle exige de la révérence pour nos cendres : et qu'elle tâche à faire triompher nos ombres de nos Rivaux. Il n'est pas juste, Olympe, d'avoir égard à cette manie. Du moment que nous sommes ensevelis, on est quitte de tout envers nous. Les devoirs de la sépulture, sont appellez les derniers devoirs ; et au delà des funérailles, tout ce qu'on donne aux morts, on le dérobe aux vivans. Les douleurs trop longues ne blessent pas seulement la nature ; elles blessent encore la société. Elles nous rendent incapables des offices de la vie civile. Et on peut dire que pour ne nous pas faire manquer aux amis que nous avons perdus, elles nous font manquer aux amis qui nous restent. Voyez tous ces gens qui se piquent d'estre affligez, et qui cherchent de la renommée par la douleur. N'est-il pas vray que leur affliction semble suspendre leur amitié ; ou que du moins elle les dispense d'agir en faveur de leurs amis? On diroit mesme qu'il y ait de l'incivilité à leur faire une prière et à leur demander un service. Tant la douleur les dévoüe aux morts, et les rend inutiles aux vivans.

Mais quoy ! ne faut-il point avoir de douleur de la mort de ses amis? Non, Olympe, il n'en faudroit point avoir s'il estoit possible. Cette passion est purement ruineuse : et si elle estoit bonne à quelque chose, ce ne seroit qu'à faire connaître que nous sçavons aimer. Mais si les larmes estoient des marques certaines de l'amour, les plus grandes pleureuses seroient les plus fermes Amantes. Nous sçavons le contraire, Olympe, les femmes foibles pleurent plus que les femmes fortes ; et les femmes fortes aiment plus que les femmes foibles. Je ne m'étonne pas si les larmes ont parû précieuses aux Poëtes et méprisables aux Philosophes. La Poësie emprunte ce qu'elle a de plus beau des passions, et de la foiblesse de la nature ; et la Philosophie tient ce qu'elle a de plus noble, des vertus, et de la force de l'âme. Un Poëte nous représente une Niobé qui fond en larmes pour la mort de ses enfans : Un Philosophe nous représente une Cornélie, qui voit d'un œil sec la mort de toute sa famille. L'une est bien tendre ; l'autre est bien courageuse ; toutes les deux sont bien mères. Pour laquelle tenez-vous? sans doute vous avez de l'admiration pour Cornélie, et de la compassion pour Niobé ; vous plaignez Niobé, et vous louez Cornélie. Vous avez raison, Olympe, Niobé cède à la douleur : la douleur cède à Cornélie. Il faut plaindre ceux que la douleur surmonte ; il faut loüer ceux qui surmontent la douleur.

Mais s'il ne nous est pas possible de n'avoir point de douleur, nous est-il possible d'en avoir autant, et si long-temps que nous voulons? Vous me

faites une grande question, Olympe; mais pour me dispenser de la résoudre à fond, je vous répondray, que si nous ne pouvons pas nous deffaire quand il nous plaist de nostre douleur, nous pouvons du moins ne la pas retenir. Elle s'éloigne d'elle-mesme quand on ne la retient pas. Je puis vous dire encore davantage; nous pouvons nous éloigner d'elle, puisque nous pouvons transporter nos pensées des objets fâcheux aux objets agréables; et que toutes nos douleurs dépendent de l'application de nos pensées.

Mais enfin est-il honneste de ne plus penser à ses amis dès qu'ils sont enterrez? je pourrois vous dire qu'il est indifférent d'y penser, ou de n'y penser pas. Toutefois pour ne pas trop heurter le sentiment de tout le monde, je vous diray qu'il n'est du moins, pas honneste d'entretenir sa foiblesse par ses pensées. On se souvient honnestement des morts, quand on s'en souvient sagement: et on s'en souvient sagement, quand on en conserve un souvenir agréable et tranquille. Tout ce qui trouble la tranquillité n'est point sage, et tout ce qui n'est point sage n'est point honneste. Jusqu'à ce qu'on se soit donc accoustumé à se souvenir tranquillement de la mort de ses amis, il est bon d'en détourner son esprit, et de l'amuser ailleurs. Aussi bien ce n'est pas une conséquence, que parce qu'il y a de l'honnesteté à aimer, il y en ait à bien pleurer ce qu'on a aimé; puisque l'amitié est une vertu qui ne peut estre qu'honneste, et que la douleur est une passion, qui (tout au plus) ne peut estre qu'excusable.

Pourquoy donc (direz-vous) se figure-t'on qu'il soit honneste d'estre affligé; et pourquoy les Romains avoient-ils prescrit un temps aux femmes pour pleurer? écoutez, Olympe, un de vos bons amis de l'antiquité : Nos ancestres (dit-il) ont donné une année aux femmes pour pleurer ; non pas afin qu'elles pleurassent tout ce temps-là, mais afin qu'elles ne pleurassent pas plus long-temps. Il adjoûte : qu'on n'avoit marqué aucun temps pour pleurer aux hommes, parce qu'ils ne peuvent jamais pleurer honnestement. Ainsi vous voyez que les Sages et les Législateurs, n'ont pas jugé les larmes trop honnestes; qu'ils les ont en quelque façon interdites aux hommes, et qu'ils ne les ont permises aux femmes, que par une espèce de précaution contre leur opiniâtreté, et que par une espèce d'indulgence pour leur foiblesse. Je vous laisse à penser si cette différence fait honneur aux femmes, et si une femme forte se doit servir d'un privilège, qui n'est que honteux à son sexe. Une femme forte s'afflige comme un honneste homme. Il luy échappe des soûpirs plûtost qu'elle n'en pousse. Elle laisse aller des larmes, plûtost qu'elle n'en verse. Elle donne quelque chose à la nature sans rien oster à la raison. Enfin elle employe les premiers jours d'après la mort de ses amis, à faire connaître qu'elle est femme; mais elle employe tout le reste de sa vie, à faire connaitre qu'elle est forte.

Voilà, Olympe, comme une fille de vostre sorte doit estre affligée. Il n'est pas possible, que vous ne sentiez pas la mort d'Alcimédon: mais il est possible que vous ne la sentiez pas trop long-temps. Vous devez sçavoir que vous ne feriez rien ny pour vous, ny pour luy, quand vous passeriez tous vos jours à le pleurer. Il est dépoüillé de sa sensibilité, et il ne s'apperçoit plus de la vostre. Malgré toutes les expressions Romanesques, et toutes

les fictions Poëtiques, on n'aime point après la mort; et on ne conserve point son feu sous ses cendres. Olympe, Alcimédon n'est plus; ou du moins il n'est plus vostre amy. Que vous serviroit-il donc de vous mutiner sur une douleur, dont il ne vous sçait point de gré? Que vous serviroit-il de perdre de beaux jours dont il ne vous tiendra jamais compte? voulez-vous imiter les femmes médiocres, qui ne pouvant se faire valoir par de grandes vertus veulent se signaler par de grandes passions. Laissez-les faire des pièges à leurs Amans du tombeau de leurs maris : laissez-les pleurer les morts, pour attendrir les vivans : laissez-les *tenter de leur amitié*[1] ceux qu'elles convainquent de leur douleur. Une fille aimable comme vous est au dessus de ces artifices. Elle ne pleure point pour obtenir de l'amour. Elle ne veut pas devoir à la réputation de sa tendresse, ce qu'elle peut emporter par la force de son mérite.

Il vous est donc inutile, Olympe, d'estre affligée; mais il ne vous est pas aisé de ne l'estre pas. La *douleur* est *entrée* chez vous *à main forte :* la reconnoissance, et l'amitié l'ont introduite dans vostre cœur. Vous n'avez pû vous dispenser de l'y recevoir. Hé bien! faites vostre personnage, Olympe, donnez à la douleur tout ce que la reconnoissance et l'amitié veulent que vous luy donniez; mais faites en sorte que la raison règle ce que la reconnoissance et l'amitié doivent vouloir. Prenez garde, Olympe, qu'elles sont souvent indiscrètes; et elles le seront si elles font trop séjourner la douleur dans vostre âme. C'est assez qu'elles ayent eu le crédit de la faire entrer. Il faut qu'elles vous laissent celuy de la faire sortir. Elles ont montré jusques à présent ce qu'elles peuvent; montrez à vostre tour ce que vous pouvez. Il y a près d'un mois qu'Alcimédon est mort, et il y a près d'un mois que vous estes mourante. Que veulent de vous la reconnoissance et l'amitié? veulent-elles que vous suiviez Alcimédon? la raison, Olympe, ne le veut pas. Ne voyez-vous pas que le Ciel n'a pas eu dessein d'unir vos destinés? il s'en est assez déclaré par l'intervalle qu'il a mis entre vos naissances. Il vous a donné Alcimédon déjà vieux, pour vous enseigner à vivre, et non pas pour vous engager à mourir, et il a voulu vous faire joüir quelque temps de la conversation d'Alcimédon, pour nous faire joüir long-temps de vostre sagesse. Disposez-vous donc à suivre les décrets du Ciel. Mettez-vous en estat de faire valoir les instructions que vous avez receues. Faites honneur à Alcimédon de vostre constance, après luy avoir fait hommage de vostre douleur. Imaginez-vous que vous avez à le pleurer en sa présence, et ne le forcez point à désavoüer vos larmes. Jusqu'icy elles ont été honnestes; mais bien-tost elles ne le seront plus. Vostre douleur commence à paraître un peu longue. La terre qui couvre les cendres d'Alcimédon est presque r'affermie. Songez à r'appeler vostre fermeté. La raison et la bien-séance s'opposent maintenant à vostre douleur. Alcimédon s'y oppose luy-mesme. Et si vous vous servez de ses préceptes, il ne vous sera plus libre doresnavant, que de vanter son mérite, que de considérer ses parens, que de chérir ses amis, et que d'honorer sa mémoire[2].

1. Expression extraordinaire, figurée et peu naturelle (Cotolendi).

2. *Œuvres diverses*, 1670. — Cette pièce, nous l'avons dit, a été comprise, à tort,

ÉLÉGIE

Echapé des périls d'une ardente jeunesse,
Et parvenu dans l'âge où règne la sagesse,
Je m'étois résolu d'écouter la Raison,
Et d'être sage au moins dans l'arrière-saison.
Je contemplois déjà les misères humaines,
Et j'en accusois plus nos plaisirs que nos peines;
J'en accusois sur tout les plaisirs amoureux,
Comme les plus légers et les plus dangereux.
Je voiois qu'à la fin tous les cœurs s'en dégoûtent,
Ou par les maux qu'ils font, ou par les biens qu'ils coûtent.
Et me ressouvenant de ce qu'ils m'ont coûté,
Je m'en croiois aussi pour jamais dégoûté,
Mais j'osai voir Olympe, et la trouvai si belle,
Qu'aussi-tôt la Raison me la parut moins qu'elle.
J'oubliai tout d'un coup mes plus sages projets,
Et sans examiner à quoi je m'engageois,
Je n'eus d'yeux que pour voir cette beauté parfaite,
La Raison elle-même interdite, et muette,
Abandonna le soin qu'elle prenoit de moi,
Ou du moins trop long-temps négligea son emploi.
Olympe cependant s'empara de mon âme;
Et moi qui dédaignois l'empire d'une femme
Je mis toute ma gloire à vivre sous le sien,
Et je crus que lui plaire étoit l'unique bien;
De ses moindres douleurs je me fis des supplices;
De ses moindres plaisirs je me fis des délices :
Enfin aimer, haïr, être guay, m'attrister,
Tout cela ne fut plus chez moi que l'imiter;
Qu'à tous ses mouvemens avoir l'âme flexible,
Et que n'être qu'en elle et vivant et sensible.
Voi, disoit ma Raison, ces deux flateurs des sens,
Ils sont mes ennemis, s'ils ne sont innocens.
Mais si je ne les règle, ils ne le sauroient être,
Le plus doux est cruel, le plus flateur est traître;
Et pas un d'eux ne quitte un misérable cœur
Sans exercer sur lui la dernière rigueur.
L'un l'abandonne aux maux qui marchent à sa suite,
Et l'autre le déchire au moment qu'il le quitte,

dans les *Œuvres de Saint-Evremond, T. IV*, éd. de 1692, Cotolendi, sous le pseudonyme de Dumont en a fait une critique assez vive qu'il a insérée dans sa *Dissertation sur les œuvres mêlées de M. Saint-Evremond, Paris, Nic. Le Clerc*, 1698, in-12. Nous avons mis, on l'a vu, en note des extraits de cette critique de Cotolendi, qui correspondent au texte imprimé en italique.

Mais quand par mes efforts heureusement domptez
Tu les verras par tout me suivre à pas comptez,
Faire tout avec choix, faire tout par mesure,
Et servir aux desseins de la sage Nature,
Croi qu'ils sont innocens, et qu'ils sont mes amis,
Et qu'alors les mortels dans leur sein endormis,
Quittes des passions qui ravagent le monde,
Jouissent d'une paix et constante et profonde.
Alors Damon, alors il sont de vrais plaisirs,
Et le Sage à leur gré laisse aller ses désirs;
Il les cherche partout, il les suit en tout âge,
Et jamais sans les suivre il ne peut être sage.
Car enfin loin de moi ces doctes orgueilleux,
Qui loin de ces plaisirs se vantent d'être heureux,
Et contens de montrer une science vaine,
Se font une sagesse au-dessus de l'humaine.
Abandonne à leur sens ces doctes égarés,
Et prens tous les plaisirs, mais prens-les modérés.
Tout modérés pourtant que tu les puisse prendre,
S'ils te sont deffendus, songe à te les deffendre :
En quelque lieu qu'on vive on vit sous quelque loi;
Et la loi la plus douce exige plus que moi :
La souveraineté souvent me fait injure;
Souvent même elle attente aux droits de la Nature.
Mais quand de mon aveu tu la pourois haïr,
Elle a le glaive en main, il lui faut obéir;
De ses ordres du moins dépendre en apparence,
Et jouir en *effet*[1] de son indépendance :
Son pouvoir et le mien en ta faveur unis,
Ecarteront de toi des *malheurs*[2] infinis;
De ta tranquilité t'établiront le maître,
Et te rendront heureux si mortel le peut être.
Mais veux-tu *t'épargner le plus grand des*[3] malheurs,
Fuis le fantôme vain qui porte mes couleurs,
La folle opinion, reine des *fantastiques*[4]
Source de tant de biens, et de maux chimériques.
C'est elle qui de l'homme augmentant les besoins,
Multiplie avec eux ses travaux et ses soins;
Qui lui faisant haïr le repos et la joie,
Aux avares soucis donne son âme en proie;
Qui lui fait de la gloire ensanglanter l'autel,
Et courir à la mort pour se rendre immortel.

1. Manuscrit (ex meis), var. : secret.
2. Id. : chagrins.
3. Id. : te sauver d'un essai de.
4. Id. : phanatiques.

C'est elle qui corrompt les mœurs et les maximes,
Ravale des[1] vertus, et relève des crimes,
Selon son intérêt règle ses sentimens;
Juge des actions par les événemens;
Méprise un vertueux que le sort abandonne,
Révère un scélérat *que le bonheur*[2] couronne,
Aux peuples inquiets vante les nouveautez,
Et leur fait un Héros d'un Chef de Révoltez :
Enfin Damon, enfin c'est par son imposture,
Qu'on n'est jamais content des biens de la Nature,
Et que chacun s'en forme à son gré de nouveaux,
Qui produisent souvent les plus grands de ses maux.
Avant qu'on eût au monde admis cette chimère,
Du faste *et des grandeurs*[3] l'extravagante mère,
Ces superbes Palais, ces Forts audacieux,
Qui gourmandent la Terre, et menacent les Cieux.
Ces grands emmeublemens chargés de broderie,
Où l'or est abîmé parmi les pierreries,
Ces Temples, ces Autels si riches, si parez,
Où les Dieux cependant sont si mal adorez,
Enfin ces grands portails, ces magnifiques dômes,
Et ces Tours d'où les Grecs auroient vû vingt Roiaumes,
De notre vanité monumens éternels,
N'avoient pas aparu, même en songe, aux mortels.
Sous un rustique toit lambrissé de *branchages*[4],
Sur un lit de gazon, ou sur un tas d'herbages,
Le Berger, la Bergère unissant leurs désirs,
S'abandonnoient sans crainte aux amoureux plaisirs,
Leur cabane bâtie et de joncs et d'argile,
Contre les vents à peine étoit un seur azile;
Mais contre les soucis c'en étoit un certain,
On y *dormoit*[5] en paix *du soir jusqu'au matin*[6] :
Les hôtes n'y craignoient[7] ni vol, ni violence;
Et la nuit s'y passoit dans un profond silence :
Tandis qu'ils sommeilloient tout leur cœur sommeilloit,
Et jamais en sursaut rien ne les éveilloit :
De songes *éguayez*[8] les images flateuses
Ne fesoient qu'enchanter leurs âmes amoureuses,

1. Manuscrit (ex meis) : Abaisse les.
2. Id. : quand le sort le.
3. Id. : et de l'orgueil.
4. Id. : feüillages.
5. Id. : vivoit.
6. Id. : sous un même destin.
7. Id. : On n'y craignoit jamais.
8. Id. : bienfaisants.

Le Taureau mugissant, et les bélants troupeaux
Finissoient sans allarme un si charmant repos,
Les rapeloient aux champs au lever de l'Aurore,
Et les rendoient aux soins de Pomone et de Flore :
Au fond d'un bois touffu par leurs vœux consacré,
Dieu sans cérémonie étoit d'eux adoré,
Et content d'un autel jonché de fleurs et d'herbes,
N'étoit point rebuté[1] d'adorateurs superbes.
Nul n'avoit entrepris de lui donner des noms,
Ni de l'entretenir d'hymnes et de chansons,
Nul n'étoit entêté du dessein de lui plaire,
Ni troublé de la peur *d'exciter*[2] sa colère,
Il ne se chargeoit point des[3] défauts des mortels;
Et suposant toûjours ses ordres éternels
Ils le considéroient comme un souverain Maître
Qui n'avoit avec eux rien de commun que l'être.
Que pouvoit-il manquer à leur félicité,
Avec tant d'innocence et de simplicité?
Vous qui demandés plus que ne veut la Nature,
Inquiets de la vie et présente et future,
Vous avez beau chercher dequoi vous faire heureux,
Vous ne sauriez jamais le devenir comme eux.
Toutes vos passions ne sont plus naturelles :
Toûjours quelque intérest en corrompt les plus belles.
L'amour même chez vous n'est plus qu'ambition,
Et vous n'avez aussi que le sort d'Ixion.
Vous ne sauriez aimer à moins d'une Déesse;
Et vous ne possédez qu'une vaine maîtresse.
Ces orgueilleux objets dont vous êtes épris,
D'un amour délicat connoissent peu le prix,
Pour les solides biens n'ont qu'une foible estime.
Et du plus digne amant ne font qu'une victime.
Un brutal opulent, un Prince sans vertu,
Triomphent à vos yeux sans avoir combattu;
Et ravissant bientôt par la magnificence
Ce cœur qui contre vous fit tant de résistance,
L'ingrate entre leurs bras rit de votre courroux,
Ou rougit de l'amour qu'elle a conçu pour vous.
C'est, dit-elle, un péché de ses tendres années,
Ou plutôt un péché qu'ont fait les destinées.
Mais faites-moi raison. Quelle fidélité
Voiez-vous qu'elle doive à votre vanité?
Voulez-vous une Amante et sincère et fidelle?
Soiez fidelle amant et sincère comme elle.

1. Manuscrit (ex meis) : Ne voyoit point encor les.
2. Id. : d'attirer.
3. Id. : Ils ne feignoient en luy nul.

Donnez-lui votre cœur sans vouloir de retour,
Et que l'amour chez vous ne soit jamais qu'amour;
Sur tout prenez bien soin de choisir cette amante :
Celle qu'on prend sans choix est rarement constante.
Emploiez donc ici tout votre jugement,
Et ne choisissez pas avec des yeux d'amant.
Quiconque est prévenu n'a plus de choix à faire;
Vous-même prévenez tout ce qui peut trop plaire.
Faites d'abord sur vous un effort généreux,
Pour fuir d'une Beauté les apas dangereux :
Et durant tout le tems de cette sage fuite,
Examinez à fond ce qu'elle a de mérite.
Ne considérez point, ni l'éclat de son rang,
Ni tous ces Demi-Dieux dont elle tient son sang,
Ni l'or qu'à pleines mains vous lui voiez répandre,
Ni cet esprit brillant qui n'est bon qu'à surprendre.
Un grand orgueil fondé sur des titres si vains,
Vous prépare souvent mille secrets dédains :
Il vous donne une Reine au lieu d'une Maîtresse,
Et vous fait trop paier l'honneur d'une caresse.
Des trésors du bon sens un esprit enrichi,
Et des fines erreurs pleinement affranchi,
Une âme grande et ferme, un cœur tendre et sincère,
Une humeur sérieuse, et qui n'ait rien d'austère,
Sont les biens précieux qu'un Amant doit chercher,
Et ce sont les seuls biens qui doivent l'attacher.
Si telle est la Beauté dont vous fuyez les charmes,
Vous avez assez fui, venez rendre les armes;
Elle n'est point à craindre avec ces qualitez;
Elle vous aimera si vous le méritez;
Si vous le méritez elle sera fidelle,
Et vous n'aurez que vous à veiller auprès d'elle.
Contemple bien, Damon, ce portrait racourci.
Connois-tu ton Olympe? est-elle faite ainsi?
Si ce sont là ses traits, aime, je t'y convie.
Dans quel plus doux emploi peux-tu passer ta vie?
Mais ne crains-tu point l'air qu'Olympe a respiré?
Les plus grands de nos Dieux pour elle ont soupiré.
Peut-être quelqu'un d'eux pour elle encor soûpire;
Et tu veux dans ton cœur resserrer son empire?
Garde plutôt Berger ta chère liberté;
Pour en accepter l'offre elle a trop de fierté.
Des Princes ses Amans une éternelle idée
Lui viendroit reprocher qu'elle s'est dégradée;
Et qu'avec tant d'esprit, et qu'avec tant d'apas,
Elle a monté trop haut pour descendre si bas.
Tu te flattes en vain d'avoir l'âme assez grande
Pour en faire à coup seur une agréable offrande;

Qu'on ne voit rien en toi qu'on doive dédaigner,
Et qu'avec quelque gloire on peut sur toi régner.
Qui t'a dit que tu sois tout ce que tu crois être?
Et quand tu le serois le peut-elle connoître?
Quand on est occupé des erreurs de la Cour,
Va-t-on foüiller un cœur, pour sonder son amour?
On s'en tient au dehors, la grandeur seule entête;
Au mérite tout nud jamais on ne s'arrête ;
L'honnête malheureux n'émeut que la pitié,
Ou n'émeut tout au plus qu'une foible amitié.
Voilà ce que d'Olympe il t'est permis d'attendre ;
Jamais son cœur pour toi n'aura rien de plus tendre.
Transporte donc ailleurs ton amour et ta foi,
Ou plutôt n'aime rien, ou n'aime plus que moi.
Aimer d'autre qu'Olympe! ô raison trop sévère,
M'écriai-je aussi-tôt : eh, le pourrois-je faire!
Hélas ! suis-je en état de suivre tes avis?
Quel Amant si charmé les a déjà suivis?
Tu m'as laissé trop voir la Beauté qui me charme,
Et c'est trop tard enfin que tu sonnes l'alarme.
Quand mes yeux étonnez contemploient tant d'apas,
Pourquoi, sage Raison, ne me parlois-tu pas?
Il étoit tems alors de rompre le silence,
Ne prens-tu donc plaisir qu'à faire violence?
Ne veux-tu secourir que quand on n'en peut plus?
Et que quand tes secours sont presque superflus ?
Je vois trop de hazard à tenter ton remède,
Je crains qu'un plus grand mal à mon mal ne succède ;
Tout dangereux qu'il est, je puis n'en pas mourir;
Et je mourrois sans doute en cherchant à guérir.
Mon âme a pour Olympe une attache si belle,
Que je n'ose penser à la séparer d'elle.
Ne m'en parle donc plus, et si tu veux m'aider,
Olympe aime à t'oüir, va la persuader.
Dis-lui que je vis plus en elle qu'en moi-même ;
Et qu'elle ne sauroit s'aimer tant que je l'aime,
Que malgré tes conseils je me tiens sous sa loi,
Et qu'elle m'a paru plus aimable que toi.
Si tu n'en obtiens rien, tout espoir m'abandonne ;
L'Amour en ma faveur ne touche plus personne ;
La Fortune par tout m'expose à sa rigueur,
Et rien que la Raison ne peut m'ouvrir le cœur.
Neuf lustres tous entiers marquez sur mon visage,
Ont presqu'anéanti les grâces du bel âge,
Et l'on ne voit en moi qu'un assez beau débris
Pour excuser les feux d'Amarante et d'Iris.
Mais pour toucher Olympe, hélas! que puis-je faire?
Si mon âme à mon corps ne prête de quoi plaire,

Ou si de beaux yeux ne peuvent assez voir
Tout le beau que d'une âme un corps peut recevoir.
Non, la divine Olympe est toute intelligence,
A son esprit perçant tout est en évidence :
Elle entre dans les cœurs, elle en meut les ressorts,
Et voit dans leurs effets et dedans et dehors.
Toi qui viens de m'en faire un portrait infidelle,
Raison, ne sçais-tu pas ce que tu peux sur elle ?
Par tes sages conseils son esprit s'est formé ;
De l'amour des vertus on le voit enflammé,
Et si d'un autre amour il se laisse surprendre,
C'est que tu ne sçaurois toi-même l'en défendre.
Tu consens que l'on aime un mérite éprouvé,
Plus d'une fois peut-être Olympe l'a trouvé,
Et si plus d'une fois elle aima le mérite,
C'est toi qui l'as charmée, c'est toi qui l'as séduite.
On peut en te suivant s'égarer avec toi ;
Et l'amour de tout tems se rangea sous ta loi.
Mais aiant tant de part au choix qu'elle a pû faire,
Pourquoi la traites-tu de vaine et de légère ?
Si dans l'air de la Cour, tout corrompu qu'il est,
Elle n'aima jamais par un lâche intérest ;
Si d'un simple mortel Amante autant qu'aimée,
Elle charma les Dieux sans en être charmée,
Pourquoi veux-tu m'ôter l'espoir de l'attendrir ?
Ne sçais-je pas aimer ? ne sçais-je pas souffrir ?
Si du premier abord j'ai gagné son estime,
Espérer son amour seroit-ce un si grand crime ?
Si j'ai même obtenu déjà son amitié ?
Que faut-il pour le reste ? un moment de pitié ;
Et combien ont langui dans l'amoureuse envie,
A qui ce doux espoir a redonné la vie.
Les amours sont sujets à d'étranges retours,
Et les plus malheureux ne le sont pas toûjours,
Voi sans t'en offenser un rayon d'espérance ;
Ou pour le moins attend qu'Olympe s'en offence.
Elle n'a pas daigné jusqu'ici m'assurer,
Mais elle sçait que j'aime, et me laisse espérer :
Et quand à mon amour le désespoir s'oppose,
On diroit, à la voir, qu'elle craint quelque chose.
Si je me trompe, hélas ! laisse-moi dans l'erreur,
Raison, la vérité me feroit trop d'horreur.
Je sçais que je n'avois qu'à rentrer en moi-même,
Qu'à voir ce que je suis auprès de ce que j'aime,
Pour ne plus espérer au bonheur que j'attens :
Mais il y va de trop pour ne pas gagner tems,
Qui m'a dit après tout qu'Olympe est affranchie
Du délicat amour qui surprit Hyparchie ?

Cratès un Philosophe et laid et malheureux,
Lui plut sans être jeune, et sans être amoureux :
Cléarque, un riche Amant, le plus beau de la Grèce,
Disputa vainement cette illustre maîtresse;
Hyparchie à ses yeux ne s'en raporta pas,
Et la belle à Cratès livra tous ses apas.
Voilà de tes effets, Raison, mais ils sont rares;
Ceux que j'attens de toi paroîtront moins bizarres.
Si Cratès l'emporta sur de puissans rivaux,
J'imite ses vertus, et n'ai pas ses défauts;
La Nature pour moi fut assez obligeante,
Je me plains seulement qu'elle est un peu changeante:
Mais il me reste encor, malgré son changement,
Assez pour soutenir la qualité d'Amant.
J'ai donc, plus que Cratès, cet heureux avantage;
Et s'il eût plus que moi de sagesse en partage,
Il n'est pas à mon choix de l'avoir comme lui,
Et le peu qu'on m'en trouve est beaucoup aujourd'hui.
On ne voit point de mœurs plus simples que les miennes,
Et qui se règlent plus sur les mœurs anciennes.
Contre l'opinion je combats tous les jours,
Et je la hais par tout jusques dans les amours.
Une Nimphe à mes yeux n'efface une Bergère
Qu'autant qu'elle est plus belle, et qu'elle est moins légère.
Ce qu'Olympe a d'apas, ce qu'Olympe a d'attraits,
Me plairoit sous le chaume autant que sous le dais;
Et me plairoit encor peut-être davantage
Par la naïveté qu'on rencontre au village.
On sçait que dans mon âme aucune passion
Ne tient de l'avarice, ou de l'ambition;
L'honnête pauvreté ne me fait point de honte;
Je ne vois rien de grand qu'un cœur que rien ne domte;
Qu'un cœur que la vertu peut faire tout souffrir;
Et qui méprise plus qu'on ne lui peut offrir.
J'ai beau trouver partout la Fortune cruelle,
C'est toûjours en riant que je lutte contre elle.
Je vois depuis vingt ans tout ce qu'elle a d'affreux;
Et laisse à deviner si je suis malheureux.
A la sagesse enfin j'aurois lieu de prétendre,
Si je n'avois le cœur peut-être un peu trop tendre;
Mais je ne l'ai pas fait ce cœur, né pour aimer,
Et je ne sçais pas trop comment le réformer.
Quand on sent à l'Amour une pente trop forte,
Et qu'on voit que l'Amant sur le Sage l'emporte,
Il faut accommoder le Sage avec l'Amant;
Et donner quelque chose à son tempérament.
Qui ne peut jamais vaincre, et veut toûjours combattre,
N'est pas sage sans doute, il est opiniâtre.

La Sagesse avec nous ne se brouille jamais,
Et ne sert à rien tant qu'à nous y mettre en paix ;
C'est assez que l'Amour, sans la prendre pour Reine,
La souffre pour compagne, et la souffre sans peine,
Qu'elle marche avec lui par tout du même pied,
Et qu'avec lui par tout elle soit de moitié.
Je sçais qu'on ne peut guère être amoureux et sage,
Et qu'à peine les Dieux ont eu cet avantage.
Oui les Dieux, comme nous, peuvent être amoureux,
Et nous ne pouvons pas être sages comme eux.
Mais c'est toûjours beaucoup pour l'humaine foiblesse
De se savoir aider d'une ombre de sagesse,
Qui lors que l'amour va plus loin qu'il ne faudroit,
L'empêche au moins d'aller aussi loin qu'il voudroit.
Cette ombre de sagesse est tout ce qui nous guide,
Notre Raison n'est rien, ou n'est rien de solide.
Etre sage est un bien que nul ne s'est donné,
Et ce n'est proprement qu'être heureusement né.
Quelque soit l'homme enfin, il est ce qu'il doit être,
Et la nature en lui ne s'est point fait un maître[1].

ÉLÉGIE

Je suis vieux, belle Iris, c'est un mal incurable,
De jour en jour il croist, d'heure en heure il accable,
La mort seule en guérit, mais si de jour en jour
Il me rend plus mal propre à grossir vostre cour,
Je tire enfin ce fruit de ma décrépitude,
Que je vous voy sans trouble et sans inquiétude,
Sans batement de cœur, et que ma liberté
Près de tous vos attraits est toute en seureté.
Tel est l'heureux secours que reçoit des années
Une âme dont vos loix régloient les destinées.
Non que je sois encor bien désaccoutumé
Des douceurs que prodigue un cœur vrayment charmé ;
A ce tribut flatteur la bienséance oblige,
Le Mérite l'impose, et la Beauté l'exige,
Nul âge n'en dispense, et fût-on aux abois,
Il faut en fuir la veuë, ou luy payer ses droits ;
Mais ne me rangez point, alors que j'en soûpire,
Parmy les Soûpirans dont il vous plaist de rire.
Ecoutez mes soûpirs sans les compter à rien,
Je suis de ces Mourans qui se portent fort bien,

1. *Furetiriana*, 1696.

Je vis auprès de vous dans une paix profonde,
Et doute, quand j'en sors, si vous estes au monde.
Pardonnez-moy ce mot qui sent le révolté,
Avec le cœur peut-estre il est mal concerté;
Vos regards ont pour moy toûjours le mesme charme,
M'offrent mesmes périls, me donnent mesme alarme,
Et je n'espèrerois aucune guérison,
Si l'âge estoit chez vous mon seul contrepoison.
Mais grâces au bonheur de ma triste avanture,
A peine ay-je le loisir d'y sentir ma blessure.
Grâces à vingt Amans dont chez vous on se rit,
Dès que vostre œil m'y blesse, un autre œil m'y guérit.
Souffrez que je m'en flate, et qu'à mon tour je cède
Au chagrinant Rival qui comme eux vous obsède,
Qui leur fait presque à tous déserter vostre Cour,
Et n'ose vous parler ny d'Himen ny d'amour.
Vous le dites du moins, et voulez qu'on le croye,
Et mon reste d'amour vous en croit avec joye;
Je fay plus, je le voy sans en estre jaloux,
A vostre tour, m'en croyez-vous [1] ?

DISCOURS A M. L'ABBÉ DE LA CHAMBRE

Oui, La Chambre, il est vrai, j'aime l'obscurité :
J'en chéris les douceurs et la tranquillité;
J'aime l'état paisible où le Ciel m'a fait naître,
Et c'est assez pour moi si je puis me connoître.
Aussi, pourquoi forcer les destins et mon sort?
Pourquoi courir les mers, si je suis dans le port?
Pourquoi, me voyant libre, avouer pour maîtresse
L'aveugle, l'inconstante et l'injuste Déesse?
Pourquoi rompre le joug où je semble attaché,
Pour en subir un autre où je sois moins caché?
Qu'importe que nos jours, quand ils coulent sans peine,
Soient des Parques là-bas filés d'or ou de laine!
Leur repos dépend peu d'un vain et faux honneur,
Et le brillant qu'ils ont n'en fait pas le bonheur.
Le bon et mauvais sort sont en nostre puissance,
Mais, hélas! le seul Sage en a la connoissance;
Tout le reste en aveugle embrasse avec chaleur
Ce que d'abord son sens a jugé le meilleur :
Lui seul sait distinguer le masque du visage;
Et le bien des beautés qui n'en ont que l'image;

1. *Le Nouveau Mercure galant contenant les nouvelles du mois de may 1677*, t. III, 1677, p. 97, anonyme. Cette pièce nous paraît appartenir à Dehénault.

Les passions en foule ont beau l'environner :
Tout ce qui le combat sert à le couronner.
Parmi ce que l'on craint et ce que l'on souhaite,
Toujours également gardant son assiette :
Que la terre s'entr'ouvre, il le voit sans changer,
Et juge sainement au plus fort du danger.
Au milieu des plaisirs son âme est toute pure ;
Tout ce qu'on voit en lui surpasse la Nature;
Il n'est point de ressorts qui puissent l'émouvoir :
C'est ce que le vulgaire a peine à concevoir;
Comme cet insensé croit que tout lui ressemble,
Il veut, quand il a peur, qu'on frémisse et qu'on tremble;
Que chacun soit sensible aux divers mouvements,
Dont la crainte ou l'espoir l'agite à tous moments.
Le Ciel est cependant moins distant de la Terre,
Thersite est plus semblable au Démon de la guerre,
Que ces esprits légers à la solidité
Qui rend le Sage égal à la Divinité.
Que peu sont parvenus à ce degré sublime !
Si vers lui l'on élève ou les yeux ou l'estime,
Le joug des passions, l'esclavage des sens,
Ne nous laissent former que des vœux impuissans.
La beauté du sommet nous rit et nous invite,
Mais dès les premiers pas l'amour-propre s'irrite.
Par le pénible abord d'un sentier peu battu,
L'on ne monte qu'à peine où conduit la vertu :
Le travail nous dégoûte et la peur nous rebute;
Tout semble menacer d'une prochaine chute ;
Cent monstres, plus affreux que ceux qui sans repos
Gardoient les pommes d'or ou veilloient dans Colchos,
Bordent l'étroit passage; et qui reste intrépide
Est un plus grand héros que Jason et qu'Alcide
Mais de tant de dangers et d'objets de terreur,
On ne doit point, La Chambre, envisager l'horreur ;
Sans détourner les yeux, sans regarder derrière,
Il faut et commencer et finir la carrière;
Pour peu qu'on les écarte en ces tristes déserts,
Moins qu'Eurydice à plaindre, on retombe aux Enfers.
Aussi, qui peut franchir le vaste et creux abîme,
De qui toute l'horreur se découvre à la cime?
Après mille combats, mille ennemis défaits,
Il goûte la douceur d'une profonde paix :
Que les flots en courroux s'élèvent vers leur source,
Qu'ils noyent les éclairs et s'approchent de l'Ourse ;
Que la foudre et les vents, dans les eaux engloutis,
Portent le feu des airs jusqu'au sein de Thétis :
Il n'entend qu'un bruit sourd de tonnerre qui gronde,
Et ne voit que de loin les tumultes de l'onde,

D'aucune passion les excès dangereux
Ne suivent point le Sage à ce sommet heureux ;
Ce qu'elles ont d'impur s'échappe et se desserre,
Retombe vers son centre et se rend à la terre,
Et jusques au coupeau ne peuvent parvenir,
Que libres du grand poids qui les peut retenir.
La Raison dans ce lieu prend le titre de reine,
Et, d'esclave des sens, devient leur souveraine;
Par mille heureux succès ces rebelles soumis
La servent en sujets ou l'aident en amis.
Que l'on vante Saturne et son plus doux empire,
Son règne n'eut jamais le calme qu'elle inspire ;
Nulle insulte ne trouble un bien si précieux,
Et pour craindre la Terre, on est trop près des Cieux.
C'est du bonheur du Sage une légère idée,
Dont notre âme en tout temps doit-être possédée :
Ce bonheur seul, étant le but de nos travaux,
Sans nous rendre ennemis, doit nous rendre rivaux.
Le vain enivrement d'acquérir quelque gloire,
De consacrer son nom au Temple de Mémoire,
N'est qu'un charme trompeur, qu'un faux jour qui nous luit,
Dont l'esprit le plus fort est le plus tôt séduit.
Idole des grands cœurs, flatteuse Renommée,
Récompense peu sûre et toujours trop aimée,
Long et tardif espoir, vain iris qui n'est rien,
Jouet de tous les vents, fausse image du bien ;
Oui, quiconque te suit ne t'a jamais connue,
Et ses embrassements n'étreignent que la nue :
Le Sage estime peu ta gloire et ton appui ;
Sans chercher au dehors, il trouve tout en lui ;
D'un bruit toujours douteux son bien ne peut dépendre;
Lui seul connoît son prix, lui seul peut le comprendre;
Pour jouir des douceurs de mille voluptés,
Il n'a qu'à réfléchir sur ses propres beautés.
Ces plaisirs sont le bien que cherchoit Epicure.
Mais la vertu le donne, et non pas la Nature[1].

SONNET

Que la mort dans son sein offre un port favorable,
A qui n'a plus ny biens, ny crédit, ny support!
Qu'il est doux de pouvoir se sauver dans ce port!
Et que l'on meurt heureux quand on vit misérable!

1. Titre de départ. S. l. n. d., in-4 de 4 pp. (N. Y. 3874).

Mais quand on est privé, par un sort déplorable,
Et du bien de la vie, et du bien de la mort,
Qu'il est beau de se mettre au dessus de ce sort,
Et de voir d'un œil sec le Ciel inexorable!

Toutefois, loin d'icy trop humaine vertu :
De ces extrémitez quand on est combatu,
La constance devient d'un difficile usage.

Il faut chercher ailleurs dequoy s'en garantir.
Mon âme, un mal si grand de Dieu seul peut partir :
Et Dieu pour l'endurer donne seul du courage[1]!

STANCES SUR LA VANITÉ DU MONDE

Daphnis qui suis en tout la plus haute sagesse,
Contemple ce Tableau de l'humaine foiblesse
Que le soin de te plaire a tiré de mes mains.
Tu pourras remarquer de combien de licences
La Fortune et l'Amour, deux aveugles Puissances,
Font régner le désordre en l'Estat des Humains.

Depuis que les Mortels aux Sceptres font hommage,
Cette Reyne du Monde, insolente et volage,
Des Princes les plus grands renverse les projets.
Lasse de les flater, elle leur fait la guerre,
Et sans distinction tous ces Dieux de la Terre
Sont de mesme que nous au rang de ses Sujets.

Ils ont beau partager la conduite du Monde,
Et par une valeur en merveilles féconde,
Au Temple de l'Honneur des Palmes acquérir.
Ils éprouvent enfin la Fortune et l'Envie,
Et les Gardes commis pour défendre leur vie,
Ne peuvent rien pour eux dans l'heure de mourir.

Leurs superbes Grandeurs aux Astres parvenuës,
Par la suite des ans deviennent inconnuës ;
Leur Orgueil a sa Tombe aussi bien que leur corps,
Et ces grands Monumens d'éternelle mémoire,
Ne s'élèvent par tout pour maintenir leur gloire,
Qu'afin de déclarer aux autres qu'ils sont morts.

Tant de charmans Objets dont le monde se pique,
Cette beauté d'Olympe, et ces yeux d'Angélique,

1. *Œuvres diverses, 1670.*

Seront dans quelques jours la pasture des Vers.
Cloris n'a plus ce teint qui la rendoit si vaine,
Et l'on ne voit plus rien des merveilles d'Hélène,
Qui fit pour sa querelle armer tout l'Univers.

Pauvre Amant, tu fais voir que tu n'es guère sage,
Quand pour quelques attraits qui parent un visage,
Tu languis jour et nuit de tristesse et d'amour.
Songe qu'au moindre vent ces grâces se flétrissent,
Et que si des Vergers les Roses refleurissent,
Celles de la beauté n'ont jamais de retour.

Malheureux qui dressant un superbe Edifice
Employez tant de soin, de peine et d'artifice,
Afin de vous oster du nombre des Mortels,
Doutez-vous que le temps à la fin n'en dispose,
Quand les Divinitez qui peuvent toute chose,
Ne peuvent de ses coups affranchir leurs Autels?

Invincibles Césars, Hercules indomptables,
Orgueilleux Conquérans, Puissances redoutables,
Que l'ardeur de la Gloire aux alarmes nourrit;
En vain vous triomphez des plus superbes Testes,
Vous ne sçauriez tirer de toutes vos Conquestes,
Qu'un rameau de Laurier qui jamais ne fleurit.

Retirez-vous, désirs de ces Pompes suprêmes,
Il faut vous élever, mais c'est contre vous-mesmes
Et rendre sous nos pieds vostre orgueil abatu.
Ne cherchons qu'en nous seuls des Conquestes nouvelles,
Et croyons qu'il n'est point de Palmes éternelles,
Que celles qu'on reçoit des mains de la Vertu.

Ce superbe Alexandre, esclave de sa gloire,
Qui de tout l'Univers ne fit qu'une victoire,
Dont son ambition luy ravit le plaisir,
Auroit pû se vanter d'avoir eu la puissance
De faire tout fléchir sous son obéissance,
S'il eust pû commander à son propre desir.

Daphnis, n'aspirons plus aux grandeurs de la Terre,
Combatons, s'il se peut, d'une mortelle guerre
Toutes les Passions que la Raison défend,
Changeons les soins du monde en des soins plus utiles;
La Fortune et l'Amour à vaincre sont faciles,
L'une n'est qu'une Femme, et l'autre qu'un Enfant[1].

1. Ces stances ont paru dans *Le Mercure galant*, de juin 1678 (p. 163, n. s.) : elles sont tout à fait dans la manière de Dehénault.

TRADUCTION DE L'ODE XI DU LIVRE D'HORACE QUI COMMENCE PAR « TU NE QUAESIERIS, SCIRE... »

Du terme de nos jours ne soyons point en peine.
C'est un secret, Philis, qui n'est que pour les Dieux,
Méprisez ces Trompeurs dont la science vaine
Se vante follement de lire dans les Cieux.

Attendons en repos l'ordre des Destinées ;
Prests à leur obéïr, en tous lieux, en tout temps;
Soit qu'il nous reste encor un grand nombre d'années,
Ou qu'enfin nous touchions à nos derniers momens;

Ne songeons qu'aux plaisirs que donne la Jeunesse;
Nos jours durent trop peu pour de si grands desseins,
Le temps, cet heureux temps, se dérobe sans cesse,
Et fuit bien loin de moy pendant que je m'en plains.

Profitez en ce jour des douceurs de la vie ;
Songez bien qu'il s'en va pour ne plus revenir ;
Et qu'après tout, Philis, c'est faire une folie,
De perdre le présent à chercher l'avenir[1].

---

1. *Mercure galant*, février 1681, p. 76, anonyme; cette pièce est probablement de Dehénault.



PIÈCES GALANTES

A IRIS

Vous souvient-il Iris que je suis le premier à qui vous avez donné vostre cœur? Vous souvient-il qu'en me le donnant vous me promistes un amour sans réserve, et une fidélité sans exemple? Vous souvient-il qu'après me l'avoir donné, vous en avez confirmé le don par les mouvemens les plus tendres, et par les caresses les plus passionnées? Si vous vous souvenez de tout cela avez-vous oublié avec quelle sincérité et avec quelle ardeur j'ay répondu à vos sentimens? Avez-vous oublié le mépris que j'ay fait de toutes les autres choses pour m'attacher et pour me conserver à vous? Avez-vous oublié les difficultez que j'ay surmontées, les dangers que j'ay courus, les hostilitez que j'ay soutenues pour me rendre digne de vostre fermeté et pour vous rendre seure de ma constance? Enfin avez-vous oublié que vous me coûtez Uranie, mon repos, et ma fortune; et qu'il s'en est peu falu que vous ne m'ayez coûté la vie? Ingrate, vous vous en souvenez malgré vous. Deux grandes Provinces ont retenty du bruit des malheurs que vous m'avez attirez : et tant que vous vivrez dans l'une des deux, il ne vous sera pas permis de les oublier. Vos Amants vous en feront mille questions, et vostre conscience vous en fera mille reproches. Vostre infidélité est un crime qui ne vous laissera jamais de repos, et pour peu qu'il vous reste de justice naturelle, je suis seur que je seroy vangé, mesme par delà mes souhaits. Mais pourquoy par delà mes souhaits? Ne vous devrois-je pas souhaiter pour le moins autant de mal que vous m'en faites :

Quand vous auriez mille dégousts
Et de l'amour, et de la vie,
Avec mille transports jaloux,
Tantost contre Philis, tantost contre Silvie,
Et que vous nouririez une éternelle envie
De me revoir auprès de vous :
Trouveriez-vous, Iris, la peine trop cruelle?
Hélas! ay-je un tourment plus doux?
Moi qui ne suis que trop fidelle.

Pleût à Dieu que ces derniers mots ne fussent pas si sincères; et qu'il fût vray (comme vous l'avez dit cent fois) que la Fortune m'eût rebuté de l'amour. Mais comment cela pourroit-il estre, et à qui le persuaderez-vous?

On sçait qu'Amant trop ferme,
Amant trop téméraire,
J'ay pour vous tout perdu, j'ai pour vous tout tanté :
Si je vous ay donc fait une infidélité,
Hélas! j'ay trop payé le plaisir de la faire.
Mais ne me faites point de crime imaginaire,
Quand on peut s'attirer un excez de misère

Par un excès de fermeté,
On n'est pas trop suspect d'une légèreté.
Vous sçavez bien, âme légère,
Pourquoy je me suis rebutté,
Vous ne manquiez pas de beauté,
Vous n'aviez que trop l'art de plaire,
Et vous m'aviez assez coûté,
Pour m'estre éternellement chère.

Il est si peu vray Iris, que j'aye esté capable de vous fuïr comme la cause de mes mal-heurs et de mes pertes, qu'il n'y a rien que je ne voulusse encore et souffrir et perdre, pour rachepter vostre innocence. J'estois trop heureux quand je songeois à quel prix j'avois mis vostre amour, et à quelle épreuve mon amour m'avoit mis. J'aimois à me flater du titre de vostre martyr, et j'en goûtois bien mieux le nom de vostre Amant. Je n'avois garde d'appeler mauvaise une fortune qui sembloit m'asseurer le seul bien que je croyois digne de mes souhaits; mais si-tost que ce bien m'est échapé elle a repris son nom, je l'avouë, et je l'ay regardée avec horreur. Qui n'en auroit pas fait autant? Vous-mesme ne vous estes-vous pas plaint de la part que vous avez euë dans mes disgrâces? et n'avez-vous pas eu l'injustice de dire que le bruit de ma chûtte avait porté coup contre vostre réputation? Que vous n'auriez point dit si mon infidélité avoit appuyé vos plaintes? Si après vous estre exposée pour moy aux plus grands déplaisirs, vous m'aviez veu faire mes maîtresses de vos persécutrices? Vous sçavez bien qui de nous deux a commis ce crime, pourquoy vous plaignez-vous donc?

Si vous aimez, Iris, à vous plaindre de moy,
Que ne vous plaignez-vous au moins de bonne foy.

Hélas! que n'avez-vous une juste colère? que ne vous ay-je fait une véritable offense? Je ne serois pas si désespéré que je le suis. Je me promettois de vous vanger à vostre gré. Je me punirois si cruellement que vostre rigueur ne pouvant aller plus loin, vous seriez forcée d'avoir un peu de pitié pour un criminel pour qui vous avez eu tant d'amour. Enfin je suis seur que vous me pardonneriez de tout vôtre cœur, et que vostre belle bouche m'asseureroit de mon pardon par quelque chose de plus convainquant que des paroles : Car

Entre deux Amans raisonnables
L'Amour est bientost las de la sévérité.
A la trahison près, et l'infidélité,
Tous les crimes sont pardonnables.

Mais Iris nous sommes bien loin de compte. Je n'ay point fait de ces crimes pardonnables, au rang desquels on peut mettre celui dont vous m'accusez, et vous avez fait ceux qu'on ne doit jamais pardonner. Je confesse que je vous ay disputée contre un Rival insolent, soûtenu d'une faction puissante. Mais faloit-il vous céder lâchement? Vous me direz qu'il y avoit des milieux à prendre : mais quel milieu y a-il entre vous voir

et ne vous voir pas. Estre quelque année sans voir? Je vous entends, Iris, vous vouliez un entr'acte dans la pièce, je devois laisser à mon Rival le temps de se lasser de vos froideurs, et peut-estre de vos caresses : après vous auriez rajusté les choses, j'aurois trouvé le champ libre, et nous aurions continué l'histoire. Mais quand j'aurois esté assez accommodant pour cela, n'aurois-je pas bien réussi à vous laisser sur vostre bonne foy? Quelle fidélité auriez-vous gardée à un Amant si lâche, vous qui n'avez pû estre trois mois fidelle au plus ferme de tous les Amans. Que n'auriez-vous point esté en droit de faire après ce honteux abandonnement; vous qui après m'avoir veu tout risquer pour deffendre ma conqueste, avez esté capable de la remettre entre les mains d'un Rival dont vous aviez juré la perte. Je vous demande pardon, Iris, de n'avoir pu faire une lâcheté qui auroit eu de quoy vous plaire : Mais depuis quand m'avez-vous fait une faute de cette conduite, dont vous m'avez autrefois rendu grâces à genoux? Songez que ce n'est que depuis qu'en une seule action vous avez enchéry sur toutes les infidelles; que depuis que vous avez confondu en une seule infidélité, la bassesse, l'ingratitude, et la trahison; que depuis vous avez mis en ma place vostre tyran et mon ennemy; enfin que depuis que vous avez eu besoin d'un prétexte pour couvrir des crimes. Je pourrois vous confondre par les lettres que vous m'avez écrites plus de quatre mois après nostre séparation : Elles preuvent que vous ne vous estiez pas encore alors apperceuë que je fusse coupable, que vous ne vous plaigniez pas que je vous eusse exposée, si ce n'est à trop de reconnoissance, et à trop d'impuissance de vous acquiter envers moy; que vous estiez persuadée que j'avois respecté vostre nom, et vos intérests dans nostre querelle, et que mon Rival les avoit prostituez; qu'enfin vous pensiez et me devoir une amour inaltérable, et luy devoir une haine immortelle. Mais quoy serois-je plus content quand je vous aurois confonduë. Hélas! j'aymerois bien mieux vous avoir justifiée. J'aymerois bien mieux me pouvoir cacher les véritables raisons que j'ai euës de m'écarter de vous; et m'abuser jusqu'à croire que c'est plûtost ma mauvaise fortune que vostre infidélité, qui a rebuté mon amour.

Ouy ma fortune (Iris) estoit assez cruelle
　　Pour m'empescher d'estre amoureux,
Mais je n'ay pas osé me croire malheureux
　　Tant que je vous ay crû fidelle.

Ainsi mon amour n'a commencé à se rebuter, que du jour de vostre infidélité connuë, et c'est de ce jour-là seulement, que vous m'avez fait horreur, et vous et ma Fortune; mais le croirez-vous, et seray-je assez foible pour le dire : Oüy, je veux bien pour vostre peine, que vous sçachiez que ma Fortune m'a fait beaucoup moins d'horreur que vous, et que vous m'en avez fait beaucoup moins que vous ne m'en deviez faire. Mais ne vous flattez-pas de cet aveu, je me hays de ne vous hayr pas assez. J'abhorre ce qui reste de vous dans mon cœur, et il ne sert plus qu'à m'avertir de me combattre sans cesse, et de vous fuïr éternellement. Je fais l'un et l'autre il y a plus de sept grandes années, et depuis ce temps-là

je puis dire qu'à cette lettre près (que je ferois sagement de ne vous envoyer pas) je n'ay par aucune foiblesse paru digne du traittement que j'ay receu de vous :

N'y plainte jusqu'icy, ny retour de tendresse,
N'a sollicité vos remors,
Et qui jamais d'entre les morts,
Laissa plus vivre en paix et Rival et Maistresse?
Joüissez du repos que ma fierté vous laisse.
Je ne ferai jamais d'efforts
Pour rompre vos plus doux accords,
Je suis sage, ou je sçais feindre de la sagesse.
Il est vray qu'il m'en coûte un peu,
Je fais sans rougir cet aveu,
Puisque sur mon amour j'ay pris quelque avantage;
Vous qui m'avez donné sans peine du dessous,
Vantez-vous, Iris, d'estre sage,
Je serois bien fâché de l'estre comme vous.

Il est bon que je le sois à mes dépens. J'en auray plus de soin de conserver ma sagesse. La vostre vous coûte si peu que vous courez risque d'en faire souvent bon marché. Vous cessez d'aymer avec une facilité que je ne vous envie point; mais ne m'enviez point l'avantage de cesser difficilement; ne m'accusez plus d'avoir l'âme légère, et pour tout dire, ne m'accusez plus d'estre fait comme vous. Contentez-vous que je ne dise point que vous n'estes pas faite comme moy; car on est si persuadé que je sçais comment vous estes faite, que je ne le diray jamais sans me faire croire. J'ay gardé jusqu'à présent une modération qui vous doit servir d'exemple. Quoy! l'injustice que vous m'avez faite n'est-elle pas assez grande pour estre la dernière? Ne sçauriez-vous consentir à me la laisser digérer tranquillement? Vous resteroit-il quelque dépit que j'y fusse insensible? Hé bien! Iris, je ne le suis pas. Joüissez tant qu'il vous plaira de ma sensibilité, mais je vous conjure du moins de ne l'exercer plus par des injustices nouvelles. Souffrez qu'on se persuade que je m'entends assez en beauté pour n'en avoir jamais pû préférer aucune à la vostre, si vous m'aviez jugé digne d'en estre l'unique adorateur. Qu'y a-t-il en cela qui vous blesse? Craignez-vous de passer pour inconstante? L'inconstance n'est qu'une peccadille pour vous, et ce seroit un grand crime pour moy. Craignez-vous de passer pour aveugle dans vostre second choix? On sçait que personne ne vous peut mériter et que vostre amour sera toûjours ce que vos amans auront de plus recommandable. Craignez-vous enfin qu'on vous reproche la lâcheté d'avoir sacrifié un mal-heureux amant à un heureux rival, et vostre martyr à son persécuteur? Allez, Iris, je feray tout mon possible pour vous justifier; je m'occuperay à chercher toutes les raisons qui vous pourront absoudre. Je n'en manque pas quelquefois dans les causes les plus déplorées; si je n'en trouve pas pour vous deffendre, j'en laisseray du moins deviner à vos accusateurs; et s'ils en trouvent, je

les confirmeray par mon silence; mais encore une fois, je vous supplie de n'en point alléguer qui choquent mon honneur et ma fidélité :

Je perds en vostre amour un bien d'un si grand prix,
Qu'il vous coûteroit trop, Iris,
De m'en rendre la joüissance;
Mais laissez-moi du moins joüir de ma constance.
Hélas si c'est un bien,
Il ne vous coûte rien.

Je ne sçais ce que je vous dirois si je vous en disois davantage, et je pense mesme que je ne sçay pas trop bien ce que je vous dis. Adieu. Un homme accoustumé à vous dire les choses du monde les plus tendres et les plus soûmises, ne sçauroit assez se deffier du plaisir qu'il prend à vous dire les plus dures et les plus fières[1].

AUTRE (lettre)

Je sçavois bien, Iris, que vous aviez un grand talent pour plaisanter: mais je n'aurois jamais pensé que vous eussiez assez de hardiesse pour adjoûter la plaisanterie à l'outrage. Vous n'avez jamais aymé que moy (dites-vous), vous m'aymez encore, et vous ne prétendez pas m'avoir perdu. Mais de grâce, est-ce bien à moi que vous parlez? Songez un peu que vous ne m'avez jamais veu duppe en amour, et que je ne suis pas d'humeur à croire que sur bons gages. Quelle apparence donc que je sois assez simple pour vous croire sur vostre parole? Je suis en peine si vous avez concerté avec vostre amant la lettre que vous m'avez écrite, et s'il a exigé que vous luy donnassiez le plaisir de connoistre que vous estes maistresse de mes retours. Si cela est, asseurez-le s'il vous plaist de ma part, qu'il se divertira mieux avec vous qu'avec moy et que ce n'est pas mesme un coup seur pour luy que de m'avoir pour tiers dans vos divertissemens. Je connois vos endroits foibles; je ne sçache pas qu'il en ait de forts, et il n'a pas besoin que je taste ny son cœur ny le vostre. Veut-il que nous fassions assaut de bel esprit, ostez-luy ce dessein; car entre nous ce ne seroit pas un assaut de réputation pour luy. Qu'il se contente de vous tenir lieu d'un habile homme, et qu'il ne s'expose point à prouver que vous n'aymez pas toûjours en habile fille. Je le connois pour un Cavalier insultant; mais je sçais aussi qu'il lui faut bien de l'ayde pour se résoudre à faire une insulte, et qu'il y réüssit assez mal. Ne vous meslez point de l'ayder, Iris, joüissez sans orgueil d'une conqueste qui ne vous acquiert pas de gloire, et traittez sans mépris un amant qui ne vous a pas fait de honte. Aussi bien vous ne me faites pas grand dépit par votre jeu de contre-véritez. Que je vous sois cher à faux : que mon successeur vous soit indifférent de mesme, que m'importe?

1. *Œuvres diverses, 1670.*

Si vous m'aviez esté cruelle,
J'aurois peine à vous voir sensible à d'autres feux;
Mais mon sort n'est pas mal-heureux,
Iris, vous n'estes qu'infidelle.

Qui que ce soit qui vous possède,
Il a beau se vanter d'estre aymé constamment;
Il faudra toûjours qu'il me cède
L'honneur d'avoir esté le premier vostre Amant.

Je le serois encor peut-estre,
Si vostre esprit portoit au-delà de vos sens :
Mais hélas! le moyen de l'estre,
Et d'estre au nombre des absens.

Pour ne vous perdre point, le plus grand des secrets
Est de chasser toûjours à veuë.
Il vous faut compter pour perduë
Dès qu'on ne vous tient plus de près.

Voilà l'Evangile en vers que je vous envoye, faites-en vostre profit, Iris. J'espère que les grandes véritez qu'il renferme vous engageront dans des réflexions salutaires, et qu'elles vous donneront un peu de respect pour celui qui vous l'annonce. Il ne vous sied pas bien de me railler, et vous ne le sçauriez faire sans scandale. Croyez-moy, il ne faut jamais joüer ceux avec qui on s'est trop joüée : autrement on met au jeu plus qu'on ne pense, et on court fortune de ne s'en pas retirer sans chagrin. Adieu, je vous permets de communiquer cette lettre à vostre amant, et vous me ferez plaisir de l'inviter à me répondre à droiture. S'il est tenté d'un éclaircissement, une centaine de vos lettres me tireront d'affaire avec quelque avantage[1].

AUTRE (lettre)

Je suis plus heureux que je ne pensois, Iris; je vous croyois perdüe pour jamais, et vous voilà de retour. Je ne sçais si vous avez bien veu du pays; mais il y a longtemps que vous avez pris l'écart. Je vous sçais pourtant bon gré de revenir à moy de si loin et de me rapporter si franchement vostre cœur échappé de tant de hazards, ou las de tant de mauvais gistes. Le monde croira sans doute qu'après avoir bien cherché vous n'avez pû trouver à le loger mieux que chez moy; ainsi vostre retour me fera quelque honneur. Je compte encore pour beaucoup la confiance que vous prenez en mon amour, ou du moins en mon honnesteté, et je pense que si j'en puis prendre autant en la vostre, il ne me sera pas trop libre de ne vous aymer pas. Il me semble déjà que ma tendresse n'attend pas

1. *Œuvres diverses, 1670.*

pour ressusciter que j'aye pris mes seuretez, et je me veux un peu de mal de me sentir si facile à me rendre à vos offres. Trouvez bon que j'y résiste quelque temps, et que je ne leur cède pas mesme de bonne grâce. Je me persuade que je vous aymeray mieux, quand je vous auray fait faire pénitence. Il faut que je me vuide de tout le fiel dont vous m'avez remply ou je ne vous répons pas qu'il ne corrompe les douceurs que vous pouvez trouver dans nostre réconciliation. Laissez-moy donc un peu le plaisir de vous faire des reproches et de vous chanter des injures ; dites-moy bien que j'ay raison ; que vous n'estes que trop coupable ; mais que vous ne me donnerez aucun chagrin de vostre vie, et que vous voulez obtenir vostre grâce à quelque prix que ce soit. Peut-estre que je ne vous croiray pas ; mais peut-estre aussi que je seray trop heureux de vous croire ; et que mon repos dépendra tout à fait de ma crédulité. Avoüez que je vous dis bien des choses obligeantes après une infidélité si longue, et qu'il m'est bien honteux de sçavoir pas mieux vous disputer mon cœur. Que diray-je à mes amis pour excuser ma foiblesse? Voicy, Iris, par où j'ay commencé mon excuse,

En suivant mille feux follets,
Iris s'est long-temps égarée,
Long-temps on a veu ses poulets
Courir de contrée en contrée.

Enfin après dix ans complets,
Son inconstance est expirée.
Iris a rompu ses filets,
Et la Coquette est retirée.

Elle veut me rendre sa foy :
Hélas! amour conseille-moy!
Iris peut-elle estre fidelle?

Mais quand je t'ay bien consulté,
Tu me répons : « Ah! qu'elle est belle. »
Aymons-la donc ; hazard à l'infidélité.

Si cette excuse me peut justifier envers eux, peut-estre qu'elle me rendra coupable envers vous, mais en tout cas nous ferons une compensation de crimes. Je ne voy pas qu'il y aille trop du vostre. Cependant songez comment vous me mettrez en repos, et quel garant vous me donnerez de vostre conduite. La majorité d'Iris me fera-t-elle raison de sa minorité, et la fille de vingt-cinq ans me tiendra-t-elle ce que l'enfant de quinze ans ne m'avoit que promis? Hélas! j'apprends que vous estes plus belle que vous ne fustes jamais. Vous m'asseurez vous-mesme que vous n'avez rien perdu de tout ce qui vous avoit servy à me prendre. Mais que je trouve dans cette asseurance de sujets de crainte!

Si vous n'estes pas moins aymable,
On ne vous aymera pas moins ;

Et si pour vous toucher on prend les mesmes soins,
Serez-vous plus inexorable?
Que n'avez-vous moins de beauté,
Peut-estre en auriez-vous plus de fidélité?

Ma confiance, Iris, cherche à se retrancher contre cette crainte, et si l'amour ne la recevoit dans la place qu'il a gardée dans mon cœur, où pourroit-elle tenir contre une ennemie si puissante? Oüy, c'est l'amour seul qui luy preste un azile, et qui luy donne des forces. C'est luy seul qui me dispose à croire que vous ne me redonnez pas vostre cœur pour avoir le plaisir de m'en faire un second larcin, ou plutost de me l'arracher une seconde fois. Enfin c'est luy qui me répond que c'est de bonne foy que vous me rappellez à la vie. Mais que sçay-je s'il ne me trompe point; si vous n'estes point tentée de rafiner sur la cruauté des Tyrans ordinaires, qui ne peuvent faire souffrir qu'une mort, et si vous ne me voulez point faire revivre, pour me faire mourir deux fois :

J'entends de la mort des amans,
Qui (si l'on en croit vos Romans)
Est cent fois plus cruelle
Que la mort naturelle.
Consultez vos Héros et leurs beaux sentimens,
Ils craignent un bourreau bien moins qu'une infidelle.

Je m'apperçois, Iris, qu'ils ne se trompent guères; car :

On craint en vain la mort qui n'épargne personne,
Elle n'est pas un mal, et guérit de tous maux,
Et quand nous tombons sous sa faux
Que de soucis elle moissonne.

Craignons, craignons la mort aux seuls Amans fatale.
Hélas! il s'en faut bien que l'autre ne l'égale;
C'est la mort éternelle à quiconque ayme bien;
Et c'est la mort qui ne guérit de rien.

Prenez vos mesures là-dessus, et songez à me répondre de vous. Pour moy je ne vous répons de rien. Vous estes belle, jeune, engageante, spirituelle; enfin vous avez vos seuretez par devers vous, et si vous les voulez toutes entières, vous n'avez qu'à estre fidelle[1].

1. *Œuvres diverses, 1670.*

A LUCRÈCE

Vous n'estes guères clairvoyante, ou vous n'estes guères sincère, quand vous me dites que vous ne sçauriez souffrir Aristippe. Lucrèce je voy plus loin que vous, ou je voy plus loin que vous ne voulez. Je m'apperçoy ou que vostre passion se dérobe à vostre jugement, ou que vous dérobez vostre passion à ma connoissance. Lequel est-ce des deux? Me dites-vous ce que vous voulez que je pense, ou me dites-vous ce que vous pensez? Si vous me dites ce que vous voulez que je pense :

Croyez-vous (si l'amour m'éclaire)
Pouvoir m'aveugler aisément?
Dans le plus ténébreux mystère
Il fait jour aux yeux d'un Amant.

Si vous me dites ce que vous pensez, il faut avoüer que :

L'amour vous jouë un méchant tour,
Il entre en masque en vostre âme inhumaine.
Vous croyez voir chez vous la haine,
Vous vous trompez, Lucrèce, c'est l'amour.

Tout de bon seriez-vous assez extravagante pour haïr Aristippe, avec tout ce qu'il a de bonne mine, d'esprit, de cœur, de sagesse, de civilité, de douceur, et de complaisance et (pour ne rien obmettre), avec tout ce qu'il a d'amour pour vous. En vérité je vous deffie de le haïr, et (si j'ozois) je vous deffirois mesme de ne l'aymer pas; mais je pense qu'il n'est plus temps que je vous en deffie. Vous ne sçauriez plus le hayr que parce qu'il vous force à l'aymer.

Quand on s'obstine à deffendre son cœur,
Contre un Amant qui s'obstine à le prendre,
On hait tout ce qui peut faire craindre un Vainqueur,
Et tout ce qui force à se rendre.

Bonne mine, vertus, et rares qualitez
Sont autant de sujets de haine et de colère
Les soûmissions mesme ont le don de déplaire,
Et n'attirent que des fiertez.

Je ne m'estonne pas, Lucrèce, si vous recevez mal les respects d'Aristippe, Vous les regardez comme les instrumens de vostre deffaite; et jusques à ce que vous soyez tout à fait vaincuë, vous vous irriterez contre tout ce qui vous peut vaincre : Vous vous irriterez mesme contre vous :

Sur le point de céder
On se picque de se garder

Avecque la pudeur la fierté s'intéresse.
Et l'on combat également,
Et la force de son Amant,
Et sa propre foiblesse.

Mais ou je ne m'y connois guères, ou le combat ne sera pas long. Vostre cœur ne tient plus qu'à un filet, et Aristippe n'a pas encore beaucoup à tirer pour l'avoir. Vous ne le disputez plus que par bien-séance. Vous imitez ces Gouverneurs de Places, qui se deffendent plûtost pour gagner l'estime du vainqueur, que pour gagner la victoire; et qui font une résistance honneste pour obtenir une composition honorable. Croyez-moy, Lucrèce, ne vous contraignez plus à mal-traitter Aristippe; et dispensez-vous de le recevoir incivilement. On sçait que vous n'estes pas naturellement incivile. Il faut que vous vous fassiez effort pour refuser de la civilité à un aussi honneste homme qu'Aristippe, et l'effort que vous vous faites donne à penser que vous avez besoin de vous vaincre pour le combattre. Que ne vous épargnez-vous toute cette peine?

Quand on ne se deffend qu'en vain,
On ne sçauroit trop tost se rendre.
Qui se rend aujourd'huy sauve le lendemain,
Et met à bien le temps qu'on perd à se deffendre.
Sçachez Lucrèce qu'en amour
On perd trop quand on perd un jour.

Vous me demanderez d'où j'infère la disposition que vous avez à aymer Aristippe, puisque je ne voy chez vous que des marques de haine et de mépris pour luy; que toutes vos actions et toutes vos paroles luy sont désavantageuses; et que vous ne luy avez jusqu'à présent donné que des sujets de se plaindre. Mais hélas! Lucrèce, qu'Aristippe est heureux d'estre bizarrement traitté d'une fille si raisonnable; d'estre hay sans sujet d'une fille si juste, et d'estre méprisé à faux d'une fille si éclairée. Quel plaisir n'a-t-il point quand il songe que la cause qui vous fait agir est toute chez vous; et qu'il n'y a rien dans sa naissance, dans sa fortune, dans sa personne, dans son esprit, et dans ses mœurs, qui vous puisse fournir ny raisons, ny prétextes de haine. Ah Lucrèce! ne vous y mécontez pas : Il est assez habile homme pour sçavoir que les conduites extraordinaires et broüillées sont d'un grand augure en amour. Il me semble, après que vous luy avez dit bien des choses désobligeantes, et que vous avez fait faire quelques foibles sorties à vostre colère, je l'entends qui se dit en secret :

En vain on tâche à s'animer
Contre ce que l'on craint d'aymer,
A se le déguiser on pert toute sa peine
Le cœur n'est que trop éclaircy,
On plaist déjà beaucoup quand on déplaist ainsi,
Et l'amour n'est pas loin quand on cherche la haine.

Vous avez beau chercher un endroit par où vous le puissiez haïr; ou vous n'en découvrez point ou si vous en découvrez quelqu'un, vous n'oseriez vous en vanter, de crainte qu'on ne trouve vostre découverte ridicule; ou qu'on ne s'apperçoive peut-estre que vous mordez la pierre qui vous a frappée. Vous avez une fois dit, que vous remarquiez chez Aristippe une affectation de plaire, qui vous paroissoit fort déplaisante. On vous a répondu : « Vous avez raison, Lucrèce, il vous en coûte assez pour l'avoir remarqué ». Depuis ce temps-là vous n'avez plus hazardé vos motifs au jugement de personne, et vous vous estes contentée de vous expliquer de vostre aversion. Aussi n'avez-vous pas trop réüssi à la persuader, et je ne voy, sur ce chapitre, que des incrédules que vous n'avez pû convertir. Pour moy, Lucrèce, je fais gloire d'estre leur Patriarche; et je ne pense pas qu'il vous soit aisé de me faire abjurer ma croyance. Il me souvient bien qu'après avoir épuisé toutes les méchantes raisons, vous vous estes retranchée sur les raisons secrettes, et sur l'antipathie; c'est-à-dire que vous avez fait justement comme les Charlatans, qui pour faire valoir leurs préservatifs, ont toûjours recours en dernier ressort aux vertus occultes. Mais je ne sçay si je voudrois faire grâce de cette couverture, toute méchante qu'elle est. Non, Lucrèce, je ne suis pas assez redevable à vostre confiance pour ayder à vostre déguisement. Dites-moy donc, je vous prie, pourquoy voyez-vous si souvent Aristippe, puisque vous estes née pour le haïr? Vous recevez (me répondrez-vous) toutes ses visites avec chagrin; il est vray : mais vous les recevez toutes. Ce n'est pas la civilité qui vous engage (car vous ne le recevez pas civilement); ce n'est pas aussi l'amitié (car vous le haïssez naturellement), qu'est-ce donc? Vous verrez que c'est la haine qui jouë le roole de l'amour. Ah! la dangereuse ennemie que vous estes, Lucrèce, sans doute vous voulez faire une trahison au pauvre Aristippe; et vous avez bien la mine de le faire mourir entre vos bras. Mais prenez garde de tomber dans le piège que vous luy préparez, et de mourir vous-mesme entre les siens. Voulez-vous que je vous enseigne un moyen de satisfaire à vostre haine, et de pourvoir à vostre seureté? Priez Aristippe de ne venir plus chez vous : ou quand il y viendra, faites dire que vous n'y estes pas. Vous n'aurez pas gardé trois mois cette conduite, qu'on commencera à vous croire; mais tant que vous le verrez assiduëment, et que vous vous divertirez à luy faire tous les jours la guerre, tout ce qu'on pourra dire de moins, ce sera que vous estes une fille hardie, et que vous aimez à vous trouver à l'occasion. Il y a encore un moyen de me persuader sans le bannir. Aimez-moi, Lucrèce, et je croiray que vous le haïssez : Mais donnez-moy des gages si asseurez, que je ne puisse pas craindre que vostre amour ne porte à faux, aussi bien que vostre haine :

Ne vous faites point de scrupule
De me montrer vostre panchant.
L'Amant jaloux est incrédule;
Et ne se rend qu'à bout touchant.

Jusques-là je vous entendray parler de l'inclination que vous avez pour moy, et de l'aversion que vous avez pour Aristippe, comme d'une histoire

faite à plaisir. Cependant je demeureray toûjours dans le sentiment que vous aimez Aristippe. J'appelleray de tous vos discours à vostre conduite et à son mérite qui jugeront nostre différend, et qui déclareront sans doute que vous rejettez malgré vous, et que vous vous rendrez bien-tost de tout vostre cœur. Mais quoy

Fussiez-vous cent fois plus Lucresse,
Vous trouvera-t-il sans tendresse,
Si je le trouve sans deffaut?
On peut bien plaire à sa Maistresse,
Quant on plaist mesme à ses rivaux.

Voilà, Lucrèce, le plus sincèrement du monde tout ce que je pense de l'estat de vostre âme pour Aristippe. Vous l'avez voulu sçavoir. Voyez à quoy vous devez vous en tenir, et trouvez bon que je m'en tienne à devenir plutost la victime d'Aristippe, que la duppe de Lucrèce[1].

BAIL DU CŒUR DE CLORIS

Pardevant les Notaires Gardenotes du Roy Cupidon, nostre Sire, dans toute l'étendue de l'Empire amoureux, soussignez. Fut présente la belle Cloris, Bourgeoise de la ville de Cypre, demeurant rüe et proche du Temple d'Adonis. Laquelle a par ces présentes baillé et délaissé à titre de loyer, promis faire joüir, et garantir de tous troubles et empeschemens, à l'amoureux Daphnis, aussi Bourgeois de ladite ville de Cypre, demeurant rüe, et proche du Temple de Vénus, à ce présent et acceptant un Cœur à elle appartenant, par rétrocession qui luy en a esté faite par l'inconstant Hylas, son Espoux, par Acte passé pardevant le Dégoust et le Mépris, Notaires en la ville de S. Léger sur l'Euripe, duquel Acte (fait double entre les parties) n'a esté laissé aucune minute du consentement d'icelles. Le présent Bail dudit Cœur fait audit Daphnis avec toutes ses appartenances, circonstances et dépendances, sçavoir :

Deux beaux yeux, où le cœur animé d'un feu pur
L'étincelant cristal, le transparant azur,
Où des divers objets que forme la Nature,
On peut voir en petit la naïve peinture,
Où tout voilé qu'il est, le cœur, sans y penser,
Se peint fidellement, et ne peut s'effacer.
Où l'on peut découvrir à travers de la flâme
Un amour recélé jusques au fond d'une âme.
Enfin où les Amans curieux de leur sort
Trouvent toûjours écrite, ou leur vie, ou leur mort :
Lisent le jour fatal aux grandes entreprises :
Et le moment heureux pour en venir aux prises.

1. *Œuvres diverses, 1670.*

Lesquels deux beaux yeux ladite Cloris sera tenuë d'arrester en sorte qu'ils ne s'égarent plus sur les différens objets ; qu'ils veillent sans cesse à la seureté du cœur ; et qu'ils ne servent qu'aux usages que le ledit Daphnis en prétend faire. Sera tenuë pareillement ladite bailleresse de mettre de bons contre-vents en dehors pour servir de deffenses contre les voleurs.

La modestie, et la pudeur,
Servent de contre-vents aux fenestres du cœur;
Et Cloris s'est assujettie,
(Sans préjudicier pourtant à son amour)
D'opposer aux voleurs, et de nuit, et de jour,
La pudeur, et la modestie.
Ces beaux yeux, en public toûjours si retenus,
En secret pour Daphnis perdront leur retenuë.
Ils verront les amours tous nus :
Et la volupté toute nuë.
Ils sçauront exciter les amoureux désirs.
Ils sçauront ménager les amoureux plaisirs.
Ils marqueront de la Nature
Les plus tendres mouvemens ;
Et ces bien-heureux momens,
Qui payent avec tant d'usure
Les mauvais jours des Amans.

Plus deux petites oreilles bien orlées, et rebordées, qui servent au cœur de conduit et de passage, pour les cajolleries, les fleurettes, les déclarations d'amour, les protestations de fidélité, les soûpirs, les plaintes, les prières, et pour tous les autres divertissemens de cette nature, à quoy il s'occupe ; S'oblige ladite Cloris de les fermer et condamner du costé du mauvais vent, en sorte que ledit preneur n'en puisse estre endommagé :

Qu'ainsi la médisance, et l'envie, et la haine,
Rencontrent en tout temps ce passage fermé :
De crainte que par leur haleine
Le cœur ne soit envenimé;
Que Daphnis affranchy de ces mortelles pestes,
Ne se sente jamais de leurs souffles funestes;
Que Cloris des Jaloux méprisant le dépit
Fasse ses oreilles au bruit :
Que leurs plaintes en l'air toûjours évaporées
Se dissipent en s'élevant;
Et qu'ils grondent enfin à ces portes sacrées,
Sans que le cœur en ait le moindre vent.

Plus,

Une bouche fraîche, et vermeille,
Qui sert au cœur de truchement,

Pour s'expliquer précizément,
Sur ce qu'il reçoit par l'oreille.
Une bouche, où la Volupté,
Cette Reyne des cœurs, flatteuse et délicatte,
Acorde la douceur avec la Majesté.
Et règne mollement sur un lit d'écarlatte.
Une bouche où Zéphir répand l'esprit des fleurs.
Où l'Amour avec ses trois sœurs,
Folâtre sur un tas de rozes;
Et dézarmé du trait fatal,
Entre deux lèvres demy-clozes
Se jouë d'un dard de coral.

Et parce que ladite bouche servoit cy-devant d'un passage commun à l'artifice et à la dissimulation, au compliment, et à la flatterie, qui logent sur le derrière dudit cœur, dans un appartement détaché d'iceluy ; il a esté convenu que ledit cœur demeureroit affranchy de cette servitude sauf à ladite Cloris, à dédommager lesdits hostes comme elle avizera. S'oblige aussi ladite bailleresse, de donner de la pente dans ledit passage, pour faire écouler toutes les ordures, et les immondices qui pourroient se former dans ledit cœur; comme les dépits, les chagrins, les soupçons, les dégousts, et les tentations nouvelles :

Que ces excrémens de l'amour
N'infectent jamais son séjour,
Qu'ils ne croupissent point : qu'ils coulent à leur aise :
Et que par ce canal secret,
Le cœur se tienne toûjours net,
Et ne garde point d'eau punaise.

Plus,

Deux beaux bras, que le cœur, par des liens cachez;
Tient à son service attachez :
Et qui pour écarter les maux qui se présentent,
Pour saisir les biens qui le tentent,
Sont incessamment empeschez.

Ladite Cloris ayant déclaré que lesdits bras n'avoient servy jusqu'à présent qu'à deffendre l'approche aux insolens, et aux importuns, qui tranchent des petits maistres, et qui font profession de l'amour entreprenant, et de l'amour brusque, il a esté convenu qu'outre ces fonctions, dans lesquelles elle s'oblige à les entretenir, elle les rendra souples, et propres à servir à l'amour tendre et carressant, que ledit Daphnis prétend loger avec luy dans ledit cœur. Et comme le cœur qu'occupe cet amour fait par l'entremise des bras la plus grande partie de ses affaires les plus touchantes et que

Par la vigilance éternelle,
Par l'union forte et fidelle,

De ces Ministres pleins de zèle,
Brûlant d'amour, gros de désirs,
Et las de perdre des soûpirs,
Il semble voler aux plaisirs,
Et se fondre avec ce qu'il ayme :
Jusqu'à ce qu'épuisé par de trop grands transports,
Il les laisse tomber, foibles, et demy-morts,
Et foible, et demy-mort luy-mesme:

Ladite Cloris consent pour gagner temps, et pour plus grande facilité, que ledit Daphnis mette luy-mesme ces beaux bras en estat de rendre tout le service dont il aura besoin; promettant d'agréer tout ce qui pour cela aura esté fait par ledit sieur Preneur. Mesme de le luy alloüer, et luy en tenir compte sur le prix du présent bail :

Plus deux Globes plus blancs que la neige nouvelle,
Aux costez du cœur flanquez,
Où les Pôles sont marquez
D'une framboise éternelle.

Ces Globes (dont le cœur est le premier mobile)
Servent à découvrir ses divers mouvemens.
Quiconque en amour est habile,
Sçait par eux le sort des Amans.

Par l'élévation de leur aymable Pôle,
Le progrès du voyage, où l'on s'est embarqué,
A qui sçait et carte, et boussole,
Est assez nettement marqué.

Quand on a le Pôle tout droit,
Il faut que l'aiguille se dresse;
Alors avec un peu d'adresse,
Le Patron promptement enfile le détroit.

Seur de sa route nuit et jour,
Il ne consulte plus d'étoiles;
Et mettant au vent toutes les voiles,
Il entre heureusement, et moüille au port d'Amour.

Ladite Bailleresse a promis, et promet de tenir lesdits Globes clos et couverts, et de les mettre, par de bonne barrières, hors d'atteinte; en sorte que les passans et les curieux ne soient pas en pouvoir de les toucher et de les flétrir.

Plus,

Au pied d'un petit mont, de mousse revestu,
Une grotte étroitte et profonde :

Où s'endort souvent la vertu,
Lasse de s'exercer, et d'exercer le monde.

Au creux de cette grotte obscure,
L'amour combat avec chaleur
Contre un vieux fantôme d'honneur,
Qui s'oppose sans cesse au bien de la Nature.

L'amour, quand ce combat est trop rude, et trop long,
Se rebutte souvent, et souvent fait retraite ;
Et jamais il n'obtient de victoire parfaite,
Si le plaisir n'est son second.

Mais quand la querelle est vuidée,
Et que le fantôme est deffait,
Il est noyé d'abord dans un torrent de lait,
Dont cette grotte est inondée.

Le cœur fournit pour cette guerre,
Le plus précieux de son bien ;
Mais quand l'amour a mis son ennemy par terre,
Toute la dépense n'est rien.
Il triomphe, en prodigue, et met tout en usage,
Sauf à vivre après de ménage.

Mais parce que l'inconstant Hylas, Espoux de ladite Cloris, a une clef de cette grotte, dont il a eu long-temps la joüissance, il a esté convenu que ladite Bailleresse en changera les gardes, afin que l'entrée n'en soit libre qu'audit Preneur.

Le surplus des lieux, ainsi qu'il se poursuit et comporte, dont et de plus ample déclaration, ledit Preneur se tient pour content, pour les avoir veus et visitez. Lesquels ladite Bailleresse livrera audit Preneur conformément aux uz et coutumes de ladite Ville de Cypre. Le présent bail fait pour le temps de dix années, à commencer du jour des présentes, moyennant

Grande fidélité, grands soins, et grand amour,
Bon service de sa personne,
Que Tircis rendra chaque jour,
Au gré de la belle Mignonne.

Et encore à la charge de faire dans ledit cœur, appartenances, circonstances, et dépendances, toutes menües réparations ; mesme entretenir la couverture, satisfaire aux charges de ladite ville de Cypre, et enfin user de tout en bon Père de famille, et rendre les lieux en bon état après les dix ans expirez, sauf à proroger s'il y eschet. Et pour l'exécution des présentes, lesdites parties ont esleu leur domicile, sçavoir ladite Bailleresse en la maison où elle est à présent demeurante en ladite ville de Cypre,

ruë d'Adonis où pend pour enseigne la Grotte enchantée. Et ledit preneur aussi dans sa maizon seize ruë de Vénus, où pend pour enseigne le brandon d'amour; ausquels lieux lesdites parties consentent que toutes assignations qui leur seront données. soient valables, sauf à changer lesdits domiciles quand ils verront bon estre, en s'avertissant toutefois par un exploit fait à propre personne. Car ainsi a esté accordé. Promettant, obligeant, renonçant. Fait et passé en l'étude des Notaires à Cypre le 1er Avril 1670. Expédiée double, et n'a esté laissé minute.

Cloris, Daphnis,
Le Dézir, Le Respect, Notaires[1].

AMARANTE

EGLOGUE

PHILÈNE, DAPHNIS

PHILÈNE

Pourquoi t'écartes-tu si loin de ton hameau,
Daphnis, et quel Berger veille sur ton troupeau?
Qui te force à courir une terre étrangère,
Sans peur pour tes brebis, sans peur pour ta Bergère?

DAPHNIS

Ha! Philène, tu vois un Berger malheureux,
Qui cède enfin aux coups d'un sort trop rigoureux.
Une barbare main, fauche dans mes prairies;
Mes brebis ont passé dans d'autres Bergeries;
J'ai tout perdu, Philène, et d'indignes Bergers
Possèdent ma Cabane, et tiennent mes vergers;
Enfin de tout le bien qui fut en ma puissance,
Sçais-tu ce qui me reste?

PHILÈNE

Eh quoi?

DAPHNIS

Mon innocence,
La faveur d'Apollon, la faveur de l'Amour,

1. *Œuvres diverses, 1670.*

PHILÈNE

Quoi, toujours amoureux :

DAPHNIS

Jusqu'à mon dernier jour.

PHILÈNE

L'Amour livre aux mépris les Bergers de notre âge;
Te voilà tantôt vieux, il est tems d'être sage.
Daphnis, on ne plait point quand on a cinquante ans,
Et si l'on plait encore, on ne plait pas long-tems :
Renonce pour jamais, à ce bien si fragile,
L'agréable pour toi doit être dans l'utile;
La Raison t'avertit d'en faire tout ton soin,
Ecoute la Raison, ou plutôt le besoin.
L'on verroit tes Taureaux luter sur nos montagnes;
Tes Chèvres, tes Moutons bondir dans nos Campagnes,
Et nos Bergers danser au son de tes pipeaux,
Si tu n'avois toûjours négligé tes troupeaux,
Et si, de ton amour volontaire victime,
Tu n'avois regardé l'intérest comme un crime.
Sors donc de ton erreur, songe à ton intérest,
Et voi la pauvreté terrible comme elle est.
Le plus parfait Berger tombé dans la misère,
Ne trouve à son secours ni Berger, ni Bergère;
On le craint, on le fuit, la plus ferme amitié
Lasse enfin de l'aider dégénère en pitié,
Et cette pitié vaine augmente sa disgrâce.
Evite cet état.

DAPHNIS

Que veux-tu que je fasse.
J'ai fait ce que j'ai pû pour être plus heureux,
Pour bannir loin de moi les soucis amoureux,
Je me suis arraché cent fois à ma tendresse;
Et j'ai quitté cent fois, et patrie, et maîtresse :
J'ai tenté la Fortune en mille lieux divers,
Et traînant mes malheurs j'ai couru l'Univers.
J'ai fait oüir mes Chants, dans cette terre heureuse,
Que baignoit l'Océan, et le Rhin, et la Meuse.
J'ai vû ces prez touffus, que d'énormes travaux
Sauvent depuis cent ans de la rage des eaux :
Jusque dans Albion j'ai cherché ma retraite;
Le Roi de la Tamise écoutoit ma musette;
Et ce Roi généreux eut été mon apui,
Si j'avois servi Pan, comme on le sert chez lui :

A travers des écueils, au péril des naufrages,
J'ai cherché la Sicile et ses gras pâturages :
Entre Scylle et Carybde, une ancienne Cité
Alloit bien-tôt me rendre à la tranquilité,
Si de son protecteur l'austère politique
Ne l'eut fait retourner sous un joug tirannique :
Réduit à retourner dans mon séjour natal,
J'y trouvai l'air pour moi toûjours aussi fatal;
Je portai mes ennuis de Province en Province;
J'eus le soin de garder quelques troupeaux du Prince;
Mais un traître Pasteur, animé contre moi,
Jettoit un sort sur eux, et j'étois sans emploi;
Enfin las de combattre un destin si contraire,
Je songe à me cacher dans un lieu solitaire,
Et d'un heureux Berger suivant partout les pas,
Je cherchai le repos, que je trouvai pas,
Ne m'accuse donc plus, laisse parler l'Envie,
L'amour n'a pas rempli tout le tems de ma vie;
Si dans mes jeunes ans je n'ai rien ménagé,
Dans un âge plus mur je n'ai rien négligé;
Mais le Ciel qui me hait me destine à la peine :
Je cède à son pouvoir, et me livre à sa haine.

PHILÈNE

Ne te plains point du Ciel, il t'a pû traiter mieux;
Mais les hommes, Daphnis, sont les joüets des Dieux;
Et nos fatalitez semblent de purs caprices :
Mais voions si ces Dieux t'ont fait tant d'injustices.
Si tu vis innocent, n'es-tu pas estimé?
Si tu vis amoureux, hé! n'es-tu pas aimé?
On t'aime vieux et pauvre, en veux-tu davantage?
La plus belle Bergère est *détruite*[1] à ton âge,
Et l'amour qui la fuit dez qu'elle est sans attraits,
T'accompagne, te rit, te prête encore ses traits.
La Fortune à tes vœux seule s'est opposée;
Mais conviens qu'une fois tu l'avois méprisée.
Elle se vange enfin, te méprise à son tour,
Et d'un air dédaigneux te renvoie à l'amour.
Veux-tu faire ta paix avec cette cruelle?
Qu'un de ses favoris te rajuste avec elle;
Par l'adresse d'Arcas, qu'elle a toujours aimé,
Peut-être son couroux sera-t-il désarmé.
Sers-toi donc du crédit de ce Berger si sage;
Fais tout pour le gagner, et mets tout en usage :

1. Var. : Sans charme.

Il te fera, s'il veut, valoir son amitié,
Il a tant de troupeaux, prens-en un à moitié;
Mais de le bien garder fais toute ton étude,
Et tu verras bien-tôt la Fortune moins rude,
Sur tout avec l'Amour romps, et dès aujourd'hui,
Pour être à la Fortune, il faut rompre avec lui.

DAPHNIS

Moi je n'aimerois plus, hé! scais-tu bien qui j'aime?

PHILÈNE

Non?

DAPHNIS

J'aime la vertu, j'aime la beauté même;
J'aime Amarante enfin, Berger, la connois-tu?

PHILÈNE

Je connois sa beauté, j'honore sa vertu,
Et je ne vois que trop à quoi tu t'es pû rendre :
Mais où sont les endroits par où tu l'as pù prendre;
Son Printemps dure encor, ton Automne est passé,
Et tu n'es plus de toi qn'un portrait effacé.
Borne donc tous tes vœux à remplir son estime :
Un vieil amant n'est bon qu'à servir de victime.
Daphnis à la jeunesse imprimons du respect,
Tout autre sentiment nous doit être suspect;
Je te l'ai déjà dit, il est tems d'être sage;
L'Amour livre au mépris les Bergers de notre âge.

DAPHNIS

Mais si j'étois aimé?

PHILÈNE

Tu serois malheureux.

DAPHNIS

J'aurois du moins raison d'être encor amoureux.

PHILÈNE

Peut-être.

DAPHNIS

Pense-tu que si mon Amarante
N'avoit gardé pour moi qu'une âme indifférente,
J'eusse pû l'acabler de mes empressemens,
Et servir de jouët à de jeunes amans?

Si-tôt que je la vis, je la *sentis*[1], Philène,
Elle avoit tous les traits de l'ingrate Climène ;
Mais j'eus soin d'éviter ses dangereux apas ;
Elle allarma mon cœur, et ne le conquit pas,
Climène, me disois-je, étoit faite comme elle,
Et Climène pourtant n'étoit qu'une infidelle,
Que ne m'ont point coûté ses infidélitez !
Ah ! fuions, et craignons ce rapport de beautez ;
Plein de cette terreur j'évitois sa présence,
Elle s'en apperçut, et s'en fit une offense :
Ah ! Berger tu me fuis ! Peut-on sçavoir pourquoi,
Dit-elle ; ne crains rien, je te répons de toi ;
Mais plutôt fuis toujours, j'approuve ta conduite,
Et je prens plus que toi d'intérest à ta fuite.
Elle fuit elle-même, en achevant ces mots,
J'en cherche en vain le sens, et j'en perds le repos :
Je vais dans sa Cabane éclaircir ce mistère,
Au nom des Dieux, lui dis-je, explique-toi Bergère ;
De tes derniers discours lève l'obscurité,
Et ne me laisse pas plus longtems agité ;
Tu crois qūe je te fuis, et je te le confesse ;
Je te laisse à penser si c'est force ou foiblesse ;
Mais j'enseigne aux plus forts à craindre tes apas ;
Et t'honore en fuiant, plus qu'en suivant tes pas :
Si c'est là l'intérest que tu prens à ma fuite,
Que ma fuite à jamais signale ton mérite :
Mais quand à mes dépens je veux bien t'éviter,
N'est-ce point par mépris que tu veux m'écarter ?
Que je suis malheureux, si je t'ai pû déplaire !
Hélas, au nom des Dieux, explique-toi Bergère.

PHILÈNE

De l'air dont de ta part l'entretien s'engagea,
Tu craignois de l'aimer, et tu l'aimois déjà ;
Ton amour inquiet, et las de la contrainte,
Empruntoit pour parler, le masque de la crainte.
La Bergère est adroite, elle connut l'amour,
Que te répondit-elle ?

DAPHNIS

Elle prit ce détour,
Tu me fuis. J'y consens, et je te le conseille ;
Ne puis-je pas Berger, te rendre la pareille ?
Mais je te fuis aussi, tu le mérite bien,
Va, sors, j'en dis assez, ne demande plus rien,

1. Var. : craignis.

Tu me chasse, lui dis-je. Oui, tu m'es incommode,
Reprit-elle, va, sors, je t'honore à ta mode.
Prêt à lui repartir, je vis entrer Lycas :
Ce Berger me jetta dans un autre embarras;
Je crus qu'on me chassoit pour le voir tête à tête :
Il vint comme un vainqueur en pays de conquête;
Son air grave et content, son air de Souverain,
Me parurent d'abord insulter mon chagrin.
Il me remplit le cœur de haine et de colère;
Je lui lançai les traits d'une satyre amère,
Le Berger en pâlit, et ce prompt mouvement
Me fit voir dans Lycas un trop heureux amant,
Il l'étoit tant hélas! qu'il se lassoit de l'être :
Une indigne Bergère avoit charmé ce traître.
Amarante avec soin cachant son désespoir,
Tâchoit de rappeler Lycas à son devoir :
Mais en vain tant d'amour, en vain tant de constance!
L'ingrat gardoit à peine un peu de bienséance.
Une heure dérobée à son nouvel amour
Lui sembloit auprès d'elle un long et triste jour,
Et dans cette heure encor une froideur brutale
Offençoit Amarante, et vangeoit sa rivale.
Sur mon premier soupçon cherchant à m'éclaircir.
J'appris ce triste état, et voulus l'adoucir :
J'allai chez la Bergère, et pris part à sa peine,
J'avois donc pour Lycas une trop juste haine :
Le lâche te trahit, lui dis-je, et tu vois bien
Qu'indigne de ton cœur, il soulevoit le mien :
Pourquoi donc t'irriter de l'excez de mon zèle,
Et prendre le parti d'un amant infidelle ?
Elle me répondit, ton zèle m'est suspect,
Et tu devrois pour moi garder plus de respect,
Oui, Lycas est ingrat, oui, Lycas est parjure :
Mais qui t'a mis en droit de venger mon injure?
Et comment la venger? tu ne la sçavois pas.
Ah! quelqu'autre raison te fait haïr Lycas.
Je ne la cherche point, et je te le pardonne ;
Mais crains qu'une autre fois je ne sois pas si bonne :
Deviens donc plus discret, et sur mes intérets
Prends feu plus sagement, ou ne le prends jamais;
Je sçai les ménager... Ah! lui dis-je; Amarante,
Ma haine pour Lycas, comme toi m'épouvante :
Il est mille Bergers capables de trahir,
Et que je ne prends pas la peine de haïr;
Mais j'abhorre Lycas, et je fais pis encore,
Je le méprise autant du moins que je l'abhorre;
Comment peus-tu l'aimer? J'étois encor enfant,
Dit-elle, et j'ignorois ce que c'est qu'un amant;

Il prenoit mille soins d'élever mon enfance,
Et ne manquoit jamais pour moi de complaisance ;
Je le voiois partout, aux bois, chez moi, chez lui,
Partout il s'occupoit à charmer mon ennui ;
Il avoit l'air si doux, si soumis, et si tendre ;
Hélas ! un jeune cœur à moins se laisse prendre ;
Il quittoit son troupeau pour conduire le mien ;
Il baisoit mes brebis ; il caressoit mon chien ;
Il n'étoit point de fleurs dans nos prez, dans nos landes,
Dont sa main tous les jours ne me fit des guirlandes ;
Les pleins paniers de fruits accompagnoient ses fleurs ;
De toutes les saisons il m'offroit les douceurs ;
L'hiver tous les matins les muscats de ses treilles,
Soigneusement gardez, remplissoient mes corbeilles,
Pour moi tous les matins il écrémoit son lait ;
Et par ses soins enfin j'avois tout à souhait.
Comment ne l'aimer pas ? Un si faux caractère
Surprend aisément, dis-je, une jeune Bergère ;
Mais quand on le connoit, on en fait peu de cas :
Tous les trompeurs sont faits comme tu peins Lycas ;
Dans les menus devoirs prêts à tout, sans défaite,
Et dans les grands efforts prêts à battre en retraite.
Ah, je le sçais trop bien ; mais je le sçais trop tard,
Reprit-elle, un bon cœur fait tout avec moins d'art :
Le mien pour ce Berger agissoit sans étude,
Et suivoit la Nature, ou suivoit l'habitude ;
Pour prouver mon amour, je ne méditois rien ;
Mais toûjours sur le champ j'en trouvois le moien ;
Ah ! que n'a-t-on point dit de mes folles tendresses ?
Mon cœur à mon esprit fournissoit mille adresses,
On le croioit heureux bien plus qu'il ne l'étoit ;
Mais il l'étoit bien plus qu'il ne le méritoit.
N'en parlons plus, Daphnis, épargne à ma mémoire
Le détail importun d'une si triste histoire ;
J'en hay le souvenir, et n'y veux plus songer ;
Je défends ma Cabane à ce lâche Berger,
Tu ne l'y verras plus... Ta fierté t'y convie,
Et cet exil importe au repos de ta vie,
Lui dis-je, affermis-toi dans ce juste dessein,
Et puisque tu veux bien t'épancher dans mon sein,
Suis mon conseil Bergère... après ma confidence,
Je m'abandonnerai sans peine à ta prudence,
Je fais fond sur Daphnis, et sur son amitié :
Il ne sçait de mes maux encor que la moitié :
Il sçaura tout un jour, et je prétends, dit-elle,
Qu'un ami seur remplace un amant infidelle,
C'est, lui dis-je, être heureux que d'être ton ami ;
Mais c'est, à dire vrai, ne l'être qu'à demi ;

Peut-être qu'un amant viendra m'ôter ce titre,
Et de tes volontez se rendra seul arbitre;
Tu me sacrifiras à ses chagrins un jour;
La plus forte amitié cède au plus foible amour;
Mais quand tu me rendrois exempt de ces allarmes,
Qui me garentira de l'effet de tes charmes,
Auras-tu le secret de ne me pas charmer?
Aurai-je le pouvoir de ne te pas aimer?
Et t'aimerois-je enfin sans vouloir que tu m'aimes?
Mon sort de tous cotez m'offre des maux extrêmes :
Je mourai de douleur si tu ne m'aime pas;
Et si tu m'aime enfin, que deviendrai-je, hélas!
Ce Berger, dira-t-on, ne sera jamais sage,
Ah! qu'il le fait beau voir amoureux à son âge,
Auprès d'une Bergère, assis sous un ormeau,
Sur des tons languissans enfler son chalumeau,
D'un œil indifférent voir ses brebis errantes,
Sans pasteur, sans pasture, et maigres, et mourantes;
Que je plains sa famille, et qu'elle aura d'ennui!
Le voilà mort pour elle, il ne vit que pour lui.
Il veut dans le plaisir achever ses années,
Et laisser tout aller au gré des destinées.
Donnerai-je sujet à ces sots entretiens?
Moi qui suis plus sensible aux maux d'autrui, qu'aux miens,
Et qui pour y pourvoir fis tant de courses vaines,
Quittai tant de plaisirs, et souffris tant de peines.
Non Bergère, je veux... hé! que puis-je vouloir?
Tu demande mon cœur, je crois te le devoir;
Mais en vain contre toi je voudrois le deffendre;
Tu ne l'as demandé qu'après l'avoir sçu prendre,
Jouis donc de ce cœur, que tu daignes choisir;
De la seule amitié vante-lui le plaisir;
Donne-lui de l'horreur pour l'amour qui le tente;
Parois-moi seure amie, et dangereuse amante;
Et si de ton ami je deviens ton amant,
Ne te rebute pas, et plains-moi seulement,
Toûjours sur tes froideurs je me rendrai justice.
Et j'attendrai toûjours que la mort me guérisse.
Ah! Daphnis, me dit-elle, je te fais trop de peur,
Lycas est assez fort pour reprendre son cœur,
Pour retenir le tien as-tu trop de foiblesse?
Hé bien! je prendrai soin de borner ta tendresse,
Et si jusqu'à l'amour elle va malgré moi,
Je n'aimerai personne, ou n'aimerai que toi;
Ne crois pas qu'à tes vœux ton âge soit contraire,
Ta jeunesse, Berger, ne fut que trop légère :
Je te craindrois plus jeune, et trois lustres de moins,
Ne t'aideroient qu'à perdre auprès de moi tes soins :

Il faut dans un amant un cœur et de la tête,
Ou jamais on n'en fait une seure conquête.
Pour moi si j'aime encor, je veux ma seureté,
Et je crois la trouver dans la maturité :
J'aime de ton esprit les qualitez solides ;
Tu sçais tout ce qu'ont sçu nos plus sages Druides ;
Tu joins à leur sçavoir le sçavoir des neuf Sœurs,
Et tu possède à fond la science des mœurs :
S'il s'agit de fléchir le cœur d'une inhumaine,
Nul Berger mieux que toi ne fait sentir sa peine :
Enfin les Dieux t'ont fait exprès pour les amours,
Tu peux toûjours aimer, on t'aimera toûjours ;
Le tems sur ton visage a pû marquer ses traces,
Mais tu n'es pas encor abandonné des graces.
Ne t'arrête donc plus par tant de vains égards ;
Cède à notre amitié ; j'en prends tous les hazards.
Qu'aurois-tu dit, Philène?

PHILÈNE

Hé ! qu'aurois-je pu dire ?
L'amour fait fuir le Sage, et l'amitié l'attire :
Je crois que comme toi, je me serois rendu,

DAPHNIS

Te serois-tu plutôt comme moi défendu ?
Inflexible à l'amour, à l'amitié fidelle,
Pendant un lustre entier, j'ai pû voir cette belle,
Qu'elle étoit belle alors ! elle eut tenté les Dieux ;
Elle avoit de Diane et la taille et les yeux,
Elle avoit de Junon le port grave et modeste.
Le sourcil de Pallas, de Vénus tout le reste.

PHILÈNE

A Minerve, Daphnis, ce portrait fait affront,
Quoi ! n'aura-t-il rien d'elle?

DAPHNIS

Elle en aura le front ;
Ne pense pas railler, si Minerve est savante,
Qui lui ressemble mieux ici-bas qu'Amarante ?
Amarante a l'esprit beau, vaste, pénétrant,
Et pour l'entretenir nul sujet n'est trop grand.
Minerve pour l'instruire eut si peu de réserve,
Qu'elle juge de tout comme feroit Minerve,
Ce Berger enjoué, ce doux Magicien,
Qui connoit tous les morts des vieux tems et du sien,

S'en va jusqu'aux Enfers déchagriner les Ombres,
Damon, pour se guider dans ces Royaumes sombres
Consultoit Amarante, il suivoit ses avis,
Et se trouve fort bien de les avoir suivis.
Menasques, Lycidas, Palémon, et moi-même,
Nous n'estimons nos chants qu'autant qu'elle les aime;
Nous faisons sur son goût tout ce que nous faisons,
Et ne nous plaisons point, si nous ne lui plaisons.

PHILÈNE

Avec ces qualitez sans doute elle s'adore :

DAPHNIS

Point du tout, son mérite est tout ce qu'elle ignore,
Du moins aux inconnus, elle sçait le cacher,
Et laisse à ses amis le soin de le chercher.

PHILÈNE

Dis-moi, n'est-elle point un peu capricieuse?

DAPHNIS

Rien moins.

PHILÈNE

Contrainte?

DAPHNIS

Non.

PHILÈNE

Pour le moins sérieuse?

DAPHNIS

Assez, mais tête à tête elle a de l'enjoüement,
Et n'ignore pas l'art de gagner un amant.

PHILÈNE

* Sa beauté, son esprit, son humeur, tout m'emporte.
Et son âme, est-elle belle?

DAPHNIS

Elle est et grande et forte,
Elle ne connoit point le sordide intérêt,
Et le bien qu'elle fait est le seul qui lui plait.

PHILÈNE

En fait-elle beaucoup ?

DAPHNIS

Quel bien peut-elle faire?
C'est de notre hameau la plus pauvre Bergère.
Son troupeau s'est réduit à si peu de brebis,
Qu'à peine leurs toisons lui fournissent d'habits.
Cependant à donner son penchant est rapide,
Sa Panetière pleine en moins de rien est vuide,
Et le bras le plus prompt enfin se lasseroit
De la remplir autant qu'elle la vuideroit.

PHILÈNE

Quel dommage, Daphnis, qu'elle soit misérable!

DAPHNIS

Son sort n'a pas toûjours été si déplorable,
Elle a tenu longtemps un assez grand troupeau.

PHILÈNE

Qui l'a tant éclairci?

DAPHNIS

Le loup, et le claveau,
Les sorciers.

PHILÈNE

Que dis-tu? Qui cherche à la détruire?

DAPHNIS

Lycas et cent Bergers faits comme lui pour nuire :
Des bords de la Durance, il en vient tout exprès,
Tous Bergers accomplis, à la probité près :
Mais de plus grands malheurs exercent son courage,
Elle en a tant qu'à peine en ai-je davantage,
On diroit que le Ciel travaille à l'éprouver,
Qu'il cherche un foible en elle, et ne le peut trouver.
Que ne puis-je souffrir, comme elle sans murmure,
Et ne point rendre aux Dieux injure pour injure!
Mais je suis plus sensible, ou j'ai moins de vertu,
Ou mon cœur est usé d'avoir trop combatu.

PHILÈNE

La charmante Bergère, et l'aimable maîtresse !
Dieux vous feriez-vous tort d'en faire une Déesse!
Mais si parfaite enfin, si digne d'un autel,
Comment s'abaissa-t-elle à l'amour d'un mortel?

DAPHNIS

Que tu te plais, Philène, à me faire la guerre!
L'amour n'unit-il pas le Ciel avec la Terre?
L'Aurore aime Céphale, et Vénus Adonis,
Diane Endymion, Amarante Daphnis.

PHILÈNE

Comme ces beaux Bergers on peut t'aimer sans honte,
Et tu n'as tout au plus que trente ans de méconte :
Mais encore apprens-moi comment sur ton retour,
Tu pus de l'amitié l'amener à l'amour.

DAPHNIS

Qu'on tire un grand secours d'un peu de jalousie,
Dez qu'une beauté fière en a l'âme saisie!
Ce qu'elle a négligé lui paroit un grand bien,
Et pour se l'assurer elle n'épargne rien :
Une jeune Bergère, aussi folle que belle,
M'aime ou feint de m'aimer, je folâtre avec elle;
Amarante la voit et se met en courroux.
« Quoi ! dis-je, l'amitié fait-elle des jaloux? »
— Ouy, je ne puis souffrir un enjouement frivole,
Le bel amusement pour Daphnis qu'une folle,
Dit-elle, va Berger, folâtre en d'autres lieux,
Et si tu n'es pas sage évite au moins mes yeux.
Ne te souviens-t-il plus qu'après de longues fuites,
Mon amitié te plut au péril de ses suites?
Tu craignois de céder à quelque amant un jour,
Et craignois encor plus de céder à l'amour.
Tu m'opposois tes maux, ton âge, tes affaires,
Ma froideur, ta famille et les bruits populaires;
Mais pour te rassurer je te donnai ma foi,
De n'aimer jamais rien ou de n'aimer que toi.
T'ai-je tenu parole? — Hé! qui s'en plaint, lui dis-je,
A faire plus que toi, faut-il que je m'oblige.
— J'entens que les devoirs soient égaux entre nous,
Dit-elle, le parti n'est-il pas assez doux.
Si tu ne m'aime pas, n'aime rien de ta vie.
— Un malheureux aimer, ha, dis-je, quelle envie!
Je connois tes malheurs, et tu connois les miens,
— Les miens te font-ils peur, je n'ai pas peur des tiens. »
Reprit-elle. A ces maux ses beaux yeux s'enflamèrent,
Et de son teint fleuri les couleurs s'animèrent,
Je sentis que l'amour aiguisoit tous ses traits,
Et la vis à mon gré plus belle que jamais.
D'une douce fureur mon âme fut atteinte,
Mais la honte d'aimer me jetta dans la crainte,

Je voulus maîtriser cet amoureux transport,
Et pour ma liberté faire un dernier effort.
« Tout ce que je t'ai dit, Bergère, peut suffire.
Mais j'ai pourtant encor quelque chose à te dire.
— De quoi, dis-je, en m'aimant flates-tu tes désirs?
Les peines de l'amour font-elles tes plaisirs?
De l'amour avec moi tu n'auras que les peines,
Mon sort va m'entraîner dans des plages loingtaines,
Ou s'il m'arrête ici, que je crains de malheurs!
Que je te coûterai de soupirs et de pleurs!
Cependant aussi fier qu'en ma verte jeunesse,
Je prétendrai joüir de toute ta tendresse :
Plus fier que je ne fus avec un grand troupeau
Je te voudrai fidelle, et jusques au tombeau.
Pour un si grand projet, Bergère, as-tu des forces?
Si tu ne t'en sens pas, porte ailleurs tes amorces;
A mon âge un amour ne se fait excuser,
Qu'autant que la Raison le peut autoriser :
Quand jusqu'à mon trépas on t'aura veu constante,
Qu'il fit bien, dira-t-on, d'aimer tant Amarante!
Qui blâma cet amour, le blâma sans raison.
L'amour sage est un fruit de l'arrière-saison.
Si d'objets en objets on voit que ton cœur vole,
Le bel amusement pour Daphnis qu'une fole!
Dira-t-on, ce berger parut avoir du cœur;
Mais son dernier amour l'avoit perdu d'honneur.
— Ce que tu crains, Berger, c'est à moi de le craindre;
Mais puisque tu le crains, c'est à moi de se plaindre.
Me connois-tu » dit-elle? Un généreux dépit,
Dit le reste, et dit plus qu'Amarante n'eut dit :
Il me fit rapeller ses vertus et ses charmes,
Et sçut dans un moment dissiper mes allarmes.
Je demandai pardon d'avoir tant chancellé,
Et de mille baisers mon pardon fut scellé,
Je jurai sur sa bouche une amour éternelle,
Et j'ai vécu depuis moins pour moi que pour elle.

PHILÈNE

Il est d'autres devoirs dignes de t'occuper,
Et ton amour sur eux ne doit rien usurper.

DAPHNIS

Je les remplirai tous, si je le puis, Philène.

PHILÈNE

Ou l'amitié d'Arcas n'est qu'une amitié vaine,

Ou tu les rempliras bien-tôt sous son appui :
Mais, dis-moi, quel homme est-ce? Et qu'attens-tu de lui?

DAPHNIS

Je ne te peindrai point les traits de son visage,
Ses yeux vifs, son port libre, et son air doux et sage,
Tu l'as vû, c'est assez, je te peins donc d'Arcas
Ce rare intérieur que tu ne connois pas;
Arcas a des vertus aux Bergers inconnuës;
C'est un aigle pour nous qui pointe dans les nuës;
Il a, comme les yeux, l'esprit vif et perçant;
Il est toujours tranquille, et toûjours agissant;
Il est franc, mais discret, ménager, mais honnête;
Nul ne fait mieux que lui les honneurs d'une fête;
Et quand pour ses amis il égorge un agneau,
C'est toûjours le plus gras qui soit dans son troupeau;
Facile dans ses mœurs, tout à vous il se donne;
Il ne se contraint point, et ne contraint personne;
S'il se contraint pourtant quelquefois par devoir
C'est si bien qu'on a peine à s'en appercevoir;
Il est pour ses amis, plus qu'il ne paroit tendre;
Et quand il fait plaisir, il se plait à surprendre;
Il donne de bon cœur ce qui dépend de lui,
Et jamais sans chagrin, ce qu'il obtient d'autrui;
Il aime le mérite, et cherche à le connoître;
Mais il ne s'y prend pas, dès qu'il le voit paroître;
Seur que le plus brillant est toûjours le plus faux ;
En tâtant les vertus, il sonde les défauts :
Cependant il fait grâce à l'humaine foiblesse,
Et blâme seulement le crime et la bassesse;
Il a les abords froids, et pourtant gracieux;
Il sçait bien écouter, et répondre encor mieux;
Mais qui tend à son cœur quelqu'art qu'il ait pour plaire
A des glaces à rompre, et du chemin à faire :
S'il y peut parvenir, il est en sûreté;
Arcas aime sans fard, et sans légèreté;
Il aime toutefois toûjours moins qu'on ne l'aime;
Et je doute souvent s'il s'aime assez lui-même;
Les plaisirs innocens ont pour lui des appas,
Mais s'ils ne s'offrent point, il ne les cherche pas :
Enfin réglé sur tout, il n'a l'âme charmée
Que de sa Bergerie, et de sa renommée.

PHILÈNE

Mais il t'aime sans doute.

DAPHNIS

Il le dit, je le croi,

Et s'il ne m'aime pas, il ne tient pas à moi.
Mais il a beau m'aimer, j'en attends peu de chose;
Du cœur de mes amis la Fortune dispose;
Tel voudroit me servir, qui s'épuise à vouloir,
Et ne veut plus enfin quand il vient à pouvoir.

PHILÈNE

Qui n'eût point en naissant un astre favorable,
Avec mille vertus vit et meurt misérable;
On l'estime, on l'admire, on veut le posséder,
Mais on réserve aux Dieux la gloire de l'aider;
Pour lui tout devient dur, tout devient impossible,
Et le plus tendre cœur cesse d'être sensible.

DAPHNIS

J'ai toûjours éprouvé ce sort capricieux,
J'en absous mes amis, et j'en charge les Dieux.

PHILÈNE

Fais leur quartier, Daphnis, il changeront peut-être :
Ces Dieux jusqu'à présent ont voulu te connoître.
Ils te traiteront mieux après t'avoir connu;
Mais crois-tu n'en avoir encor rien obtenu;
Ne comptes-tu pour rien l'amour d'une Déesse?
Car comme tu la peins, qu'est-ce qu'est ta maîtresse?

DAPHNIS

Ah, Philène, tu ris de mon entêtement;
Le portrait est suspect, quand le Peintre est Amant :
Si pourtant ma Bergère à ce portrait ressemble,
Que dis-tu?

PHILÈNE

Que les Dieux vous ont dû mettre ensemble.
Vivez heureux Amans, et parmi les plaisirs,
Voiez couler vos ans, et croître vos désirs.

DAPHNIS

L'incommode railleur! viens la voir je te prie.

PHILÈNE

Ah! ce seroit trop loin pousser la raillerie;
Mais je ne raille point, et je t'estime heureux,
Si ton bonheur dépend d'un commerce amoureux;
Si tu dis vrai, Daphnis, à peine peux-tu vivre.
Vois donc à quels malheurs la passion te livre,

Préviens-les, fuis l'amour, épouse le travail,
Et par d'utiles soins rétablis ton bercail.

DAPHNIS

A t'entendre on croiroit, qu'auprès de ma Bergère,
La molle oisiveté m'endort sur la fougère;
Cependant tu me vois courir avec Arcas,
Et si ce Berger veut, j'arrête ici mes pas;
S'il m'offre un coin de terre, et quelque pâturage,
Plein de son amitié, soigneux de son ménage,
Je paîtrai ses troupeaux, et je ferai si bien
Qu'il me donnera lieu de paître un jour le mien.
Alors près d'Amarante, amusant ma vieillesse,
J'unirai comme un Dieu, l'amour à la sagesse;
Et je ferai connoître aux Bergers inconstans,
Que le parfait amour règne dans tous les tems.
Alors, à nous revoir j'inviterai Philène,
Et je l'appellerai sur les bords de la Seine;
Il viendra d'Amarante admirer les trésors;
Et de l'Arar peut être il quittera les bords.

PHILÈNE

Quand le Rhône et l'Arar ne joindront plus leurs ondes,
Que Cérès dans nos Champs perdra ses tresses blondes;
Quand las d'aimer Ampuis, Coindrieu, Milleri[1].
Bachus transportera son règne à Montléri;
Et quand l'heureux Mont d'Or n'aura plus ni d'eaux claires,
Ni de fruits savoureux, ni de belles Bergères,
De la Seine avec toi j'irai revoir les bords,
Et de ton Amarante admirer les trésors.
Depuis que je quittai notre orgueilleuse Ville,
Dans ces lieux fortunez, je vis toûjours tranquille;
J'ai chassé de mon cœur la Fortune et l'Amour,
Et je me suis défait de l'esprit du retour,
Croi moi cesse, Daphnis, d'errer à l'aventure,
Et viens jouir ici des biens de la Nature.
Qu'Arcas fie à tes soins quelqu'un de ses troupeaux,
Nous parquerons ensemble au pied de ces coteaux;
Nous dormirons au frais sur ces rives fleuries;
Et sur le tendre émail de ces vertes prairies,
Nous fuirons le Soleil dans ces sombres forêts;
La tourte et le ramier y fondront dans nos rets:
Cependant sur la mousse étendus à notre aise,
Pour nous désaltérer nous cueillerons la fraise:

1. Ampuis, Condrieu et Milleri, aujourd'hui dans le département du Rhône.

Après dans ces ruisseaux de coudres ombragez,
Nous jetterons la ligne, et de truites chargez,
Nous reviendrons chantant nos passions éteintes,
Et des jeunes Bergers les peines et les plaintes.
Dis donc à ta patrie un éternel adieu,
Et remets ta Déesse au soin de quelque Dieu :
Daphnis, cette Déesse occupe trop ton âme :
Tu verras quelque jour qu'elle deviendra femme.

DAPHNIS

Philène, jusque-là je veux vivre content;
Mais allons, il est tard, et ta Bergère attend[1].

SONNET

Le Soleil enyvré de plaisir, et d'amour,
Dans les bras de Thétis contentoit son envie.
Et sa superbe sœur de mille astres suivie,
Dans le sein de la Nuit reproduisoit le jour.

Du frère de la Mort l'agréable retour
Réparoit des Mortels et la force et la vie.
Et par tout la Nature en extase ravie,
Fournissoit au Silence un paisible séjour.

Quand Tircis, dans ce bois, où l'Echo se retire,
Par tant d'airs languissans exprima son martyre,
Qu'à plaindre ses malheurs presque tout conspira.

Le Zéphir éveillé soûpira de sa peine.
Flore en fut toute émeuë, et l'Aurore en pleura;
Mais passa-t'il la nuit sans vous toucher, Climène[2]?

1. *Furetiriana*, 1696. Nous avons donné le texte de l'édition de Bruxelles, 1696, en le collationnant sur l'édition de Paris. Voici la note qui suit cette pièce : « Les Portraits des trois illustres personnages que le lecteur reconnaîtra dans cet Eglogue, lui feront plaisir; l'amour dont effectivement Daphnis etait épris pour son Amarante, l'a empêché de châtier quelques endroits qui en avaient besoin; le public jugera du reste ». Nous ne savons qui peuvent être ces trois personnages : Daphnis, c'est peut-être Dehénault, car on sçait que les libertins aiment à se mettre en scène, Arcas, Fouquet; Amarante, madame Des Houlières?

2. *Œuvres diverses, 1670.*

SONNET

Voir souffrir un Amant qui fait tout pour vous plaire,
Recevoir par caprice, et rejetter ses vœux,
Le rendre en mesme jour heureux et mal-heureux,
Détruire son espoir, et souffrir qu'il espère.

Le leurrer aujourd'huy d'une faveur légère,
Pour l'accabler demain d'un refus rigoureux,
L'embraser quelquefois d'un coup d'œil amoureux,
Et le glacer après par un regard sévère.

Faire naistre en vos yeux le respect et l'amour,
Armer l'un contre l'autre, et faire tour à tour
Que l'un et l'autre y naisse, et l'un et l'autre y meure;

C'est vaincre en cruauté les plus cruels tyrans :
C'est devenir et mère, et marastre à toute heure :
Enfin c'est l'un par l'autre étouffer vos enfans[1].

SONNET

Quoy! vous prétendez donc au céleste séjour!
Et vous y prétendez dès vos jeunes années!
Tant de grâces, Iris, vous sont-elles données,
Pour jetter le désordre en cette auguste Cour?

Ces yeux plus éclatans que le flambeau du jour,
Et qui font icy-bas nos plus belles journées,
Iront-ils jusqu'au Ciel broüiller les destinées;
Et rendre tous les Dieux esclaves de l'Amour.

Vous qui sans y penser, fistes Iris si belle,
Songez que si la mort près de vous la rappelle,
Vous allez estre autant de Rivaux que de Dieux.

C'est sur vostre intérest que nostre espoir se fonde.
S'il nous en coûte un jour tout l'ornement du Monde,
Il vous en coûtera tout le calme des Cieux[2].

1. *Œuvres diverses, 1670.*
2. *Œuvres diverses, 1670*

SONNET

Quel ombrage ternit l'éclat de vostre teint,
Et fait pâlir les fleurs qu'on y voyoit écloses?
Ah! sans doute, Philis, c'est l'amour qui s'y peint :
Et ce sont ses Soucis qui jaunissent vos Roses.

On ne s'abat point tant pour de légères causes;
Et vous avez tout l'air d'avoir le cœur atteint.
Ne vous mutinez plus à déguiser les choses:
Vostre esprit a beau feindre ; on connoist bien qu'il feint.

Mais qu'on hait (direz-vous) un gloseur de ma sorte.
N'ozeroit-on pleurer, quand une chatte est morte?
Non : quand le mesme jour un Amant est party.

Sauvez ce contre-temps où vostre amour éclate.
Pour le sauver (Philis) il vous reste un party,
Prenez un autre Amant, et pleurez vostre chatte[1].

SONNET

J'aymay de tout mon cœur l'indigne Célimène.
Autant que je le dûs je luy garday ma foy,
Et si l'amour tout seul avoit régné sur moy,
Nul autre Objet n'eût fait mon plaisir, ny ma peine.

Tu régnas à ton tour, ô Fortune inhumaine!
Et tu me fis gémir sous ton inique loy.
Olympe m'ayda seule à lutter contre toy;
Et conquit mon amour en combattant ta haine.

Quant au fort des mal-heurs dont tu vins m'accabler,
Célimène cherchoit de quoy se consoler,
Olympe nourissoit une douleur mortelle.

Ta rage salutaire ainsi m'ouvrit les yeux.
Mon cœur à mes dépens apprit à choisir mieux,
Et pour devenir juste, il devint infidelle[2].

1. *Œuvres diverses, 1670.*
2. *Œuvres diverses, 1670.*

AMARANTE QUI NE PEUT AVOIR DE FLEURS, ENVOYE CETTE HISTORIETTE A DIANE LE JOUR DE SA FESTE, AU LIEU D'UN BOUQUET

Zéphir en belle humeur un jour,
Me surprit au bord d'un parterre.
Le folâtre me fit la guerre ;
Ou plûtost il me fit l'amour.
Je sçavois qu'il estoit le soûpirant de Flore :
Et je me deffendis de son vain enjoûment.
Mais que n'entreprend point un jeune et fol Amant,
Pour peu qu'on souffre qu'il s'essore.
Diane, ce badin cent baisers m'excroqua.
Par mal-heur je n'en fis que rire :
Et je crus ne devoir rien dire.
Flore le vit : et s'en choqua.
La belle et jalouze Déesse
Derrière un buys épais
Se tenoit aux aguets;
Ah ! traître (dit-elle) ah ! traîtresse,
Vous me la payerez tous deux,
Aussi-tost Zéphir tout honteux,
Et moy bien plus honteuse encore
Nous voulûmes appaiser Flore.
Mais Flore pleine de dépit
S'enfüit sans nous oüir. Zéphir court après elle.
Il l'attrape : il la baize, et finit la querelle.
L'accord ne fut qu'entre-eux ; Flore avec moy rompit.
J'estois auparavant de ses bonnes amies,
Elle passoit chez moy tous les mois quatre jours;
Elle estoit dans tous mes amours;
Dans mes plus secrettes parties.
Son cœur avoit pour moy mille transports plaisans :
Et jamais cœur ne fut plus tendre.
Elle me faisoit cent présens :
Et j'avois des fleurs à revendre.
Mais depuis ce maudit moment
Qu'elle vit avec moy folâtrer son Amant,
Depuis qu'en sa disgrâce enfin je suis tombée,
Hélas ! que de biens j'ay perdus.
J'avois des fleurs : je n'en ay plus ;
Si ce n'est à la dérobée.
J'ay pourtant foizon de Soucis.
Flore en se retirant m'en a chargé la teste.
Mais de ces fleurs de trouble feste
Je ne fais part qu'à mon Tircis.

Reçoy donc de moy pour hommage
Un souhait assez beau qui me coûte assez peu.
Je ne puis t'offrir davantage.
Qu'un éternel Printemps règne sur ton visage.
Qu'à jamais tes beaux yeux conservent leur beau feu.
Que de ton teint fleury les rozes immortelles
Effacent les rozes nouvelles.
Que Flore auprès de toy voye languir les fleurs :
Et mourir, à ses yeux, leurs plus vives couleurs,
Qu'au lieu d'elle, Zéphir te courtize, et t'adore.
Qu'il ne soûpire que pour toy.
Qu'unis tous deux ensemble, et tous deux avec moy,
Vous me vangiez enfin de la haine de Flore[1].

SUR LA MORT DE PHILIS

SONNET

Triste Divinité, Reyne affreuse du Monde,
Qui conserves sur nous un Empire immortel :
Mort, à qui la Nature, à peine assez féconde,
Doit, et paye à toute heure un Tribut éternel.

Barbare, arreste icy ta fureur vagabonde.
Vien sur moy consommer un meurtre solemnel.
La mort de ma Philis en veut une seconde;
Et sans mon sang, le sien moüille en vain ton Autel.

En vain tu crûs trouver toute Philis en Elle.
L'amour, pour en sauver la moitié la plus belle,
Mit en mon sein son âme, et mon âme en son sein.

Du beau sein de Philis tu séparas la mienne ;
Mais ce coup imparfait a frustré ton dessein.
Achève ; et de mon sein sépare encore la sienne[2].

L'AMOUR DÉSINTÉRESSÉ

SONNET

Implacable intérest, démon ambitieux,
Qui fais à mon amour une cruelle guerre,

1. *Œuvres diverses*, 1670.
2. *Œuvres diverses*, 1670.

Orgueilleux enfant de la Terre,
Ose-tu te jouer aux Dieux?

Avare sentiment d'un Père impérieux,
Qui d'un riche Party croyois me satisfaire,
Sçachez qu'un autre astre m'éclaire,
Qu'un feu plus pur brille à mes yeux.

En vain vous vous vantez d'estre autheur de ma vie,
Contre trop de respect qui la tient asservie
Ma passion veut réclamer.

Sçachez que pour Philis je vous tendrois vostre estre,
Et que j'aime bien moins le jour qui me vit naistre
Que celuy qui me fit aimer[1].

L'INDISCRET

STANCES

J'ay contrefait le Sage autant que tous les hommes,
Mais, divine Angélique, enfin j'ay reconnu
Que la discrétion, dans le siècle où nous sommes,
Est une vertu simple, et de nul revenu.

Sans craindre les rigueurs d'une austère Maistresse,
Les Amans d'aujourd'huy sont devenus hardis,
Et l'on va renvoyer cette fausse sagesse
Aux antiques Galants du siècle d'Amadis.

Autrefois ces vieux Preux la mirent en usage;
Mais le moderne Amant la trouve hors de saison,
Aussi comment veut-on qu'un Amoureux soit sage,
Si les feux de l'Amour offusquent la raison?

On condamne à présent de crainte, ou de sottise,
Celuy qui n'use pas de quelque privauté.
Pour moy, quoy qu'une Belle ait ravy ma franchise,
Je vivray toûjours franc, et plein de liberté.

Un ardent sérieux n'acquiert que peu d'estime,
Eut-il plus de trésors qu'il n'en vient d'Orient!
Les Belles n'aiment plus une triste victime,
Et le Galant adroit sçait mourir en riant.

1. *Rec. de Sercy*, IVe p. 1658, sig. H.

Si jamais vos appas, eux par qui tout succombe,
Font mourir un Amant trop sage, et mal-adroit,
Belle vous rirez bien de lire sur sa tombe
Cy gist un qui mourut pour être trop discret.

Loin de passer ainsi mes jours dans la tristesse,
Je pratique si bien les douces privautés,
Que quand j'aurois en teste une fière Tygresse,
Je pourvois galamment à mes nécessitez.

Si je trouve mon temps, je le sçay si bien prendre,
Que le malheur est grand si je ne réüssis ;
On a beau l'empescher, on a beau s'en défendre,
La Fortune est toûjours favorable aux hardis.

On auroit beau verser des larmes éternelles
Pour tâcher d'amolir la dureté d'un cœur,
Les pleurs, ny les soûpirs, ne gagnent plus les Belles,
Aussi bien quels appas peut avoir un pleureur !

Pour moy, loin de languir sous le poids de mes chaînes,
Je publie tous mes maux parmi tous les humains,
Que si l'on ne veut pas me payer de mes peines,
Je m'en paye moy-même, et par mes propres mains.

La liberté d'amour ne fait tort à personne,
Je ne veux perdre rien faute de hazarder,
Et non pas, sérieux, attendre qu'on me donne
Ce qu'un Amant adroit saisit sans demander.

Toutefois, ô Beauté que j'estime parfaite,
Quoique je me sois dit peu sage et peu discret,
Accordez à mes vœux quelque faveur secrette,
Je jure vos beaux yenx que je seray secret.

Mais enfin je conclus, et prouve à tous les Hommes
Ce que par mes raisons j'ay déjà soûtenu :
Que la discrétion dans le siècle où nous sommes,
Est une terre ingrate, et de nul revenu[1].

SUR UNE RICHE MUETTE

EPIGRAMME

Amarante a des appas
A donner bien de l'envie,

1. *Rec. de Sercy*, V[e] p., 1660, sig. H.

Mais elle ne parle pas,
Ny n'a parlé de sa vie.
Dans le triste état qu'elle est,
Je l'aime, je la regrette,
Et cette fille me plaist
Bien mieux que la plus parfaite;
Elle est riche, elle est muette,
O le bon party que c'est[1] !

A M^r SUR SES EPISTRES

Quand je contemple les merveilles
De vos agréables Escrits,
Où l'amour charme les oreilles
Des plus polis de nos Esprits;
Je dis que si ces belles Ames,
Dont ils font revivre les flâmes,
Eussent peint si bien leurs douleurs,
Clitie exempte de l'outrage
Qu'elle receut d'un Dieu volage
N'eut pas veu le nombre des fleurs.

Didon malgré la destinée
Qui s'opposoit à ses désirs,
Vieillissant avec son Enée,
Eut veu renaistre ses plaisirs.
Ce Cyclope dont l'infortune
Fit tant de fois rire Neptune
De sa Nymphe eust touché le cœur;
Et cette misérable Scille
Qui trahit son père et sa Ville,
Eut triomphé de son vainqueur.

Ainsi sans flater je puis dire
Qu'il n'est point d'Esprit dans les Cieux
Qui pût si vivement décrire
Les soins que donnent deux beaux yeux,
Et qu'à ces Ames amoureuses
Les peines les plus rigoureuses
N'ont plus que des charmes bien doux;
Puis qu'au delà de l'Onde noire
Leurs maux leur ont donné la gloire
D'avoir été plaintes de vous[2].

1. *Rec. de Sercy*, V^e p., 1660, sig. H.
2. *Rec. de Sercy*, IVe p., 1658, sig. H.

SONNET EN BOUTS RIMEZ

Quoy donc! d'auprès de toy je me lève... Bredoüille.
Puisses-tu dans ton lit crever comme un... Boudin;
Ou pour mieux expier ton enjoûment... Badin,
Seicher la graine au ventre ainsi qu'une... Citroüille.

Nourry d'eau de ciguë, ou de fray de... Grenoüille,
Pourquoy fais-tu l'amour? fade et lâche... Blondin.
Vaux-tu qu'on mette bas juppe et... Vertugadin,
Puisque tous tes efforts vont en broüet d'... Andoüille.

Couche, couche tout seul, et dors comme un... Sabot.
Mais cesse d'ériger en Géant ton... Nabot;
Et ne dy plus qu'il perce et palissade et... Fraize.

C'est bien à ce Goujon à trancher du... Brochet.
Est-ce ainsi que tu viens aux meurres sans... brochet?
Va, va : j'auray recours à tes porteurs de... Chaize[1].

STANCES SUR DES BOUTS-RIMEZ

Amour ne suspens plus mes... vœux.
Et souffre que mon choix tombe enfin sur... quelqu'une.
Amarante et Philis me rendent... malheureux,
Par un pur excès de... fortune.
Je suis aymé des deux, et n'en dois aymer... qu'une.
Mais hélas! je ne sçay laquelle aymer des... deux.

J'égare entre elles tous mes... vœux.
Et comme il plaist au sort j'en rencontre... quelqu'une.
Mon cœur pousse au hazard des soupirs... mal-heureux,
Et par une estrange... fortune,
Soûpirant sans dessein, et pour une, et pour... une,
Il se trouve à la fin qu'il soûpire pour... deux.

Je ne puis destiner mes... vœux.
Ny terminer mon choix sans en perdre... quelqu'une.
Dans ce doute importun qui me rend... mal-heureux,
Je n'ose achever ma... fortune.
Prest d'estre à toutes deux, mon cœur n'est à pas... une.
Et pour n'en pas perdre une, il les perd toutes... deux.

1. *Œuvres diverses*, 1670.

Beautez qui balancez mes... vœux,
Pourquoy faut-il vous perdre, ou n'en prendre... quelqu'une?
Hélas! unissez-vous pour un cœur... mal-heureux.
Et sans diviser sa... fortune,
Faites qu'il puisse aymer deux Maistresses en... une,
Ou bien qu'il puisse aymer une Maistresse en... deux[1].

---

1. *Œuvres diverses*, 1676.

PIÈCES LATINES

TRADUCTION LATINE DU SONNET DE « L'AVORTON »

Tu qui necdum ortus, cadis ipso in limine vitae,
Mixta gerens nihili, et naturae insignia moles,
Informis tristi fœtus succizus abortu :
Naturae, et nihilo, fatis male creditus infans,

Tu, quem insanus amor furtivo crimine finxit,
Quem pudor insanus furtivo crimine mactat,
Vae ! nimium insani funestum pignus amoris,
Victima vae ! nimium, insani funesta pudoris.

Temperet à meritis, sine, mens sibi conscia paenis.
E nihilque sinu, quo te scelerata recondo,
Et scelera, et scelerum horrorem non ingere matri.

Fata per adversos tua sunt distracta tyrannos.
Te vita donavit amor, nolente pudore.
Te vitâ nolente pudor spoliavit amore[1].

QUERELA PAUPERIS NATURAE OPES CIRCUMSPICVATIS

O Deus ! ô fatum ! quid me fecistis egentem ?
Dum fatis est cunctis tam dives copia rerum ?
Parcite, si nequeo justas retinere querelas.
Quot vel quanta etenim, quantoque videntur in orbe,
Quorum nulla mihi est, et nulla futura potestas !
Anne tot inter opes inopem posuisse juvabat :
Atq ; suns miseris honor est, quo gaudeat orbis ?
An si paupertas procul, et dolor exulet omnis,
Et mors, et vitia, et morbi, tristisque senectus,
Non constet satis, aut desit sua gratia mundo ?
Num melius variare vices natura valebat,
Servato semper pulchriq, boniq, tenore ?
Proh ! superum scelus, humanaeq ; injuria gentis :
Noxia ubique patent, passimque venena leguntur.
Quod juvat abstruzum est, et pacto quaeritur aere.
Quid facias, miser, aera tibi jam nulla supersunt ?
En, ipso totis incumbit viribus auro

1. *Œuvres diverses*, 1670.

Tellus : cumque tibi necis instrumenta ministret
Sponte sua, vitae totâ sub mole coërcet
Instrumenta tuae, tantumque subacta revelat.
Nec satis est ; miseris natura illudere gaudet.
Cumq ; alimenta neget, flores et balsama late
Indulsit ; late pinxit ridentia prata.
Quis furor est, oculos jejuno pascere ventre ?
Quis furor est, in delicias effundere se se
Luxuriante sinu ; parcam in segetemque cibunque :
Vix aperite manum, sterilemque impendere venam ?
Desine saeva parens ? heu ! desine Indere natos.
Crudeles omitte Iocos ; nec iniqua titilla
Quos torquet truculenta fames, quos devovet orco [1].

1. *Œuvres diverses*, 1670.



APPENDICE

I. — Epître dédicatoire des *Œuvres diverses....*, *1670*, de Dehénault à Monsieur Doort.

II. — Elégie de mademoiselle de Scudéry, sur le sujet de la disgrâce de M. F. (Fouquet), en suite de celles de Dehénault et de La Fontaine (*Les Nymphes de Vaux*), du *Discours* de Pellisson, etc.

III. — Molière et Gassendi.

I. — ÉPÎTRE DÉDICATOIRE DES *ŒUVRES DIVERSES*... (1670) DE DEHÉNAULT A MONSIEUR DOORT

Monsieur,

Il y a long-temps que je vous ay promis presque tous les ouvrages qui composent ce Livre. Je satisfais à ma promesse en vous présentant le Livre mesme. Je pouvois vous en faire un don secret, et vous le donner plûtost, mais j'aime mieux que vous l'ayez plus tard, et vous en faire une offrande publique. Ne trouvez pas mauvais, Monsieur, que j'aye exercé vostre patience pour contenter ma vanité. La Fortune a mis si bon ordre que je n'eusse pas souvent le plaisir de faire des présens, qu'on me devroit bien pardonner quand je ferois celuy-cy avec quelque ostentation. Ne sçavez-vous pas d'ailleurs,

Que s'il n'estoit point d'esprits vains,
Il ne seroit point d'Escrivains?

Il est pourtant bon que je vous die, que s'il entre un peu de vanité dans la dédicace de ce Recueil, il n'y entre point de celle qui est commune à Messieurs les beaux Esprits. Je ne prétends ni rendre vostre nom plus célèbre par mes Ouvrages, ny rendre mes Ouvrages plus célèbres par vostre nom. Je me repose de la gloire de vostre Nom, sur le soin que vos Ancestres ont pris de l'établir par leurs vertus; et je me repose du succès de mes Ouvrages sur le Génie qui fait la fortune des Livres. Je vous diray mesme qu'à mon égard, il m'est assez indifférent que vous soyez noble, et que je ne vous en aime guère davantage; qu'il m'importe aussi peu que mes Ouvrages plaisent au public, et que je ne les en estimeray ny plus ny moins. Je suis donc bien éloigné de la vanité des Autheurs, qui croyent, ou que le nom de leurs Mecènes et un sauf-conduit inviolable pour leurs écrits, ou qu'une Espistre dédicatoire est un brevet de vie éternelle pour leurs Mécènes. Vous sçavez que je suis un homme tout intérieur; que je ne me félicite guère de l'opinion d'autruy; que mes maximes ou mes erreurs sont assez différentes de celles du reste du monde : et qu'enfin je tâche à me régler, plûtost par la raison, que par l'exemple. Vous n'aurez donc pas de peine à vous persuader, que je n'imite personne, quand je vous consacre les fruits de mes premières études, et que je ne prétends pas (à la manière de nos Poëtes) vous rendre le garand de mes fautes, quand je vous fais le Patron de mes Ouvrages. Mais ce n'est pas assez, il faut que je vous découvre cette vanité qui m'engage à les faire paraître sous vostre nom. Je la trouve et assez flatteuse et assez belle, pour n'en faire point de mistère. Sçachez donc,

Monsieur, que vostre amitié me paraît un bien si grand, que je ne puis me résoudre à le posséder en cachette. Ceux qui connaîtront la délicatesse de vostre esprit, la solidité de vostre jugement et l'honnesteté de vos mœurs, n'apprendront point que vous me faites l'honneur de m'aimer, sans concevoir en mesme temps une opinion de moy tout à fait avantageuse. On jugera du moins que j'ay les vertus de l'honneste homme, si on ne juge pas que j'aye les qualitez du bel esprit. C'est assez pour moy de cette réputation; et ma vanité ne va pas plus loin. Entretenez (je vous supplie Monsieur) cette vanité si raisonnable, en me conservant une amitié si glorieuse. Croyez que je ne me lasseray jamais de soûtenir l'une, et de mériter l'autre ; et souvenez-vous que par cette marque publique que je vous donne à présent de ma reconnoissance, je prétends que nous sommes tous deux également engagez, vous à me donner des occasions de vous servir, et moy à demeurer toute ma vie, Monsieur, Vostre très humble et très obéïssant serviteur. D. H.

II. — ÉLÉGIE DE MADEMOISELLE DE SCUDÉRY[1] SUR LE SUJET DE LA DISGRACE DE M. F. (FOUQUET), EN SUITE DE CELLES DE DEHÉNAULT, ET DE LA FONTAINE (*LES NYMPHES DE VAUX*), DU *DISCOURS* DE PELLISSON, ETC.

Vous qui plaignez Oronte, amy rare et fidelle ;
Qui par de si beaux vers expliquez vostre zèle,
Vous estes à présent plus à plaindre que luy,
Puisqu'en luy la Vertu perd son puissant appuy;
Ne le plaignez donc pas, plaignez vostre infortune;
A tous les gens d'honneur vostre perte est commune;
Les Sciences, les Arts, y perdent comme vous,
Et le malheur d'un seul fait le malheur de tous.
Luy seul dans ses malheurs paroît comme insensible :
Son âme est toujours grande, et toujours invincible;

1. Mademoiselle de Scudéry ayant fait la connaissance de Fouquet, vers 1658, par l'intermédiaire de Pellisson, ce dernier avait obtenu pour elle du Surintendant une gratification. Sapho l'en fit remercier par Pellisson dans son *Remerciement du Siècle à M. le Surintendant* et, à son tour, elle combla d'éloges Fouquet et ses amis dans sa *Clélie* (T. IX et X). (Voir *Le Surintendant Fouquet, protecteur des Lettres, des Arts et des Sciences, par U. V. Chatelain*).

M. Chatelain a regretté de ne pas connaître l'auteur de cette Elégie, voici la preuve qu'elle est de mademoiselle de Scudéry : le Ms 12499 de la Bibliothèque nationale contient, en effet, la pièce suivante : *Epître burlesque à la Sybille du Marais par un Tudesque sur le sujet de l'élégie d'Oronte et de l'emblesme d'un Fouquet couronné de lézards et de serpents A. M. D. S. (mademoiselle de Scudéry)*. Elle y est désignée sous le nom de Sapho.

Il n'est que juste de reconnaître que les amis de Fouquet : Pellisson, Dehénault. La Fontaine, mademoiselle de Scudéry, ont défendu le Surintendant avec l'éloquence du cœur; les élégies des trois derniers sont tout à fait remarquables.

Dans ces grands changemens son cœur n'est point changé,
Et celuy qui les souffre est le moins affligé :
Rien n'a pû le troubler; ce surprenant orage
N'a pas eu le pouvoir d'ébranler son courage,
Et comme il usoit bien de ses prospéritez,
Il n'est point abatu dans les adversitez :
Le Ciel estoit serein quand ce grand coup de foudre
A mis tous ses desseins et sa fortune en poudre;
Mais parmy les horreurs qui l'ont environné,
Ce coup qui l'a surpris ne l'a point étonné :
Il sçavoit que le sort des humaines misères,
Joint aux plus grands plaisirs des peines plus amères,
Que rien sous le soleil n'est durable et constant,
Que la Cour n'est enfin qu'un Empire flotant,
Où dans un mesme jour les grands vaisseaux échouent
Dessus les mesmes flots où les barques se joüent,
Et que son calme y tient des abîmes couverts,
Qui sont par la tempeste en un moment ouverts :
Si son âme d'abord a senty quelque atteinte,
De voir dans sa prison sa liberté contrainte,
Elle a bien-tost connu qu'à la Cour sa raison
Estoit moins libre encor qu'elle n'est en prison.
Son âme, de la Cour et des soins séparée,
Libre des vains soucis, et du Ciel éclairée,
Connoît que les grandeurs, les trésors, les plaisirs,
Sont des objets trop courts pour nos vastes désirs;
Que durant cette vie inconstante et mortelle,
Nostre félicité ne peut estre éternelle,
Et qu'en vain nous cherchons à nous rendre contens
Par tout ce qui dépend, et du sort, et du temps.
Il tombe de si haut que sa cheute effroyable,
Aux siècles à venir ne sera pas croyable;
Mais s'il tombe par terre, un effort glorieux,
Par de saints mouvemens l'élève dans les Cieux;
Il y voit des plaisirs, qui sont seuls désirables;
Il y voit des honneurs plus grands, et plus durables,
Qu'à ceux qu'à son mérite on peut avoir rendus,
Et de plus grands trésors que ceux qu'il a perdus;
Il attend en repos les grands biens qu'il espère
Des saints décrets du Ciel que son âme révère,
Et regarde la mort sans crainte, et sans désir;
Il souffre sans regret, et voit sans déplaisir
Ses ennemis suivis d'une foule importune,
Triompher du débris de sa triste Fortune;
Il les voit sans envie, et sans inimitié :
Et les persécuteurs mêmes luy font pitié.
Un homme en cet estat est-il donc tant à plaindre,
Qui vit sans aucun trouble, et qui ne peut rien craindre?

Non; bien loin de nommer son destin rigoureux,
Dans ses plus grands malheurs il se peut dire heureux.
Mais si quelque douleur le persécute encore,
C'est de voir qu'un grand Roy, si digne qu'on l'adore,
Pour qui son âme avoit des respects si puissans,
Trouve dans ses services, et ses soins innocens,
Un crime malheureux qui forme sa colère;
Et c'est là le tourment qui seul le désespère :
Sans connoistre son crime il se croit criminel,
Et son âme en ressent un regret éternel;
En vain il s'examine, et trouve que son âme
Dans ses intentions n'est point digne de blâme;
En vain il justifie et son crime, et sa foy,
Il se croit criminel s'il déplaist à son Roy :
C'est le cruel penser qui fait tout son supplice.
Peut-estre que son Roy quelque jour plus propice,
Calmera tout d'un coup ce redouté courroux,
Et reprendra pour luy des sentimens plus doux :
Le Ciel quoy qu'irrité de tous les gros nüages,
Qui noircissent le jour par leurs tristes ombrages,
Ne forme pas toujours des foudres dans les airs;
S'il en sort quelquefois de menaçans éclairs,
Un rayon de soleil dissipe sa colère;
Lors la terre bénit cet Astre qui l'éclaire,
Et voyant à la fin les broüillards écartez,
Luy découvre par tout des nouvelles beautez :
Ce grand Roy qui du Ciel imite la clémence,
Comme il en représente icy-bas la puissance,
Ce Roy craint dans la guerre, et chéri dans la paix,
Perçant d'un seul regard les nüages épais,
Et les noires vapeurs de qui les voiles sombres
Cachent la vérité sous leurs perfides ombres,
Et touché de la peine, et du vray repentir,
Que ce crime innocent luy fait tant ressentir,
Appaisant sa colère effacera son crime,
Et luy donnant peut-estre encore son estime,
Alors je croy qu'Oronte au comble de ses vœux,
Après tant de malheurs se croira bien-heureux,
Et bénissant par tout le plus grand des Monarques,
Ses plus grands soins seront de luy donner des marques
De zèle, de respect, et de fidélité,
Après avoir reçu celles de sa bonté [1].

1. *Recueil de quelques pièces nouvelles et galantes tant en prose qu'en vers, A Cologne, chez Pierre Du Marteau, 1663.*

III. — MOLIÈRE ET GASSENDI

Notre mise au point : *Une légende : Dehénault avec Molière et Cyrano de Bergerac chez Gassendi* était imprimée quand a paru l'ouvrage de M. Gustave Michaut : *La jeunesse de Molière*, dans lequel l'éminent professeur à la Sorbonne ne laisse rien subsister des légendes accumulées sur la jeunesse de Molière par ses biographes ; il détruit ces légendes avec une admirable sagacité et une impitoyable logique. Cependant sur un point nous ne partageons pas son appréciation : M. Michaut se refuse à admettre tout contact direct entre Molière et Gassendi.

La présence de Gassendi chez Luillier, le père de Chapelle, est établie à partir de mars 1641 et, à cette époque, Molière venait de terminer ses humanités. Sans calomnier Chapelle, on peut accepter, avec une quasi-certitude, qu'il rencontrait les jeunes gens de son âge aux lieux où l'on s'amuse, et, parmi ces jeunes gens, Molière et Cyrano de Bergerac. Que Chapelle les ait attirés tous deux chez Gassendi ou qu'eux-mêmes aient demandé à faire la connaissance du philosophe, la déduction est encore raisonnable, d'autant que Cyrano, en octobre 1641, avait élu domicile au collège de Lisieux — nous ignorons à quel titre — ce qui laisse supposer que son esprit était plutôt porté, à ce moment-là, à la réflexion et à l'étude [1]. Concluons donc, sans qu'il soit question de leçons ou de cours de philosophie, au sens propre de ces mots, qu'il a pu y avoir des conversations suivies entre Gassendi et ces jeunes hommes avides de s'instruire : Molière et Cyrano. Et de ces conversations sont nées peut-être, plus tard, la *traduction* en vers et prose de *Lucrèce* de notre grand comique, et aussi, incontestablement, la partie scientifique des *Estats et Empires de la Lune* de Cyrano de Bergerac.

Evidemment notre opinion — le fait étant d'ailleurs de nulle importance aux yeux des contemporains — ne s'appuie sur aucun document de l'époque, mais est fondée sur une base certaine pour Cyrano, et presque aussi certaine pour Molière, les péripéties de l'existence du comédien, chef de troupe, ne lui ayant plus permis de se lier avec Gassendi à partir de 1643.

Nous disons *une base certaine* pour Cyrano : C'est de la bouche de Gassendi qu'il a recueilli plusieurs théories scientifiques qui ne seront imprimées dans les œuvres de l'archi-prêtre de Digne qu'après sa mort. De plus, dans l'Utopie cyranesque, un Sélénite nous apprend qu'il avait fréquenté en France La Mothe Le Vayer et Gassendi [2], rappelant ainsi ce que nous savons de l'intimité de Cyrano avec l'abbé Le Vayer, le fils du philosophe, qui, certes, n'avait pas manqué de présenter son ami à son père ! Ce qui est exact pour La Mothe Le Vayer a bien des chances de l'être également pour Gassendi en l'absence de preuves matérielles.

En résumé, le proverbe « il n'y a pas de fumée sans feu » nous paraît s'appliquer aux relations de Molière et de Gassendi, Grimarest ne les a pas inventées !

1. *Œuvres libertines de Cyrano de Bergerac*, t. I, p. xxxv.
2. *Œuv. lib. de Cyrano*, t. I, p. 35.

BIBLIOGRAPHIE

Elégie (titre de départ). S. l. n. d. (1662). In-4 de 8 pp. (N., Yc 3874)

En faveur du Surintendant Fouquet. En voici le premier vers : *Muses, dont l'amitié fidèle et généreuse.*

Manifeste de M. de Gadagne pour l'affaire de Gigery (1666?) (d'apr. Bayle).

Factum du sieur de Clodoré contre M. de La Barre. S. l. (1669). In-4 de 46 pp. chiffr.

Ce factum a paru sous un autre titre, voir notice p. xxx, note 1.

*Œuvres diverses; contenant La Consolation à Olimpe sur la mort d'Alcimédon. L'imitation de quelques Chœurs de Senecque le Tragique. Lettres en vers et en prose. Le Bail d'un Cœur. Divers Sonnets et autres Pièces. Par le Sr D. H***. A Paris, Chez Claude Barbin, au Palais, sur le second Perron de la Sainte Chappelle. M. DC. LXX (1670). Avec privilège du roy.* In-12 de 6 ff. et 264 pp. chiffr. (N.)

Ep. dédic. : A monsieur Doort, sig. D. H. L'extrait du Privilège du Roy, accordé à I. D. H*** (Jean Dehénault) pour cinq années, est daté du 14 août 1669 avec « achevé d'imprimer pour la première fois le 8 may 1670.

Les exemplaires invendus de cette édition ont été remis en circulation en 1676 et en 1709, sous les titres :

Œuvres morales et galantes contenant.... Paris, 1676. In-12 de 1 f. pour le titre et 264 pp. chiffr. (l'épître dédic. à monsieur Doort et le privilège ont été supprimés).

*Dialogue ou entretiens entre Belise et Emilie, femmes savantes aux Champs-Elysées sur différens caractères et différentes modes du temps. Avec un recueil de lettres partie comiques et partie sérieuses par le sieur de***. Rouen. Ant. Le Prévost et Jacq. Ferrand, 1709.* In-12.

Ce dernier ouvrage, qui avait paru en quatre parties, paginées séparément, à des intervalles assez rapprochés du 8 février 1709 au 12 août, n'a rien à faire avec les œuvres de Dehénault, nous sommes simplement en face de la supercherie d'un libraire qui s'est servi de titres non utilisés pour écouler ce qui restait d'exemplaires de l'édition des *Œuvres diverses* de 1670. Nous croyons

qu'Ant. Le Prévost et Jacques Ferrand ont été étrangers à cette opération assez malhonnête.

Discours à M. l'abbé de La Chambre (titre de départ). S. l. n. d. (N, Ye 3874).

En voici le premier vers : *Oui, La Chambre, il est vrai, j'aime l'obscurité.*

Les autres poésies de Dehénault se lisent dans des recueils collectifs voir la *Bibliographie des Recueils collectifs publiés de 1597 à 1700*, (T. II, III, IV) ; dans les *Furetiriana, 1696* (Elégie, p. 108 et Eglogue, p. 344) ; dans le *Mercure galant* et dans le *Nouveau Mercure galant.*

TABLE DES POÉSIES ET DES PIÈCES EN PROSE DE DEHÉNAULT

Les pièces marquées d'un astérisque sont inédites.

Pièces de divers auteurs

TABLE DES PRINCIPAUX NOMS CITÉS

Les noms commençant par D' Du, L', La ou Le, sont classés aux dites lettres.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

Complément des Œuvres de J. Dehénault

MÉLISSE

TRAGI-COMÉDIE PASTORALE

en cinq actes et en vers.

MÉLISSE

TRAGI-COMÉDIE PASTORALE

(vers 1658)

La Providence ou le hasard, comme on voudra, amène des rencontres surprenantes. En voici une preuve et ce n'est pas la première que nous constatons : Pourquoi en ouvrant le T. II du *Catalogue* de la vente *des livres provenans de la Bibliothèque de M. L. D. D. L. V.* (*La Vallière*), *1767*, qui se trouvait à portée de la main, notre attention fut-elle retenue, à la p. 509, par le nº 3052 :

» *Le Théâtre du même Gabriel Gilbert, contenant Mélisse, tragi-comédie pastorale*; *Les Petits Maistres d'Esté, comédie; Les Amours d'Ovide, pastorale héroïque* ; *Les Amours d'Angélique et de Médor, tragi-comédie*; *Les Intrigues amoureuses, comédie*; *et Les Amours de Diane et d'Endymion. Paris, 1663 et années suivantes. In-12, v. m.*

Aucun rapport ne semble exister, à première vue, entre le *Théâtre* de Gilbert décrit ci-dessus et notre libertin. Il en est, on le verra, tout autrement.

Notre surprise était grande en constatant que *Mélisse* figurait au nombre des pièces de Gabriel Gilbert, Paul Lacroix (le bibliophile Jacob) l'ayant réimprimée sous le nom de notre Grand Comique dans la *Nouvelle Collection Moliéresque* !

Ce petit problème Gilbert-Molière posé si inopinément nous intriguait, aussi consultions-nous l'édition de *Mélisse* de 1879. En lisant, dans la Préface de P. Lacroix, les citations nombreuses dont elle est enrichie, toute hésitation se dissipait dans notre esprit. L'auteur n'en pouvait être ni Gilbert, ni Molière, mais Jean Dehénault ! L'attribution à ce dernier paraissait s'imposer. Il ne restait autre chose à faire qu'à nous assurer si notre impression était fondée !

Pourquoi, répèterons-nous, la Providence ou le hasard nous mettait-elle à même de restituer à Dehénault cette pastorale importante au lendemain de la réunion de toutes ses poésies négligées depuis plus de deux cent cinquante ans ?

La question est troublante, mais, quoi qu'il en soit, on jugera si nous nous sommes illusionné !

I

Résumons l'historique de *Mélisse* :

Cette pastorale est mentionnée dans :

La *Bibliothèque du Théâtre François* (de Maupoint), 1733, comme étant anonyme.

Les *Recherches sur les Théâtres* de *Beauchamps*, 1735. sans commentaires.

Le *Dictionnaire des Théâtres*, de *Léris*, 1763, à la date de 1658.

La *Bibliothèque du Théâtre françois*, du duc de La Vallière, 1768, à la date de 1639.

L'Abrégé de l'Histoire du Théâtre françois, 1780, du chevalier de Mouhy, comme la seconde édition de *Mélize*, de Du Rocher, 1633!

Enfin dans le *Catalogue Soleinne*, 1843, P. Lacroix, consacre à *Mélisse*, en la plaçant à la date de 1639, une notice sensationnelle :

« Il est bien singulier que les bibliographes du théâtre qui ont cité cette pièce, dont tous les exemplaires commencent par un faux-titre, ne se soient pas arrêtés sur un ouvrage aussi remarquable. Le sujet est assez peu de chose par lui-même et le genre d'une pastorale a toujours certaine fadeur que l'habile arrangement des scènes ne corrige pas même dans ce chef-d'œuvre inconnu. Oui, chef-d'œuvre, surtout si on le compare à tout ce qui paraissait sur la scène à cette époque. Qu'on se figure un langage harmonieux, élégant, facile, naturel; un style toujours pur et toujours franc; les qualités enfin qui caractérisent celui de Molière. Répétons-le avec assurance, il n'y a que Molière qui sût écrire de cette sorte avant Racine. Voici une citation prise au hasard :

Alexis, de l'Amour le pouvoir est étrange :
Un amant mille fois en un moment se change,
Et de ses passions l'impétueux reflus
Luy fait par fois haïr ce qu'il aime le plus.
Au fort de la douleur, aveugle, il s'imagine
Chasser facilement l'objet qui le domine,
Et par le vain secours de sa foible raison
Il croit rompre ses fers et briser sa prison;
Mais, s'il voit seulement les yeux qui le maistrisent,
Ses frivoles projets tout d'un coup se détruisent,
Et de sa lâcheté tel est le repentir
Qu'il redouble ses fers pour n'en jamais sortir.

» Quel style ! Est-ce Colletet, est-ce Desmarest, est-ce Rotrou lui-même, qui trouvent ainsi la rime sans la chercher? Il suffit de savoir reconnaître les caractères du style d'un écrivain, pour penser aussitôt à Molière, en lisant ces extraits d'une pièce qui date de 1640 à 1655. Que l'on compare ces portraits de femmes à ceux que Célimène trace si finement dans *Le Misanthrope*. Ceux-ci sont moraux, ceux-là sont physiques; mais le mouvement de la phrase est presque semblable dans les deux passages :

Nérine a les yeux bruns, Æglé le teint de lys ;
Diane est complaisante, et douce Amarillis;

Galathée à danser a merveilleuse grâce,
Et Cloris à chanter les rossignols surpasse;
Philis est toute jeune, et, dans son beau printemps,
Aréthuse a des traits encor bien éclatans;
Sylvie est enjouée, et la belle Caliste
Ne laisse pas de plaire, encor qu'elle soit triste.

» Combien de vers charmants, dignes de Molière!

Hélas! on sait trop tôt ce qui doit affliger :
Le bonheur est tardif, et le mal est léger....
On ne plaint point son mal quand il est volontaire...

On n'exprime pas bien une ardeur violente
Que le cœur ne sent pas et dont l'âme est exempte...

» Nous croyons donc que cette pièce est de Molière, qui composait alors des tragédies, et qui pouvait bien aborder les tragi-comédies pastorales, mais celle-ci ne fut jamais publiée, et les quelques exemplaires qu'on en a vus ne servirent peut-être qu'à la représentation de la pièce sur l'*Illustre Théâtre* ou chez le Prince de Conti. Le prologue, où l'auteur promet à Louis XIII la défaite du *Croissant*, s'il veut entreprendre une croisade contre les Turcs, fut-il cause qu'on refusa le privilège nécessaire à la publication? »

Trente-six ans plus tard[1], P. Lacroix persistait encore dans l'attribution de *Mélisse* à Molière en l'aggravant de commentaires encore plus fantaisistes :

» Mon jugement, ou plutôt mon instinct, ne m'avait pas trompé, lorsque j'avais proposé d'attribuer *Mélisse* à Molière. En étudiant de plus près la question, j'ai pu grouper un certain nombre d'inductions ou de faits qui viendraient à l'appui de cette attribution, faite d'abord un peu à la légère, et sous l'influence d'une sorte de divination ou de pressentiment. Toutefois Molière ne serait pas le seul auteur de cette tragi-comédie, qui présente beaucoup de mauvais vers et même des scènes imparfaites, écrites avec assez de négligence et remplies d'exagérations déclamatoires, à côté de scènes délicieuses, de vers exquis et de beautés incontestables. J'en suis donc venu actuellement à présumer que Molière avait eu un collaborateur, et que ce collaborateur était Madeleine Béjart, qui se mêlait aussi d'écrire des pièces de comédie en vers, et qui fit représenter un *Don Quichotte* de sa façon sur le théâtre du Petit-Bourbon. Ce n'est d'ailleurs qu'une simple conjecture, pour expliquer, autant que possible, les disparates de composition et de style qu'on remarque dans la tragi-comédie de *Mélisse*.

» Cette tragi-comédie a été peut-être composée et jouée sur des théâtres de province dès les premiers temps de l'association de Molière avec Made-

1. Dans la Préface de la réimpression de *Mélisse, tragi-comédie attribuée à Molière avec une notice par le bibliophile Jacob. Paris, Librairie des Bibliophiles, 1879.*

leine Béjart, lorsqu'ils *faisaient la comédie* dans les villes de l'ouest et du midi de la France, avec une troupe de campagne dont ils étaient les principaux sujets. On distingue, en effet, dans *Mélisse*, un si grand nombre de vers traduits ou imités des *Bucoliques* de Virgile, de l'*Art d'aimer* d'Ovide, et de *La Nature des Choses* de Lucrèce, qu'on est tenté de croire que Molière, en écrivant les meilleurs morceaux de cette tragi-comédie, se laissait aller à des réminiscences classiques du collège des Jésuites, qu'il avait quitté depuis peu de temps.

» Mais il est bien certain que l'impression de la pièce ne peut être antérieure à l'année 1658, comme l'abbé Rive[1] l'avait deviné, ou comme la tradition le lui avait appris. Cette date précise est constatée par le prologue que récite Penée, fleuve de Thessalie. A cette époque, on songeait sérieusement à l'envoi d'une expédition française en Grèce, où les Turcs, qui assiégaient Candie et qui ne parvenaient pas à s'emparer de la ville, malgré des attaques continuelles, allaient se ravitailler sur les côtes de la Morée et ne cessaient de molester la population indigène... Le prologue de *Mélisse* ne fait pas allusion à l'expédition confiée au duc de Beaufort en 1669, mais bien à la nomination de ce Prince, fils aîné de César, duc de Vendôme, à la charge de grand-amiral de France, que son père avait exercée avant lui. C'est bien en 1658 que le duc de Beaufort, qui avait joué pendant la Fronde le rôle d'un tribun populaire, rentra en grâce auprès du roi et fut mis à la tête de l'amirauté de France, en prévision des secours que Louis XIV voulait envoyer aux assiégés de Candie et d'une espèce de croisade projetée contre les Turcs et contre les corsaires algériens qui infestaient la Méditerranée. Telle est l'explication de ces vers du prologue de *Mélisse*, que j'avais mal compris à première vue, et dans lesquels je n'avais reconnu ni Louis XIV, ni son cousin, François de Vendôme, duc de Beaufort:

Mais, ô bonheur plus grand! je voy de ce héros
Un illustre surgeon paroistre sur les flots
Et porter jusqu'icy sa royale bannière;
Je voy, par sa valeur ces costeaux, restablis,
Reprendre leur verdeur et leur grâce première,
Et le croissant servir au monarque des lys.
Mais je sens que le Ciel me ferme ses secrets....
Hé bien! ne troublons pas l'ordre de ses décrets :
Un heureux avenir nous les fera connoistre.....

» Il faut, ce me semble, voir dans ces vers, un peu trop flatteurs pour le duc de Beaufort, qui sortait à peine de disgrâce, le motif d'un refus du privilège du roi pour l'impression de cette tragi-comédie, que la troupe de Molière et des Béjart, nouvellement établie à Paris au mois d'octobre de l'année 1658, avait peut-être représentée à l'Hôtel de Vendôme. Le registre de La Grange ne signale pourtant que deux visites des comédiens du Palais-Royal, chez le duc de Vendôme, en 1660 et en 1661....

» Il y a en outre, dans *Mélisse,* un indice frappant de l'origine que

1. Léris, avant l'abbé Rive, avait indiqué la date de 1658.

nous lui avions attribuée : ce sont les analogies irrécusables qui existent entre cette tragi-comédie pastorale et la comédie-ballet de *La Princesse d'Elide*. Le sujet n'est sans doute pas exactement le même dans les deux pièces : mais on peut reconnaître en plus d'un endroit que Molière, qui dut improviser *La Princesse d'Elide* en 1664, se souvenait de la *Mélisse* de 1658. Mélisse aime un berger insensible, Alexis, qui résiste longtemps à l'amour et qui finit par céder à son pouvoir. La princesse d'Elide aime Euryale, prince d'Ithaque, qui feint d'être insensible et de repousser les avances de cette princesse pour mieux lui gagner le cœur et la forcer à le préférer à ses rivaux. Il est question aussi, dans les deux pièces, d'une chasse et d'un sanglier, qui amènent des scènes tragiques dans *Mélisse*, des scènes comiques dans *La Princesse d'Elide*. Enfin ces vers, chantés dans le cinquième intermède de la comédie-ballet, résument à la fois le sujet des deux pièces et en sont en quelque sorte la moralité :

Usez mieux, ô beautés fières !
Du pouvoir de tout charmer ;
Aimez, aimables bergères :
Nos cœurs sont faits pour aimer.
Quelque fort qu'on s'en défende,
Il faut y venir un jour,
Il n'est rien qui ne se rende
Au doux charme de l'amour.

» Il est sans doute difficile de découvrir dans deux pièces si différentes de genre et de style des similitudes complètes, des répétitions identiques d'idée et de forme ; cependant on peut en signaler quelques-unes qui viennent à l'appui de l'opinion que j'ai émise spontanément il y a trente-deux ans, et que je crois aujourd'hui pouvoir établir sur des preuves probables, sinon certaines. C'est bien Molière qui a remis en prose, dans *La Princesse d'Elide*, certains vers qu'il avait composés pour *Mélisse*.

» Il avait dit dans *Mélisse* (p. 11) :

Mais qui peut bien de soy jusques là présumer
De vouloir estre aimée et de ne point aimer ?

» Il fait dire à la princesse d'Elide (acte III, sc. IV) : « *Sans vouloir aimer, on est toujours bien aise d'être aimé.* »

» Dans *Mélisse* (p. 37), Alexis proclame en ces termes son insensibilité :

Je renonce à l'amour, et je n'accepte rien
De tout ce que l'on m'offre au nom de ce lien.

» Dans *La Princesse d'Elide* (acte III, sc. IV), Euryale fait la même profession de foi : « *Rien n'est capable de toucher mon cœur ; ma liberté est la seule maîtresse à qui je consacre mes vœux.* »

» Mélisse reproche à son Alexis de la leurrer d'un amour qu'il ne ressent pas (p. 61) :

Quelle gloire auras-tu de m'avoir abusée ?
Ne feins point de m'aimer si tu ne m'aimes pas...

» La princesse d'Elide répond à Euryale, qui se dépouille enfin de sa feinte indifférence (acte V, sc. II) : « *Non, non, Prince, je ne vous sais pas mauvais gré de m'avoir abusée.* »

» Alexis proteste de sa passion pour Mélisse (p. 61) :

L'amour, qui de nos cœurs absolument dispose,
A fait en un moment cette métamorphose :
Du berger insensible il a tout effacé...

» Euryale exprime les mêmes sentiments à la Princesse d'Elide (acte V, sc. II) : « *Il faut lever le masque, et, dussiez-vous vous en prévaloir contre moi, découvrir à vos yeux les véritables sentiments de mon cœur. C'est vous, Madame, qui m'avez enlevé cette qualité d'insensible.* »

» Mélisse adresse des reproches à l'amour qui la domine (p. 5) :

Agréable tyran, doux et cruel vainqueur,
Qui, flattant mon orgueil, as captivé mon cœur;
Trop charmant ennemi dont je suis poursuivie,
Amour, pourquoy si fort tourmentes-tu ma vie?

» La princesse d'Elide fait à peu près les mêmes reproches à l'amour (acte IV, sc. VII) « *Si ce n'est pas de l'amour que ce que je sens maintenant, qu'est-ce donc que ce peut-être ? et d'où vient ce poison qui me court par toutes les veines et ne me laisse point en repos avec moi-même ? Sors de mon cœur, qui que tu sois, ennemi qui te caches !* »

» Il ne faut pas perdre de vue que la pastorale tragi-comique était à la mode lorsque Molière débutait dans la double carrière de comédien et d'auteur dramatique. C'était un dernier écho de l'*Astrée* de D'Urfé, c'était aussi une nouvelle incarnation des bergers et des bergères, qui se montraient de nouveau, à côté des princes et des princesses, dans les longs romans d'amour de Mademoiselle de Scudéry. Molière, comme le prouvent les intermèdes de ses comédies et les vers qu'il composait pour être mis en musique, avait le goût de la poésie amoureuse, qui convenait si bien à la pastorale. Il ne dédaigna pas de composer *La Pastorale Comique* et *Mélicerte*, après avoir fait *Don Juan* et *Le Misanthrope*. On ne saurait donc s'étonner que longtemps après avoir fait ces deux chefs-d'œuvre, il ait composé *Mélisse* et joué le rôle d'Alexis dans cette tragi-comédie pastorale. »

Nous ne discuterons pas, et pour cause, les arguments de Paul Lacroix, mais nous ne pouvions les passer sous silence. L'hypothèse de Molière, auteur de *Mélisse*, n'a été prise au sérieux par personne et elle n'a pas eu l'honneur d'une discussion.

Il ne reste donc qu'un seul écrivain appelé à revendiquer *Mélisse* sur la foi du Catalogue L. V., de 1767 : Gabriel Gilbert.

Malheureusement, pas plus pour lui que pour Molière, aucun doute n'est possible. Inutile d'examiner si ses vers méritent les éloges pro-

digués par le Bibliophile Jacob à ceux de *Mélisse*, une question préjudicielle se pose en effet. Quelle raison aurait empêché Gabriel Gilbert de signer son œuvre, alors que rien dans cette tragi-comédie pastorale n'a pû éveiller la moindre susceptibilité ! Ce n'est pas une pièce à clef; il n'avait aucune raison de se retrancher dans l'anonymat.

Ajoutons que *Mélisse* n'a jamais été représentée.

II

A quelle époque *Mélisse* a-t-elle été composée ?.

Ce n'est pas en 1639 comme l'indique la *Bibliothèque du Théâtre français*, *1768*, du duc de La Vallière, mais bien vers 1658 ainsi que le précise cinq ans auparavant le *Dictionnaire des Théâtres*, *1763*, de Léris. Cette date résulte clairement, comme l'a constaté P. Lacroix, de l'allusion du prologue à la nomination du duc de Vendôme, à la charge de grand amiral de France, et à l'éventualité d'une guerre contre le Croissant.

Examinons ensuite les conditions de sa publication:

La pastorale *Mélisse* se présente à noussous la forme modeste d'un in-12 de 4 ff. prél. et 80 pp. avec un simple faux-titre. Elle ne porte donc ni nom de ville, ni nom de libraire, ni date, pas même un nom d'imprimeur. Nous sommes en face d'une impression faite exclusivement pour un auteur désirant rester inconnu, et destinée vraisemblablement à quelques rares amis. Le prologue qui célèbre Louis XIV permet de supposer que *Mélisse* a été offerte au roi dans l'espérance d'obtenir quelque gratification.

Cette réserve apparente est, certainement, le fait d'unécrivain ennemi du bruit et de la renommée, d'un solitaire, et il n'y en a pas beaucoup que l'on puisse classer, même au xviie siècle, dans cette catégorie d'indépendants . Il en est un cependant, et nous l'avons nommé au début de cette dissertation, c'est Jean Dehénault. Il n'a signé aucune des pièces parues de son vivant : son admirable *Elégie* en faveur de Fouquet, son *Discours* à l'abbé de La Chambre, ses vers du *Mercure galant*, etc. Il a mis seulement ses initiales D. H. au petit volume de 1670 et encore, pour avoir la certitude qu'il lui appartient bien, faut-il consulter le registre original des privilèges en-

registrés à la Compagnie des Libraires (B. N., Ms. 21.945) où son nom est en toutes lettres : « De Hénault, autheur. »

N'est-ce pas ce maître de madame Des Houlières qui écrit à son élève :

Rien ne nous asservit comme la Renommée,
On perd bien du repos pour faire un peu de bruit :
Et ce bruit ne vaut pas la peine qui le suit.
Pour moy je ne suis point la duppe de la Gloire,
Je vous quitte ma place au Temple de Mémoire,
Et je ne conçoy point que la loy du trépas
Doive épargner mon nom et ne m'épargner pas !...

à l'abbé de La Chambre :

Oui, La Chambre, il est vrai, j'aime l'obscurité :
J'en chéris les douceurs et la tranquilité ;
J'aime l'état paisible où le Ciel m'a fait naître,
Et c'est assez pour moi si je puis me connaître...

et dans l'épître dédicatoire, à M. Doort, des *Œuvres diverses*, 1670 :

» .... vous sçavez que je suis un homme tout intérieur, que je ne me félicite guère de l'opinion d'autruy, que mes maximes et mes erreurs sont assez différentes de celles du reste du monde, et qu'enfin je tâche à me régler plutost par la raison que par l'exemple... »

On conviendra que voilà des déclarations qui expliquent les conditions exceptionnelles dans lesquelles *Mélisse* a vu le jour !

III

Ce premier point acquis, passons au second : *Mélisse* peut-elle être rapprochée, soit pour le fond, soit pour la forme, de ce que nous connaissons de l'œuvre de Dehénault ?

Là encore, l'évidence s'impose.

Dehénault n'a cessé de disserter toute sa vie sur l'amour, il en a fait le sujet presque exclusif de ses méditations. Du poème de Lucrèce : *De Natura Rerum*, il a traduit l'Invocation à Vénus. Enfin, nous avons, parmi les interlocuteurs, Philène et Daphnis, dans son *Eglogue* de 1660, au lieu de : Philène et Alexis, dans *Mélisse*.

Tentons quelques rapprochements :

Au prologue de *Mélisse*, Penée, fleuve de Thessalie s'écrie :

Je voy, je voy qu'un jour, ô déplorable sort !
Le barbare Croissant d'un redoutable effort,
Viendra les asservir, enchaisnera mon onde !
Je voy de ce climat les bergers fugitifs
Aller chercher bien loin, et dans un autre monde,
Un assuré refuge à leurs troupeaux craintifs !

N'est-ce pas la même préoccupation qui s'affirme dans la lettre à madame Des Houlières ?

Le brutal Ottoman, l'ennemy du sçavoir,
Ne peut-il pas du temps prévenir le pouvoir ;
Enterrer au Sérail les Filles de Permesse :
Joindre Paris et Rome aux Conquestes de Grèce :
Et répandant par tout son insolent destin,
Supprimer tout d'un coup Grec, François et Latin ?
D'aussi grands changemens ne manquent pas d'exemples ;
Daigne le Ciel propice en préserver nos Temples
Et remplissant bien-tost le destin de nos Roys,
Venger sur le *Croissant* le mépris de la *Croix* ;
Aux armes de Louys abandonner Bysance,
Et faire de l'Asie une nouvelle France..,

A l'acte I, scène II, Mélisse dit ce qu'elle a fait pour le berger aimé et dont elle est dédaignée :

Ainsi donc, je poursuis mon aimable adversaire,
Et par de petits soins je m'efforce à luy plaire.
Quand il est dans le bois, quelquefois tout un jour
Je garde son troupeau jusques à son retour ;
Je caresse ses chiens, je vante leur courage,
Et luy cueille des fruits des plus beaux du village...

Dans l'*Eglogue* de Dehénault, Amarante raconte combien l'aime le berger Lycas :

Il avoit l'air si doux, si soumis et si tendre ;
Hélas ! un jeune cœur à moins se laisse prendre ;
Il quittoit son troupeau pour conduire le mien ;
Il baisoit mes brebis, il caressoit mon chien.
Il n'étoit point de fleurs dans nos prez, dans nos landes,
Dont sa main tous les jours ne me fit des guirlandes ;
Les pleins paniers de fruits accompagnoient ses fleurs,
De toutes les saisons, il m'offroit les douceurs ;
L'hiver tous les matins les muscats de ses treilles,
Soigneusement gardez, remplissoient mes corbeilles...

Passons aux réminiscences de Lucrèce du IIIe acte de *Mélisse*; nous les groupons :

Alexis, il n'est rien qui n'aime en la nature :
Chaque chose en ressent l'agréable blessure,
Et les membres espars de ce grand Univers
Ont chacun leur amour et leur penchant divers.
Le Ciel aime la Terre, et d'une ardeur fidelle
Pour la voir, tous les jours, il roule à l'entour d'elle,
Sans que, depuis le cours de tant d'ans révolus,
Il ait rien relasché de ses soins assidus.
Ces brillans de la nuit, ces estoilles luisantes
Sont dans leur amitié si fermes, si constantes,
Qu'elles n'ont point encor, changeant leur premier lieu,
Voulut se joindre à l'Ourse, ou pancher vers l'Essieu.
Ces errrans argentez qui font nostre fortune,
Et qui courent sans règle une route commune,
N'ont-ils pas leurs aspects, leurs regards amoureux,
Leurs tendres unions et leurs nœuds si fameux ?
Voy, voy les Elémens : mesme ardeur les travaille,
Et, quoy que bien souvent ils se livrent bataille
Et fassent à nos yeux de terribles fracas,
C'est pour se mieux unir qu'ils forment ces débats.
Ce reflus de la mer, que tout le monde admire,
Est l'effet d'un amour qui souffre et qui désire,
Et ce fleuve qui tasche à surmonter son bord
Veut caresser sa grève et l'estraindre plus fort.
Est-il rien de plus dur qu'une roche hautaine ?
Elle est pourtant sensible à l'amoureuse peine,
Et ne peut écouter les plaintes d'un amant
Qu'elle ne luy réponde et plaigne son tourment.
Le fer plaist à l'aimant, et la paille amoureuse
Saute d'un vol léger vers l'ambre précieuse.
Ce qui nous semble enfin dépourvu de tout sens
Se sent forcé d'aimer par des instincts puissans....
Contemple ces forests qui nous ostent le jour :
Sous leur écorce dure elles ont de l'amour ;
La palme tendrement vers la palme s'incline,
Et pour s'approcher d'elle esbranle sa racine ;
Les pins aiment les pins, les ormeaux les ormeaux,
Et pour s'entr'embrasser ils tendent leurs rameaux.
Voy maintenant ces fleurs si fraisches et si belles,
Voy comme le Soleil a de l'amour pour elles,
Et par ses chauds regards craint de hasler le teint
Que de mille couleurs il a luy-mesme peint.
A cet illustre Amant pas une n'est ingratte,
Et leur zèle pour luy publiquement éclatte :
L'œillet, dès le matin, luy monstre ses thrésors ;

La rose avec pudeur découvre son beau corps ;
Le lys, presque courbé, lève sa belle teste,
Et l'humble violette à luy plaire s'appreste.
Entre toutes, Clytie a pour luy tant d'amour
Qu'elle le suit sans cesse et fait le mesme tour...
N'as-tu point remarqué, dans la saison des roses,
Qu'une douce chaleur anime toutes choses ?
D'une jeune brebis un bélier amoureux
Par mille beslemens luy témoigner ses feux ?
Un chevreau soûpirer d'une voix tremblotante,
Et mugir un taureau d'une voix effrayante ?
Tout cela n'est qu'amour, et ces puissans efforts
Sont les effets du Dieu qui se meut dans leurs corps.
Ce cheval indompté qui bondit et qui ruë,
Et qui ne connoist point le joug ni la charruë,
Il est déjà sensible aux amoureux plaisirs,
Et va chercher bien loin l'objet de ses desirs.
Entre dans tes forests et tes retraittes noires :
L'amour jusqu'en ces lieux va porter ses victoires,
Ce tyran Néméen, autheur de mille maux,
Ce lion furieux, l'horreur des animaux,
Il aime toutefois, et luy-mesme s'estonne
Que sa fureur se calme auprès de sa lionne.
Ce loup fin et rusé, que travaille la faim,
Ce renard deffiant, ce sanglier inhumain,
Ce tigre parsemé, cet éléphant énorme,
Ce léopard cruel, cet ours laid et difforme,
Cette biche et ce cerf que l'on entend bramer,
Se laissent adoucir par le plaisir d'aimer.
Les poissons dans les eaux, sous leurs écailles dures,
Ressentent de l'amour les secrettes blessures ;
Et ces dauphins qu'on voit se jouer sur les flots
Nous monstrent que l'amour les rend ainsi dispos.
Avec moy, maintenant, vien dans ce vert boccage
Entendre des oiseaux l'agréable ramage,
Ils chantent les plaisirs que leur donne l'amour,
Et commencent par là, par là ferment le jour.
Ce charmant rossignol, qui d'arbre en arbre vole
Et qui fait cent fredons sans art et sans échole :
« J'aime, j'aime, dit-il, et mes plus doux accens
Sont les heureux effets de l'amour que je sens. »
Entends les sons plaintifs de cette tourterelle :
Elle plaint de son pair l'infortune cruelle,
Et dans le triste estat de sa viduité
Regrette le plaisir qu'elle a jadis gousté.
Ce cygne au blanc plumage, à qui la mort prochaine
Fait pousser de doux chants et renforce l'haleine ;
Ce paon superbe et vain de ses belles couleurs,

Qui ternissent l'esclat des plus brillantes fleurs,
Tous deux ont de l'amour, et tous deux dans leurs veines
Ressentent de ce feu les atteintes soudaines....
Jupiter, le plus grand de la troupe divine,
Ressent de cette ardeur échauffer sa poitrine,
Et, pour mieux réüssir en ses larcins secrets,
Il cache son tonnerre et l'éclat de ses traits :
Tantost en un beau cygne on voit qu'il se transforme
Pour surprendre une nymphe assise au pied d'un orme,
Tantost en gouttes d'or on le voit distiller
Pour dans un noir cachot aisément se couler.
Qui ne sçait pas comment fut Europe abusée,
Quand, pressant d'un taureau la croupe déguisée,
Elle fendit les flots sans voiles, sans timon,
Vint surgir en nos ports et nous laissa son nom.
Apollon a jadis esprouvé que son âme
N'estoit point invincible aux traits de çette flamme,
Et, quoy que tous les maux cèdent à son pouvoir,
Pour luy-mesme il n'a sceu s'aider de son sçavoir.
Daphné l'a fait souvent errer sur cette rive
Et suivre sans espoir sa belle fugitive.
Enfin ce Dieu si fier qui préside aux combats
S'adoucit pour Vénus et met les armes bas....
Hercule, si fameux par ses travaux divers,
Qui de monstres cruels affranchit l'Univers,
Et, couvert de la peau d'un lion de Libye,
Parcourut et l'Europe, et l'Afrique, et l'Asie ;
Luy qui du ciel tombant le fardeau supporta,
Et sur les derniers bords ses Colonnes planta ;
Ce fils de Jupiter, tout généreux, tout brave,
Prit les chaisnes d'Omphale et se fit son esclave,
Et, pour luy ressembler, par un employ nouveau,
Il quitta la massuë et tourna le fuseau.
Thésée aima de mesme, et son amour bizarre
Luy fit passer le Styx, et le sombre Ténare.
Pirithois le suivit, et la Reine des morts
Ne résista qu'à peine à leurs hardis efforts.
Es-tu plus grand qu'Achille? as-tu l'âme plus forte?
Admire cependant jusqu'où l'amour le porte!
Il aime sa captive, et ce cœur indompté,
Quand il a tout soumis, se trouve surmonté.
La seule Briseïs est le prix de ses peines,
Et seule luy tient lieu des dépouilles troyennes.
Ce chantre thracien qui par ses doux fredons
Esbranla les forests et fit mouvoir les monts,
Sentit brusler son cœur de l'amoureuse flamme,
Et vint jusqu'aux Enfers redemander sa femme....

Tous ces passages de *Mélisse* ne sont-ils pas une longue paraphrase — due à la même main — de la remarquable *Invocation à Vénus* de notre Dehénault :

Déesse dont le sang a formé nos Ayeux,
Toy qui fais le plaisir des hommes et des Dieux,
Qui par un doux pouvoir régnant sur tout le monde,
Rends et la Mer peuplée, et la Terre féconde :
Je t'invoque, ô Vénus! ô Mère de l'Amour!
C'est par toy qu'est conceu tout ce qui voit le jour.
Un seul de tes regards écarte les nuages,
Chasse les aquilons, dissipe les orages,
Redonne un air riant à Neptune irrité,
Et répand dans les Cieux une vive clarté.
Dès le premier beau jour que ton astre rameine,
Les Zéphirs font sentir leur amoureuse haleine,
La Terre orne son sein de brillantes couleurs,
Et l'air est parfumé du doux esprit des fleurs.
On entend les oiseaux frapez de ta puissance,
Par mille tons lascifs célébrer ta présence.
Pour la belle génisse on voit les fiers taureaux,
Ou bondir dans la plaine, ou traverser les eaux :
Enfin les habitans des bois et des montagnes,
Des fleuves et des mers, et des vertes campagnes,
Brûlant à ton aspect d'amour et de desir,
S'engagent à peupler par l'attrait du plaisir,
Tant on aime à te suivre, et ce charmant empire
Qu'exerce la beauté sur tout ce qui respire,
Donc puisque la Nature est toute sous ta loy,
Que rien dans l'Univers ne voit le jour sans toy,
Que sans toy, rien n'est beau, rien n'aime et n'est aimable,
Vénus, deviens ma Muse, et sois-moy favorable...

Cette démonstration est-elle probante ? Nous le croyons, et rendons *Mélisse* à Déhénault.

Nous jugeons inutile d'imprimer pour la troisième fois cette tragi-comédie pastorale, l'*Argument de la pièce* que nous reproduisons en donne une idée suffisante après les vers que nous en avons extraits :

« Tandis que la peste dépeuploit misérablement les troupeaux des vallées de Tempé en Thessalie, et qu'on attendoit impatiament la réponse de l'oracle, qu'on avoit envoyé consulter pour tâcher d'apprendre le moyen de faire cesser ce malheur, Mélisse, bergère de ce canton, estoit passionnément amoureuse d'Alexis, jeune berger du mesme païs, mais qui faisoit gloire de fuir toute sorte d'engagement. et qui n'aimoit que la chasse et les forests. Cette bergère, tourmentée de sa passion, sort de grand matin du hameau et va entretenir ses pensées amoureuses sur le bord du fleuve Pe-

née, où elle est rencontrée par Orante, son amie particulière, à qui elle déclare l'origine de son amour. Comme elles discourent, elles apperçoivent Alexis endormi au pied d'un arbre, et en mesme temps un sanglier furieux s'approche du berger pour le déchirer, Mélisse prend l'épieu d'Alexis, combat la beste et la contraint à s'enfuir. Alexis se réveille, et Philène, autre berger éperdument amoureux de Mélisse, estant arrivé, ils prennent tous deux résolution de poursuivre la beste, pour l'insolence qu'elle a eüe d'attaquer cette bergère. Mélisse tasche à détourner Alexis de cette résolution, mais elle n'en peut venir à bout, et les deux bergers vont à la chasse du sanglier. Cependant Philène, ayant eu quelque soupçon que Mélisse aimast Alexis, tasche à s'en éclaircir, et pour cet effet il feint qu'Alexis ait péri à la chasse et qu'il ait esté déchiré par le sanglier. Mélisse fait alors de grandes plaintes, et découvre l'amour qu'elle a pour ce berger. Dans ce mesme moment Alexis revient de la chasse; elle le prend pour son ombre, et n'est qu'à peine désabusée par Philène, qui luy fait mille reproches et luy avouë qu'il luy a joüé cette pièce pour découvrir si elle aimoit Alexis. Mélisse, voyant son secret découvert, et qu'indubitablement Philène conteroit le tout à Alexis, son intime ami, prie Orante de le prévenir, et d'aller elle-mesme découvrir sa passion à ce berger et l'obliger à avoir quelque tendresse pour elle. Orante s'acquitte de sa commission, et tasche à prouver à Alexis qu'il faut aimer par tous les exemples et les raisons qu'on allègue d'ordinaire sur ce sujet; mais elle n'en peut venir à bout, ce qui désespère Mélisse et luy fait prendre la résolution de mourir. Sur ces entrefaites, on apporte la réponse de l'oracle, qui porte que *la peste ne finira point qu'un cœur insensible à l'amour ne brusle en sacrifice*. Tout le monde jette les yeux sur Alexis, qui fait vanité de ne rien aimer, et on le destine au dernier supplice. Mélisse vient à la traverse, qui prétend que c'est elle que l'oracle demande, parce qu'elle a été insensible à l'amour de Philène. Ce débat rend le grand prestre irrésolu, et fait qu'il va prier les dieux, dans le temple voisin, de déclarer par quelque signe lequel des deux bergers ils veulent estre immolé. Pendant son absence, Alexis devient amoureux de Mélisse, et l'Amour descend dans le Temple qui prononce qu'il *faut unir les victimes*. On croit que les Dieux veulent qu'on sacrifie les deux bergers à l'amour. Tandis que les préparatifs se font, Alexis découvre par hazard l'amour qu'il a pour Mélisse (ce que le grand prestre ignoroit, comme on a dit cy-dessus). Cela luy donne lieu de croire que l'oracle se doit entendre autrement qu'on a fait, et dans ce mesme temps deux prodiges arrivent, sçavoir la consommation du bûcher par le feu du ciel et la cessation de la peste : si bien qu'Alcandre ne doute plus que l'oracle ne soit tout à fait accompli et les dieux appaisez. Pour couronnement, il mène les deux bergers au temple pour y estre unis du nœud de l'hyménée. »

IV

Y a-t-il quelque chose à retenir de l'analyse de *Mélisse* à laquelle s'est livré Paul Lacroix dans le but de restituer cette pièce à Mo-

lière ; par exemple, les rapprochements entre certains passages de cette pastorale et *La Princesse d'Elide*. Nous laissons à de plus compétents que nous le soin de répondre à cette question, c'est-à-dire de déterminer si Molière a plagié Dehénault.

En tout cas, vers 1658, Dehénault, résidant en Forez, n'avait pas encore rencontré notre Grand Comique ; il ne se liera, plus tard, avec lui qu'après 1660, peut-être alors lui a-t-il communiqué *Mélisse* ? C'est possible, mais rien n'est moins certain.

Frédéric LACHÈVRE.

LA ROCHE-SUR-YON. — IMPRIMERIE CENTRALE DE L'OUEST